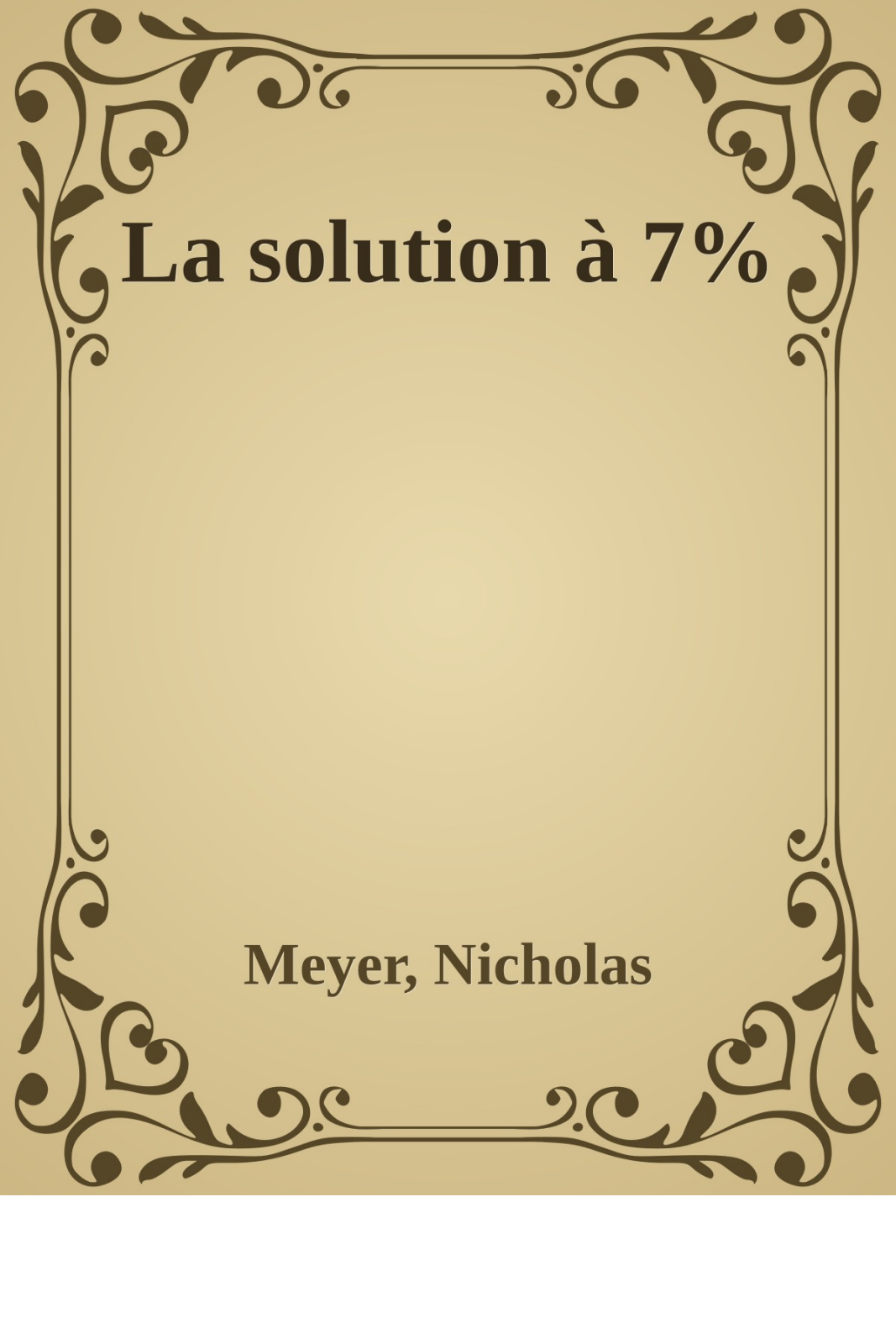


A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns, rendered in a dark brown color, framing the entire page.

La solution à 7%

Meyer, Nicholas

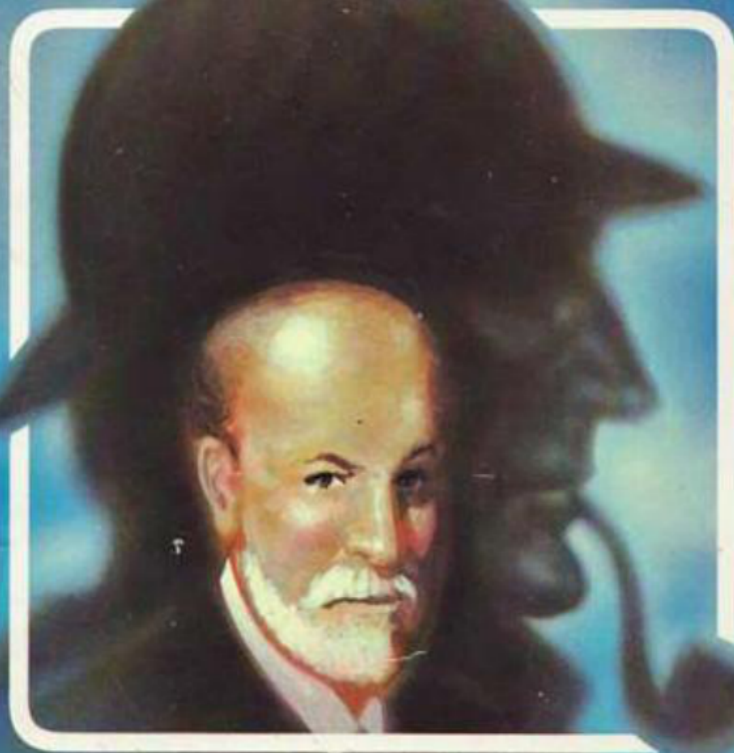
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



NICHOLAS MEYER
d'après un manuscrit du Dr Watson

la solution à 7 %





NICHOLAS MEYER
d'après un manuscrit du Dr Watson

la solution à 7 %



NICHOLAS MEYER
d'après un manuscrit du Dr Watson

LA SOLUTION À 7%

Traduit de l'anglais par Rosine FitzGerald

Ce roman a paru sous le titre original :
THE SEVEN PER CENT SOLUTION

Nicholas Meyer 1975

Pour la traduction française :
Éditions Robert Laffont S.A. 1976

Éditions J'AI LU

À Sally

AVANT-PROPOS

L'annonce d'un manuscrit inédit de John H. Watson risque fort d'engendrer tant le scepticisme que la surprise dans le monde des lettres. Il est plus facile d'imaginer qu'on ait pu découvrir un autre manuscrit de la mer Morte que de croire à un nouveau récit de la main de cet infatigable biographe.

Indéniablement, il y a eu surabondance de faux - certains de bonne facture, d'autres franchement ahurissants - si bien que l'apparition d'une chronique prétendue authentique risque de susciter hostilité et ennui chez les spécialistes. Ce manuscrit-là, où l'a-t-on déniché et pourquoi pas plus tôt ? Voilà les questions qu'ils sont obligés de poser, inévitablement, inlassablement, avant de dresser l'inventaire des innombrables fautes de forme et de fond qui révèlent la mystification.

Quant au présent manuscrit, quelle que soit sa valeur, mon opinion sur son authenticité importe peu ; cependant je dois dire que je ne le crois pas apocryphe. Comment est-il entré en ma possession ? Là, j'avoue que c'est affaire de népotisme comme en témoigne la lettre de mon oncle que vous trouverez ci-après reproduite *in extenso*.

Londres, le 7 mars 1970

Mon cher Nick,

Comme nous sommes tous deux des hommes très occupés, j'en viendrai directement au fait. (Ne crains rien, le paquet ci-inclus n'est pas une mienne tentative pour donner l'impression que la vie d'un agent de change est plus prestigieuse et/ou plus facile qu'elle ne l'est en vérité !)

Vinny et moi avons acheté, il y a trois mois, dans le Hampshire, la maison d'un dénommé Swingline (sic) qui venait de perdre sa femme - si j'ai bien compris, elle n'avait que cinquante-cinq ans. Il avait le cœur brisé et ne pouvait plus supporter cette maison. Ils y vivaient depuis la guerre et la seule idée de monter au grenier lui était intolérable. Toutes les affaires, souvenirs et papiers (Dieu sait ce qu'on peut accumuler dans la vie !) qu'il souhaitait garder étaient dans les pièces d'habitation et il nous dit que si cela ne nous ennuyait pas de débarrasser le grenier, nous pouvions garder tout ce que nous y trouverions.

Ce n'est pas tous les jours qu'on a l'occasion de farfouiller dans le bric-à-brac des autres et de prendre tout ce qui vous plaît, mais, à dire vrai, plus j'y pensais, moins j'en avais envie. Le grenier était bourré de meubles, de vieilleries, de lampadaires, de trucs poussiéreux, et même d'anciennes malles-cabines (!), mais il y avait quelque chose de déplaisant à fureter dans le passé de ce pauvre Swingline - même avec son autorisation.

Vinny n'était pas plus enthousiaste que moi, mais elle est ménagère dans l'âme. Elle s'est demandé s'il n'y aurait pas, là-haut, des choses qui pourraient nous servir - au prix où sont les meubles ! - et puis elle voulait y mettre des objets dont nous n'avions pas besoin mais qui pourraient peut-être un jour se révéler utiles. Alors elle est montée au grenier dont elle est redescendue suffoquant de poussière et aussi noire qu'un ramoneur.

Je te ferai grâce des détails, mais nous avons trouvé le manuscrit ci-joint que nous avons fait photocopier et que nous t'envoyons. Apparemment, feu M^{me} Swingline était sténographe (son nom de jeune fille était Dobson) et c'est à ce titre qu'elle a travaillé à l'hospice d'Aylesworth, une maison pour personnes âgées dont l'Assistance publique vient de prendre la direction. Dans l'exercice de ses fonctions - qui consistaient, entre autres, à aider les malades à écrire des lettres - elle a transcrit sur sa machine à écrire (qui est aussi dans le grenier, d'ailleurs, et à l'état neuf) le récit ci-joint que lui avait dicté - il le dit lui-même - un certain « John H. Watson, docteur en médecine » !

Il m'a fallu un certain temps pour lire ce texte et ce n'est qu'après avoir parcouru au moins trois de ses Pages liminaires que je me suis rendu compte de quoi il retournait. Évidemment, j'ai pensé qu'il pouvait s'agir d'une énorme farce, une mystification qui, n'ayant pas marché, avait été remise dans un grenier. J'ai cependant procédé à quelques vérifications. Pour commencer, Swingline n'était pas au courant. Je lui ai posé des questions sur le manuscrit, sans avoir l'air d'y attacher la moindre importance ; il ne s'en souvenait absolument pas et n'a manifesté à son égard aucun intérêt. Ensuite, je me suis rendu à l'hospice d'Aylesworth et je leur ai demandé de pouvoir consulter leurs dossiers. J'avais un peu peur que leurs renseignements ne remontent pas assez loin dans le temps - la guerre a fichu la pagaïe dans les archives - mais la chance ne m'a pas abandonné. En 1932, un Dr John H. Watson est entré (souffrant d'une arthrite grave) et il est dit sur sa fiche médicale qu'il avait fait partie du 5^e fusilier du Northumberland ! Plus de doute possible, du moins dans mon esprit, et j'aurais aimé compulsier en détail le dossier (j'aurais souhaité savoir où Watson avait vraiment été blessé - pas toi ?), mais l'infirmière en chef m'a dit qu'elle n'avait pas le temps de rester là à

attendre que j'aie terminé et que, de toute façon, le dossier était confidentiel. (Ô bureaucratie, que deviendrait, sans toi, l'Assistance publique ?)

En tout cas, cela confirme parfaitement l'authenticité du document ci-joint que je te fais parvenir pour que tu en fasses ce qui te semblera le plus opportun. Tu es le « Sherlockien » de la famille et tu sauras ce qu'il faut en faire. S'il en sort quelque chose, nous partagerons les bénéfices !

Avec toute ma tendresse,

HENRY.

P.-S. : Vinny me dit qu'elle a droit à une part du gâteau; c'est elle qui l'a trouvé.

P.-P.-S. : Nous gardons le manuscrit original. On verra si Sotheby's accepte de le mettre aux enchères !

Apocryphe ou non, le manuscrit avait besoin d'être revu et corrigé, et la préparation d'une édition *ne varietur* de Plutarque ne saurait être plus ardue que les problèmes posés par un texte de Watson fraîchement exhumé. J'ai correspondu d'abondance avec de nombreux Sherlockiens - trop nombreux, d'ailleurs, pour que je puisse les citer - qui m'ont tous apporté une aide inestimable, m'offrant inlassablement conseils, commentaires et aperçus. La seule vraie reconnaissance de la dette de ce livre envers eux, c'est le livre lui-même. Avec leur aide, j'ai conservé le récit du Dr Watson dans toute la mesure où il permettait de constituer une histoire qui se tienne. On ignore pourquoi Watson ne révisa jamais (autant que je sache) son manuscrit lui-même. Il est possible que la mort ou les péripéties de la guerre l'en aient empêché. En préparant cette œuvre pour la publication, j'ai donc essayé de procéder de la façon dont je pense qu'il l'aurait fait. J'ai supprimé les pléonasmes. Les personnes âgées ont tendance à se répéter et bien que Watson ait, apparemment, conservé un souvenir intact des événements, il était enclin, en dictant, à répéter certains détails significatifs. J'ai également éliminé les digressions que le docteur a faites, de temps en temps, quand son esprit s'écartait de l'histoire pour vagabonder librement dans les années suivantes. (Ces souvenirs ne manquent, d'ailleurs, pas d'intérêt et je les inclurai sans doute sous forme d'appendice dans des éditions ultérieures.) Sachant que les notes sont particulièrement irritantes dans le cours d'un récit, je les ai

volontairement réduites au minimum et me suis arrangé pour que celles qui étaient nécessaires soient aussi simples que possible.

Le reste, je l'ai gardé tel quel. Le docteur savait fort bien raconter une histoire et n'avait pas besoin de mon aide. S'il m'est arrivé de succomber à la tentation de condenser ou d'alléger une phrase maladroite par-ci, par-là (que le bon docteur aurait sûrement corrigée lui-même s'il avait révisé le texte), tout est exactement comme l'a consigné le fidèle Watson.

Nicholas MEYER
Los Angeles

30 octobre 1973

PAGES LIMINAIRES

Pendant bien des années, j'ai eu la chance insigne d'être le témoin, le chroniqueur et, parfois, le « second » de mon ami, M. Sherlock Holmes, à l'occasion de plusieurs affaires qui lui avaient été confiées en raison de ses capacités exceptionnelles de détective-conseil. Le fait est qu'en 1881 , où j'ai consigné par écrit les détails de la première affaire à laquelle nous ayons travaillé ensemble, M. Holmes était bien, comme il le disait, le *seul* détective-conseil au monde. Les années qui suivirent ont vu cette situation s'améliorer au point qu'à l'heure actuelle, en 1939, les détectives-conseils (bien qu'on ne les appelle pas exactement ainsi) abondent, tant dans les rangs qu'en dehors de la police de presque tous les pays du monde dit civilisé. Je suis heureux de constater qu'un grand nombre d'entre eux ne dédaignent pas d'employer les méthodes et les techniques que mon surprenant ami fut le premier à mettre au point il y a si longtemps - bien qu'ils n'aient pas tous la courtoisie de rendre un juste hommage à son génie.

Holmes était, comme je me suis toujours efforcé de le décrire, un individu extrêmement secret et, dans certains domaines, si renfermé qu'il en paraissait excentrique. Il se plaisait à se montrer impassible, austère et quelque peu indifférent ; une machine à penser sans contact direct ni communication avec ce qu'il jugeait être les réalités sordides de l'existence pragmatique. En vérité, sa réputation de froideur, c'était lui qui l'avait entièrement et délibérément créée. De plus, ce n'était pas ses amis - qui, l'avouait-il, étaient rares - ni même son biographe qu'il cherchait à convaincre de cet aspect de son caractère. C'était lui-même.

Les dix années qui se sont écoulées depuis sa mort m'ont donné tout le temps de méditer sur la personnalité de Holmes, et j'en suis venu à prendre conscience d'une chose que j'ai toujours sue (sans savoir que je la savais), c'est-à-dire que Holmes était un être profondément passionné. L'émotivité était un élément de sa nature qu'il cherchait presque physiquement à supprimer. Il est certain que Holmes considérait ses émotions comme une source de désordre et même comme une faute. Il était persuadé que le jeu des sentiments pouvait entraver la précision qu'exigeait son travail, chose qui était pour lui absolument inadmissible. Il évitait toute manifestation de sensibilité, et les quelques moments, au cours de sa carrière, où les circonstances forcèrent les vannes de sa réserve furent extrêmement rares et toujours saisissants. L'observateur avait le sentiment d'être le

témoin d'un éclair fulgurant sur une plaine obscure.

Plutôt que de se laisser aller à de telles explosions dont le caractère imprévisible le bouleversait autant que ceux qui en étaient les témoins, Holmes préférait avoir recours à un véritable arsenal de moyens dont le but précis (qu'il s'en rendit compte ou non) était de soulager sa tension émotionnelle quand le besoin s'en faisait sentir. Il se livrait à des expériences chimiques absconses et malodorantes, ou bien il improvisait pendant des heures au violon (j'ai parlé, ailleurs, de mon admiration pour ses talents de musicien), ou encore il décorait les murs de notre résidence de Baker Street de marques de balles qui, en général, reproduisaient les initiales de notre Gracieuse Majesté - la vieille Reine - ou de tout autre notable dont l'existence se rappelait, à ce moment-là, à l'attention de son esprit agité.

Il prenait aussi de la cocaïne.

Il semblera peut-être étrange à certains lecteurs que je commence une nouvelle chronique des brillants exploits de mon ami de cette façon indirecte. D'aucuns penseront que le fait que je me propose de raconter une autre de ses histoires aussi tardivement est, en soi, chose étrange. Je m'efforcerai donc, avant de commencer mon récit, d'en expliquer l'origine et les raisons qui justifient le retard que j'ai mis à le présenter au lecteur.

Les origines de ce manuscrit sont totalement différentes de celles des anciennes affaires que j'ai pu relater. Dans ces comptes rendus, je faisais souvent état de notes que j'avais prises à l'époque. Dans le cas du présent récit, il n'y a pas eu de notes. Deux raisons expliquent ce qui peut apparaître comme une négligence de ma part. En premier lieu, l'affaire commença de façon si étrange qu'elle était déjà bien engagée avant qu'il me vienne à l'esprit qu'il s'agissait effectivement d'une affaire. En second lieu, une fois que j'eus compris ce qui se passait, j'acquis la conviction que, pour bien des raisons, cette aventure ne devrait jamais être révélée.

Ce postulat était une erreur de ma part, comme en témoigne, fort heureusement, le présent manuscrit. La chance m'a souri car, bien que je fusse moralement certain que l'occasion de relater cette histoire ne se présenterait jamais, il se trouve que j'ai de bonnes raisons de me rappeler l'affaire presque dans ses moindres détails. Je dirai même que ses données sont gravées dans ma mémoire et le resteront jusqu'à ma mort - et peut-être après, bien que ce genre de spéculation métaphysique se situe au delà de mes capacités de réflexion. Les raisons de mon retard à porter ce récit à la connaissance du public sont complexes. J'ai déjà dit que Holmes était un être secret, et il est impossible de narrer cette affaire sans se livrer à quelque exploration

de son caractère, exploration qui lui aurait certainement déplu de son vivant. Que le lecteur n'aille, cependant, pas s'imaginer que le fait qu'il était vivant ait constitué le seul obstacle à la publication de ce récit. S'il en était ainsi, rien ne m'aurait empêché d'écrire cette histoire il y a dix ans, quand il rendit l'âme dans ses bien-aimées collines du Sussex. Je n'aurais pas, non plus, éprouvé de scrupules à rédiger ce texte à son « cadavre défendant », si je puis m'exprimer ainsi, car il est bien connu que Holmes avait des doutes sur sa réputation dans l'au-delà, et se moquait éperdument des coups qui pourraient être portés à sa réputation dans ce bas monde, une fois qu'il aurait, lui-même, atteint ce pays inconnu dont on ne revient pas.

Non, la raison de ce retard tient au fait que quelqu'un d'autre intervenait dans cette affaire, et que Holmes, en raison de l'estime qu'il éprouvait pour ce personnage et du souci qu'il avait de sa renommée m'enjoignit - sous la foi du serment - de ne rien dévoiler de l'affaire avant que cet homme soit, lui aussi, passé de vie à trépas. Si cet événement ne devait pas se produire avant mon propre décès - eh bien, ainsi soit-il !

Le destin a, toutefois, résolu le problème en faveur de la postérité. Le personnage en question est mort depuis vingt-quatre heures et, tandis que le monde retentit de panégyriques en son honneur (alors qu'en certains milieux on le voue aux gémonies), tandis qu'on se hâte de mettre sous presse et de publier des biographies et des rétrospectives, je m'empresse également - alors que ma main est encore assez forte et mon esprit assez clair (car je suis vieux, je n'ai pas moins de quatre-vingt-sept ans) - de coucher sur le papier ce que je sais et que le monde ignore.

Une telle révélation ne pourra manquer de soulever des controverses dans plusieurs milieux, d'autant plus qu'elle m'oblige à déclarer que deux des affaires que j'ai relatées à propos de Holmes étaient de pures inventions de ma part. Certains étudiants attentifs à mes écrits ont, depuis longtemps, fait remarquer mes apparentes contradictions, mes falsifications manifestes d'une date ou d'un nom, et ont démontré, à la satisfaction générale, que l'homme qui avait relaté ces affaires était un idiot maladroit ou, en mettant les choses au mieux, un radoteur distrait. D'autres, plus astucieux (ou plus charitables) sont arrivés plus près de la vérité en suggérant que ces prétendues erreurs étaient en fait des péchés délibérés, destinés à protéger ou à maquiller les faits pour des raisons qui m'étaient évidentes et qui étaient connues de moi seul. Ce n'est donc pas mon intention d'entreprendre ici l'interminable processus de correction ou de rétablissement des faits. Que le lecteur se contente d'accepter mes excuses et ma timide explication selon laquelle, quand j'ai dû me hâter

de mettre une affaire par écrit, il m'est souvent arrivé de choisir ce qui me semblait être la façon la plus simple de contourner une difficulté imposée par un souci de tact ou de discrétion. Quand je jette un regard rétrospectif sur cette pratique, elle me paraît s'être révélée plus gênante que ne l'eût été la vérité, si j'avais été assez hardi ou, dans certains cas, assez peu scrupuleux pour l'écrire.

Pourtant, ces mêmes érudits astucieux dont j'ai parlé plus haut, n'ont jamais taxé de contrefaçon les deux affaires que j'ai pratiquement inventées de toutes pièces, et ne les ont pas séparées des autres. Je ne parle pas ici des faux rédigés par d'autres mains que la mienne et qui comprennent des balivernes telles que la *Crinière du lion*, la *Pierre Mazarin*, l'*Homme rampant* et les *Trois Pignons*.

Je fais référence au *Dernier Problème* où l'on trouve le compte rendu du duel à mort entre Holmes et son suprême ennemi, le diabolique professeur Moriarty, et à la *Maison vide*, l'affaire qui lui fait pendant et relate la réapparition dramatique de Holmes, en rendant brièvement compte de ses trois années de vagabondage en Europe centrale, en Afrique et en Inde, quand il fuyait les hommes de main de son adversaire défunt. Je viens de relire ces affaires et j'avoue que je suis stupéfait de mon manque de subtilité. Comment le lecteur attentif aurait-il pu ne pas remarquer l'emphase avec laquelle je prétends dire « la vérité » ? Et que dire des fioritures de style qui correspondent tellement plus au goût de Holmes qu'au mien ? (Car bien qu'il ait toujours insisté sur son amour de la froide logique, il n'en était pas moins un incorrigible adepte du drame le plus romantique et le plus théâtral qui fût.)

Comme le fit remarquer, plus d'une fois, Sherlock Holmes, des preuves qui semblent, à coup sûr, indiquer une direction, peuvent en fait, si on les examine sous un angle légèrement différent, mener à la conclusion diamétralement opposée. Je me permettrai donc de dire qu'il en va de même pour les écrits. La façon dont j'insiste, à plusieurs reprises, dans le *Dernier Problème*, sur la pure vérité que renferme le récit aurait peut-être dû éveiller les soupçons de mes lecteurs et les mettre sur leurs gardes.

Toutefois, il est préférable qu'il ne se soit rien produit de la sorte car, nous le verrons bientôt, il était, à l'époque, essentiel de garder le secret. L'histoire véritable peut maintenant être révélée puisque les conditions requises par Holmes sont enfin réunies.

J'ai fait remarquer entre parenthèses que je suis âgé de quatre-vingt-sept ans et, bien qu'intellectuellement je sois en mesure de comprendre que je suis au seuil de la mort, sur le plan émotif, je n'en suis pas moins aussi mal armé pour en venir aux prises avec l'oubli

qu'un homme ayant la moitié ou même le quart de mon âge. Cependant, si le récit qui va suivre ne garde pas toujours la marque de mon style habituel, l'âge en est en partie responsable, ainsi que le fait que je n'ai pas écrit depuis plusieurs années. De même, un récit qui ne s'appuie pas sur des notes, habituellement abondantes, sera forcément fort différent des œuvres antérieures, quelle que soit la perfection de ma mémoire.

Un autre motif de changement est le fait que je ne peux plus vraiment écrire - l'arthrite m'en enlève toute possibilité - et que je dicte ces souvenirs à la charmante sténographe (Miss Dobson) qui les transcrit sous forme d'abréviations codées qu'elle traduira, par la suite, en langue anglaise - du moins me l'a-t-elle promis.

En dernier lieu, mon style pourra sembler différent de celui de mes écrits antérieurs car l'aventure de Sherlock Holmes que je suis sur le point de conter ne ressemble en rien à tout ce que j'ai pu relater à ce jour. Je ne commettrai pas à nouveau l'erreur de chercher à renverser le scepticisme du lecteur en affirmant que ce qui suit est la vérité.

Dr John H. WATSON
Hospice d'Aylesworth
Hampshire, 1939

PREMIÈRE PARTIE

LE PROBLÈME

1 - LE PROFESSEUR MORIARTY

Comme je l'ai dit dans la préface du *Dernier Problème*, mon mariage et ensuite l'installation de mon cabinet médical apportèrent un changement subtil mais certain dans la forme de mon amitié avec Holmes. Dans les premiers temps, ses visites à mon nouveau foyer étaient régulières, et il n'était pas rare que je les lui rendisse en allant faire de brefs séjours en mon ancien logement de Baker Street où Holmes me mettait au courant de ses dernières enquêtes tandis que, assis au coin du feu, nous fumions une ou deux pipes.

Cependant, même cette habitude ne tarda pas à se modifier; les visites de Holmes devinrent de plus en plus irrégulières et de courte durée et, comme ma clientèle se constituait, il me fut de plus en plus difficile de le payer de retour.

Pendant l'hiver 1890-1891, je ne le vis pas une fois et c'est par les journaux que j'appris qu'il était en France où il s'occupait d'une affaire. Les deux billets que je reçus de lui - l'un de Narbonne, l'autre de Nîmes - constituèrent les seuls renseignements qu'il voulut bien, lui-même, me donner à ce sujet, et leur concision indiquait que son temps était requis ailleurs.

Un printemps pluvieux contribua à accroître de nouveau ma clientèle restreinte mais fidèle, et le mois d'avril touchait à sa fin sans que j'eusse reçu de nouvelles de Holmes depuis plusieurs mois. C'est en fait le 24 avril, en fin de journée, tandis que je déblayais les paperasses de mon cabinet de consultation (n'étant pas encore en mesure de me payer le luxe d'un employé), que mon ami fit son apparition.

Si je fus stupéfait de le voir, ce n'était pas - je m'empresse de le dire - en raison de l'heure tardive (car j'étais habitué à ses curieuses allées et venues), mais du changement qui s'était opéré en lui. Il me sembla plus maigre et plus pâle que d'ordinaire, à savoir d'une maigreur et d'une pâleur exceptionnelles car il était habituellement blême et décharné. Sa peau était d'un blanc malsain et ses yeux n'avaient pas leur pétillement coutumier. En revanche, ils ne cessaient de se déplacer dans leurs orbites, errant autour de la pièce sans paraître rien voir.

— Cela vous ennuerait-il si je fermais les volets ?

Ce furent les premiers mots qu'il prononça. Sans me laisser le temps de répondre, il se glissa rapidement le long du mur et, d'un geste

violent, saisit les volets et les bloqua solidement. Il y avait, heureusement, une lampe allumée et c'est ainsi que je découvris que des gouttes de transpiration ruisselaient sur son visage livide.

— Qu'y a-t-il ? demandai-je.

— Des fusils à vent.

Il sortit une cigarette et, de ses mains fébriles, il fouilla dans ses poches à la recherche d'une allumette-bougie. Je ne l'avais jamais vu aussi nerveux.

— Tenez, lui dis-je en allumant sa cigarette.

Son regard attentif m'examina un instant par-dessus la flamme vacillante et dut capter la surprise que suscitait en moi son comportement.

— Je vous prie de m'excuser d'être passé à une heure aussi tardive, dit-il, rejetant la tête en arrière après avoir aspiré goulûment. M^{me} Watson est-elle ici ? enchaîna-t-il sans me laisser le temps de protester.

Il s'était mis à arpenter la petite pièce sans paraître remarquer mes regards intrigués.

— Elle est, en ce moment, en visite.

— Ah bon! Vous êtes seul ?

— Tout à fait.

Il cessa aussitôt de faire les cent pas. Il se détendit légèrement.

— Mon cher ami, je vous dois une explication. Je ne doute pas que vous trouviez tout cela fort bizarre.

Je reconnus qu'il en était ainsi et lui proposai de venir s'asseoir près du feu et de partager, avec moi, une bouteille de cognac, si cela le tentait. Il réfléchit à cette proposition d'un air concentré qui eût été comique si je n'avais su qu'il n'était pas homme à se laisser troubler par des vétilles. À la fin, il accepta, stipulant simplement qu'il lui faudrait s'asseoir par terre, en tournant le dos à la cheminée.

Une fois dans le salon, quand j'eus alimenté le feu, empli nos verres et que nous fûmes installés - moi dans mon fauteuil, lui par terre, près du feu -, j'attendis ses explications.

— Avez-vous déjà entendu parler du Pr Moriarty ? me demanda-t-il à brûle-pourpoint, après avoir avalé, en silence, une ou deux gorgées de cognac.

J'avais déjà entendu ce nom, mais ne le lui dis pas. Moriarty était un nom qu'il prononçait parfois quand il était plongé dans les affres d'une injection de cocaïne. Quand il n'était pas sous l'effet de ce

stupéfiant, il ne faisait nulle allusion à cet homme et, bien que j'eusse envie de l'interroger à ce propos, il y avait quelque chose, dans le comportement de Holmes, qui m'en avait toujours retenu. Le fait est qu'il savait que je désapprouvais profondément son exécrable manie, et je ne voulais pas aggraver ce problème en faisant allusion à son comportement quand il était sous l'influence de la drogue.

— Jamais.

— Voilà bien le côté génial, miraculeux de l'affaire ! dit Holmes avec force. Cet homme règne sur Londres - et même sur tout l'Occident ! - et personne n'a jamais entendu parler de lui.

Je fus alors abasourdi de l'entendre se lancer dans un monologue presque interminable sur le « professeur ». Je l'écoutai avec un étonnement et une appréhension croissants me décrire le génie perfide de cet homme qu'il appelait sa bête noire. Oubliant le danger des fusils à vent (bien que je doute qu'il eût fait une cible facile, dans mon salon mal éclairé), il se leva et, se remettant à faire les cent pas, il me conta par le détail une carrière marquée par toutes sortes de dépravations et d'horreurs.

Il me dit que Moriarty était d'une bonne famille et avait bénéficié d'une excellente éducation, tout en étant doué, au départ, d'une faculté exceptionnelle pour les mathématiques. À l'âge de vingt et un ans, il avait rédigé un traité sur le théorème de Newton qui avait connu une vogue assez longue en Europe et lui avait valu d'obtenir la chaire de mathématiques d'une de nos universités. Toutefois, cet homme avait en lui des tendances héréditaires particulièrement diaboliques. Celles-ci, jointes à ses prodigieuses capacités mentales, ne tardèrent pas à faire germer de sombres rumeurs autour de lui, dans la ville universitaire; il finit par être contraint de démissionner et il vint s'installer à Londres où il devint professeur de mathématiques dans un collège militaire.

— Ce n'était qu'un subterfuge, dit Holmes en s'appuyant au dossier de mon fauteuil et en approchant son visage du mien.

Même dans cette pauvre lumière, je vis ses prunelles se dilater d'une manière étonnante. Presque aussitôt, il reprit ses allées et venues infernales.

— Depuis des années, Watson, j'avais l'impression que, derrière le malfaiteur, il existait une puissante organisation qui se dressait toujours contre la loi et qui tendait son bouclier pour protéger le coupable. Dans des affaires très diverses (histoires de faux, cambriolages, meurtres) j'ai souvent senti l'existence de cette puissance et j'en ai découvert les interventions dans un certain nombre

de ces crimes jamais éclaircis, à propos desquels je n'avais pas été personnellement consulté. Depuis des années, je m'efforçais de percer le voile qui l'entourait ; le jour vint enfin où je saisis le bon fil et remontai, en suivant mille détours, jusqu'au professeur Moriarty.

— Mais, Holmes...

— Il est le Napoléon du crime, Watson !

Mon ami pivota brusquement, tournant le dos à la cheminée, et les flammes qui montaient derrière lui, ainsi que la sonorité suraiguë de sa voix conférèrent à son attitude quelque chose de terrible. Je voyais que ses nerfs étaient tendus à craquer.

— Il est l'organisateur de la moitié des actes maléfiques et de la presque totalité des forfaits qui restent impunis dans cette grande ville et dans les annales du crime contemporain. C'est un génie, un philosophe, un penseur de l'abstrait - il demeure immobile, comme une araignée au centre de sa toile, mais cette toile-là a des centaines de ramifications et il perçoit les vibrations de chacun de ses fils. Ses agents peuvent se faire arrêter, mais lui, lui, il n'est jamais capturé ni même soupçonné {2} !

Il continua de discourir ainsi, parfois avec incohérence, parfois comme s'il déclamait quelque texte shakespearien. Il dressa la liste des crimes conçus par le professeur, il parla des garanties qu'il savait prendre pour se mettre à l'abri de tout dommage et de tout soupçon. Il expliqua, d'un ton enflammé, comment lui, Holmes, était parvenu à pénétrer les défenses du professeur et comment, par mesure de représailles, les hommes de main de cet individu, ayant eu connaissance de la chose, étaient désormais à ses trousses, munis de fusils à vent.

J'écoutai ces divagations avec une inquiétude croissante que je fis de mon mieux pour cacher. Je n'avais jamais pris Holmes en flagrant délit de mensonge et j'avais tout de suite compris qu'il ne s'agissait pas d'une des plaisanteries qu'il lui arrivait de faire. Il était totalement sincère et la peur le faisait presque radoter. Je n'avais jamais entendu parler d'un être humain dont le dossier des crimes fût comparable à celui que Holmes attribuait au professeur. Je ne pus m'empêcher de penser au suprême ennemi de Don Quichotte : l'Enchanteur.

Après avoir lancé ces accusations violentes, Holmes baissa peu à peu le ton jusqu'à ne plus émettre que des grognements inarticulés et, finalement, des murmures. Son corps lui aussi s'apaisa et c'est ainsi que Holmes, après s'être appuyé contre un mur, se jeta distraitement dans un fauteuil et, avant même que j'aie pu me rendre compte de ce qui se passait, s'endormit.

Je restai assis en silence et, à la lumière du feu mourant, j'observai mon ami. Je ne l'avais jamais vu aussi profondément troublé, mais j'ignorais quelle était la cause de ce trouble. À l'entendre parler, on était presque tenté de penser qu'il était sous l'effet d'un puissant narcotique.

Une pensée affreuse me traversa l'esprit. Pour la deuxième fois de la soirée, je me rappelai les seules occasions où j'avais entendu Holmes parler de Moriarty : quand il était sous l'empire de la cocaïne.

Je m'approchai à pas feutrés du fauteuil où il s'était laissé tomber, manifestement épuisé et, relevant ses paupières, j'examinai à nouveau ses pupilles. Ensuite je lui pris le pouls. Il était faible et irrégulier. Je me demandai si je pouvais essayer de retirer sa veste afin d'examiner ses bras pour y chercher des traces récentes de piqûres, mais je me dis qu'il valait mieux ne pas courir le risque de le réveiller.

Je regagnai mon fauteuil et réfléchis. Je savais qu'il arrivait à Holmes de s'adonner à la cocaïne, parfois pendant un mois ou plus, et que, durant ces périodes, il s'injectait trois fois par jour une solution à 7 %. Bien des lecteurs ont supposé, à tort, que Holmes utilisait notre amitié pour qu'en ma qualité de médecin je lui procure le terrible narcotique. Récemment, j'ai même entendu avancer une hypothèse selon laquelle le fait que je consentais à fournir de la drogue à Holmes était la seule et unique raison pour laquelle il tolérait ma compagnie. Sans m'attarder à commenter l'absurdité évidente de cette assertion, je me contenterai de faire remarquer que Holmes n'avait nul besoin de moi. Au siècle dernier, aucun règlement n'empêchait un homme d'acheter de la cocaïne ou de l'opium. Cela n'avait strictement rien d'illégal, et la question ne se posait donc pas. De toute façon, mes efforts pour le débarrasser de cette habitude pernicieuse sont abondamment relatés ailleurs.

Le fait est que j'avais réussi - quand mon pouvoir de persuasion se trouvait renforcé par l'arrivée, parfois, d'une nouvelle affaire intéressante - à l'en distraire, pendant un certain temps. Holmes avait une passion pour le travail, et il se trouvait dans son élément quand il avait à affronter les problèmes les plus ardues et les plus déroutants. Dès qu'il se lançait dans une enquête, il n'avait plus le moindre besoin de recourir à des stimulants artificiels. Je l'ai rarement vu prendre autre chose que du vin en dînant et ceci à l'exception d'honorables quantités de « shag » - ce tabac puissant, coupé fin, qui était la seule douceur qu'il s'offrait lorsqu'il était engagé dans une affaire.

Cependant, les affaires problématiques étaient rares. Holmes n'était-il pas sans cesse en train de déplorer le manque d'ingéniosité des milieux criminels ? « Il n'y a plus de grands crimes, Watson », telle

était son éternelle et amère litanie lorsque nous partagions un appartement dans Baker Street.

Se pouvait-il qu'en raison de l'absence de forfaits dignes de ses capacités intellectuelles et de mon propre départ de Baker Street, Holmes eût à nouveau succombé - et cette fois irrémédiablement - aux ravages de la cocaïne ?

À moins que le récit fantastique qu'il venait de me faire ne se révélât véridique, je ne voyais pas d'autre explication, et Holmes avait toujours eu pour règle que lorsqu'on a éliminé tout ce qui paraît possible, le reste - même très improbable - est forcément la vérité.

C'est avec cette idée en tête que je me levai et vidai ma pipe en la cognant contre la grille du foyer ; puis, ayant décidé de ne rien précipiter, je baissai la lampe.

Je ne sais pas exactement combien de temps s'écoula dans la pénombre - sans doute une ou deux heures - car je somnolais quand Holmes m'éveilla en s'agitant. L'espace d'un instant, je fus incapable de me rappeler où j'étais. Puis, en un éclair, tout me revint et je remontai la lampe.

Holmes se leva lentement. Il passa quelques moments à regarder autour de lui d'un air interrogateur.

— Une pipe et un petit verre, hein, Watson ? fit-il enfin en me regardant avec un bâillement satisfait. Rien de tel pour agrémenter une soirée de printemps pluvieuse. Vous aussi, vous avez fini par vous abandonner aux bras de Morphée ?

Je lui répondis qu'il le semblait bien, puis je me hasardai à l'interroger sur le Pr Moriarty. Holmes me regarda d'un air éberlué.

— Qui donc ?

Je tentai de lui expliquer que nous avions parlé de ce monsieur avant que les effets conjugués du cognac et de la chaleur du feu ne se soient fait sentir.

— Cela est absurde, dit-il d'un ton irrité. Nous avons discuté de Winwood Reade et du *Martyre de l'homme*, et j'ai ajouté je ne sais trop quoi à propos de Jean-Paul. C'est la dernière chose dont je me souviens, moi, fit-il en fronçant les sourcils et en me lançant un coup d'œil significatif. Si vous vous rappelez autre chose, je ne peux qu'en déduire que votre cognac est plus fort que vous ne le croyez.

Je lui présentai mes excuses et convins que ce souvenir était sans nul doute le fruit de mon imagination. Nous échangeâmes encore quelques mots après quoi Holmes prit congé de moi sans tenir compte de mes protestations car il était à peine 3 heures du matin.

— L'air nocturne me fera du bien, mon vieux. Et vous savez que personne n'a autant que moi l'habitude d'arpenter Londres à des heures impossibles. Je compte sur vous pour remercier M^{me} Watson de cette charmante soirée.

Quand je lui rappelai que ma femme était à la campagne, il me lança un regard pénétrant, puis il hocha la tête en faisant à nouveau allusion aux effets nocifs du cognac. Sur quoi, il s'en alla.

J'étais fort inquiet en verrouillant la porte derrière lui et en montant dans ma chambre. Je commençai à me déshabiller, puis je me ravisai. Je m'assis près de la cheminée de la chambre à coucher où le feu était, depuis longtemps, éteint, et je posai les mains sur mes genoux.

Pendant un moment, je me plus à croire que Holmes avait raison, qu'il était passé chez moi pour clore une soirée déjà longue, que nous avions fumé une ou deux pipes, avalé deux ou trois cognacs, et que j'avais imaginé tous ces discours à propos d'un certain Pr Moriarty, alors qu'en fait notre conversation avait roulé sur des sujets entièrement différents. Était-ce possible ? Dans l'état de fatigue où je me trouvais, je savais qu'il m'était aussi difficile de réfléchir clairement que lorsqu'on émerge d'un cauchemar et qu'il faut un certain temps pour se persuader qu'on n'est pas resté en enfer.

Ayant besoin de preuves plus tangibles, je redescendis sans bruit, emportant une lampe, et si la servante était sortie de sa chambre et m'avait aperçu, sans doute eût-elle pensé qu'il s'agissait d'une apparition bien étrange : un homme d'âge mûr, déchaussé, le col défait, descendant à pas de loup l'escalier de sa propre maison, avec une expression hébétée !

J'entrai dans mon cabinet de consultation où s'était déroulé le début de cette fantasmagorie - si c'en était une - et examinai les volets. Ils étaient fermés et verrouillés, certes - mais qui les avait clos : Holmes ou moi ? Je m'assis et tentai de me remémorer chaque détail de la conversation telle que je m'en souvenais, essayant, autant que faire se pouvait, d'être Holmes en train d'écouter les déclarations d'un client dans notre ancien salon de Baker Street. Si quelqu'un m'avait entendu, la scène lui aurait paru du plus bel effet comique. L'homme d'âge mûr, déchaussé, assis maintenant dans une salle de consultation, à la lumière d'une seule lampe, en train de parler tout seul - car il me semblait, de temps en temps, nécessaire (comme le faisait Holmes) de poser certaines questions concernant ma propre déclaration.

« — Vous rappelez-vous ce que cet homme a dit ou fait et dont vous vous êtes entretenus avant le moment où vous vous êtes tous deux réveillés et où il a parlé du cognac que vous aviez bu ensemble ?

« — Non... un instant... mais si, je me rappelle très bien quelques chose !

« — Excellent, Watson, excellent ! »

Cette phrase bien connue résonna à mon oreille, seulement cette fois, c'était moi qui l'avais prononcée.

« — Quand il est entré dans le cabinet de consultation, il m'a demandé où se trouvait Mary. Je lui ai dit qu'elle était absente et que nous étions seuls, lui et moi. Plus tard, après que nous eûmes tous deux fait un somme dans notre fauteuil, alors qu'il était sur le point de partir, il m'a demandé de la remercier de cette charmante soirée. Je lui ai rappelé qu'elle était absente et cela l'a surpris. Il ne se souvenait pas que je le lui avais dit.

« — Êtes-vous absolument sûr de le lui avoir dit auparavant ?

« — Oh oui! tout à fait sûr, répondis-je un peu froissé par cette question.

« — Alors, ne serait-il pas possible, compte tenu des effets de l'alcool, que ce soit lui qui ait oublié, tout bonnement, que vous le lui aviez déjà dit ? N'a-t-il pas, d'ailleurs, fait allusion, lui-même, à cette explication ?

« — Oui, mais... Sacristi ! Nous n'étions, ni l'un ni l'autre, abrutis par la boisson ! »

J'étais si agité que je me levai et, m'emparant de la lampe, je retournai dans le salon pour essayer de semer ma « deuxième » voix.

En ouvrant les rideaux du salon, je vis qu'il faisait presque jour et je soupirai. Si j'étais déjà las quand Holmes avait fait son entrée, j'étais maintenant complètement vanné.

Mais était-il vraiment venu ?

Cette idée était encore plus folle et je me maudis de l'avoir formulée, même dans les replis les plus obscurs de mon esprit. Je me détournai de la fenêtre et des premières lueurs de l'aube.

Bien sûr qu'il était venu.

J'eus enfin la preuve formelle de cette affirmation.

Les deux verres à cognac étaient posés là où nous les avions laissés - Holmes et moi.

Je me réveillai le lendemain matin - ou plutôt le matin même - sur mon lit où je m'étais apparemment jeté, à demi vêtu et à un moment plus ou moins précis de mes spéculations stériles de la nuit. La maison retentissait déjà des préparatifs de la journée, quand je me levai, avec

l'intention de repartir, pour ainsi dire, de zéro et de voir ce qu'il en résulterait.

Je me changeai et me rasai, puis descendis prendre le petit déjeuner. Je m'efforçai de prêter attention aux journaux, mais mon esprit était ailleurs. Je me rappelais maintenant avoir, la veille, pris le pouls de Holmes et examiné ses pupilles. Seulement j'étais à nouveau obsédé par la même question : l'avais-je vraiment fait ou l'avais-je rêvé ?

Cette question était par trop exaspérante pour être tolérable. Aussi, ayant rapidement achevé mon petit déjeuner, j'allai voir Cullingworth et lui demandai de bien vouloir se charger de mes malades pendant la matinée. Il accepta de bon cœur (il m'était souvent arrivé d'en faire autant pour lui, presque au pied levé) et, sans plus attendre, je hélai un fiacre et donnai l'adresse de Baker Street.

Il était encore tôt quand je mis le pied sur le bout de trottoir bien connu qui s'étendait devant le 221 B et payai le cocher. J'aspirai vigoureusement l'air matinal, bien qu'il fût encore un peu humide. Je sonnai à la porte qui fut presque aussitôt ouverte par notre logeuse, M^{me} Hudson. Elle parut étonnamment contente de me voir.

— Oh, docteur Watson, quelle chance que vous soyez venu ! s'écria-t-elle sans préambule, et elle me stupéfia en saisissant la manche de mon manteau pour m'attirer dans l'entrée.

— Qu'y a-t-il ? demandai-je.

Au lieu de me répondre, elle posa un doigt sur ses lèvres en regardant, d'un air anxieux, l'escalier. Holmes avait, toutefois, l'ouïe on ne peut plus fine, et la preuve nous fut presque aussitôt fournie qu'il avait plus ou moins entendu notre bref échange de propos.

— Madame Hudson, si ce monsieur répond au nom de Pr Moriarty, cria d'en haut une voix aiguë en laquelle je reconnus quand même celle de Holmes, vous pouvez le faire monter et je m'occuperai de lui ! Madame Hudson ?

— Vous voyez ce que c'est, docteur Watson, me murmura à l'oreille la pauvre logeuse. Il s'est barricadé là-haut ; il refuse de se nourrir ; il laisse les volets fermés pendant toute la journée... puis il attend que j'aie verrouillé la porte et que la bonne soit au lit... et il sort !

— Madame Hudson !

— Je vais monter le voir, dis-je en lui tapotant le bras d'un geste rassurant, bien qu'en vérité je ne fusse pas très sûr de moi.

Il y avait donc bien un Pr Moriarty, au moins dans l'imagination de Holmes. Je montai, le cœur lourd, les dix-sept marches usées qui

conduisaient à mon ancien appartement. Quel grand esprit avait ainsi été réduit à néant ! Je frappai.

— Qui est là ? s'enquit Holmes, de l'autre côté de la porte. C'est vous, Moriarty ?

— C'est moi, Watson, répondez-moi.

Quand j'eus répété plusieurs fois mon nom, il consentit enfin à entrouvrir la porte et à m'observer, de façon bizarre, par l'entrebâillement.

— Vous voyez, Holmes, ce n'est que moi. Laissez-moi entrer.

— Pas si vite. (Son pied bloqua le bas de la porte.) Vous pourriez être déguisé. Prouvez-moi que vous êtes Watson.

— Comment ? demandai-je d'un ton plaintif, car je n'avais, en vérité, aucune idée de la façon dont je pouvais lui prouver mon identité.

Il réfléchit un instant, puis, brusquement, il demanda :

— Dites-moi où je mets mon tabac ?

— Dans la pointe de votre babouche.

Cette réponse, qui était scrupuleusement exacte, sembla apaiser quelque peu ses soupçons car sa voix se radoucit légèrement.

— Et mon courrier ?

— Il est fiché dans la tablette de la cheminée au moyen d'un couteau à cran d'arrêt.

Il émit un grognement affirmatif.

— Et quelles sont les toutes premières paroles que je vous ai adressées ?

— « Vous avez été en Afghanistan, à ce que je vois. » Holmes, pour l'amour du ciel ! m'écriai-je d'un ton implorant.

-Très bien, répondit-il, enfin satisfait, vous pouvez entrer.

Il ôta son pied et ouvrit la porte un peu plus largement pour m'attirer vigoureusement à l'intérieur. Dès que j'eus franchi le seuil, il referma la porte et actionna plusieurs verrous et serrures qui n'existaient pas du temps où je demeurais là. Je le regardai, pétrifié, procéder à ces opérations, puis coller son oreille contre le panneau.

Il finit par se redresser et se tourner vers moi en me tendant la main.

— Pardonnez-moi, Watson, si j'ai douté de vous, me dit-il avec un

sourire proche de celui qui lui était habituel, mais il fallait que je sois sûr. Ces gens-là sont prêts à tout.

— Les comparses du professeur ?

— Exactement.

Il me précéda dans la pièce et m'offrit du thé qu'il avait manifestement préparé lui-même, utilisant, à cet effet, le bec Bunsen de son petit arsenal de chimie. J'acceptai une tasse et m'assis, en regardant autour de moi pendant que Holmes servait le thé. L'endroit n'avait guère changé depuis l'époque où je l'avais partagé avec lui. Il y régnait le désordre habituel, mais les volets et les fenêtres étaient verrouillés, et les volets eux-mêmes n'étaient pas ceux que j'avais connus jadis, mais des volets neufs qui me semblèrent fabriqués en fer massif. Ceux-ci et les nombreux verrous et serrures sur la porte étaient les seuls signes visibles de changement.

— Tenez, voilà votre tasse, mon vieux.

Sans bouger de sa chaise, auprès du feu, Holmes tendit le bras. Il était vêtu de sa robe de chambre (celle qui était gris souris), et son bras nu émergea de la manche, quand il fit ce geste.

Il était labouré de marques de piqûres.

Je n'entrerai pas dans le détail de la suite de cette pénible entrevue. Il est aisé d'en deviner le déroulement et ce serait projeter une ombre indigne sur la mémoire d'un grand homme que de relater les effets produits par cette horrible drogue sur ses facultés.

Au bout d'une heure, je quittai Baker Street - après avoir été relâché dans le monde extérieur avec presque autant de précautions que j'en avais été extrait -, je hélai un autre fiacre et je rentrai chez moi.

Là, encore étourdi par le choc que m'avait causé l'état mental de Holmes, j'eus une surprise désagréable. Dès que j'entrai, la servante vint m'annoncer qu'un monsieur m'attendait.

— N'avez-vous pas dit à ce monsieur que le Dr Cullingworth se charge de mes malades, ce matin ?

— Oui, monsieur, je le lui ai dit, répondit-elle avec gêne, mais ce monsieur a insisté pour vous voir personnellement. Je n'ai pas voulu le mettre à la porte, alors je l'ai laissé attendre dans le cabinet de consultation.

Il ne manquait plus que ça, pensai-je avec une irritation croissante. J'allais le dire à la servante comme elle revenait, l'air craintif, un plateau à la main.

— Voici sa carte, monsieur.

Je retournai le morceau de carton blanc et frémis car le nom qui s'y trouvait gravé me fit froid dans le dos. C'était celui du Pr Moriarty.

2 - ÉLÉMENTS BIOGRAPHIQUES

Je restai près d'une minute à fixer bêtement la carte, puis, conscient de la présence de la servante, je passai devant elle pour entrer dans le cabinet de consultation.

Je n'osais pas réfléchir. Je ne voulais pas réfléchir. J'en étais incapable. Que ce... ce monsieur, quel qu'il fût, m'explique de quoi il s'agissait, s'il en était capable. Pour le moment, je n'avais aucunement l'intention de pousser mes spéculations plus avant.

Il se leva dès que j'ouvris la porte. C'était un petit personnage timide, âgé d'une soixantaine d'années, qui tenait son chapeau à la main et dont l'expression effrayée fit vite place à un sourire craintif quand je me présentai. Il me tendit une main décharnée et serra brièvement la mienne. Il était bien habillé, mais non de façon coûteuse ; il semblait appartenir à quelque profession libérale mais ne paraissait pas habitué à la vie trépidante de la grande ville. Il aurait sans doute été mieux à sa place dans un monastère où ses yeux bleus de myope n'auraient rien eu d'autre à faire que de s'appliquer sur d'antiques parchemins et d'en déchiffrer la signification. Sa tête renforçait cette impression monacale car elle était presque entièrement chauve à l'exception de quelques fines mèches de cheveux poivre et sel aux tempes et sur la nuque.

— J'espère ne pas vous avoir contrarié en m'installant dans votre cabinet de consultation, me dit-il d'une voix douce mais anxieuse, seulement il se trouve que l'affaire qui m'amène est de nature extrêmement urgente et personnelle et c'était à vous, et non au docteur... euh... Cullingworth, que je souhaitais...

Je l'interrompis avec une brusquerie qui le fit manifestement sursauter.

— C'est ça, c'est ça. (Je poursuivis d'un ton plus aimable, en lui faisant signe de se rasseoir, tout en attirant une chaise que je plaçai en face de lui.) Ayez l'obligeance de me dire de quoi il s'agit.

— Je ne sais pas très bien par où commencer.

Il avait la manie déconcertante de parler sans cesser de faire tourner son chapeau entre ses mains. Je tentai de l'imaginer tel que Holmes me l'avait décrit : un monstre brillant et diabolique, tapi au centre de tous les complots maléfiques qui menaçaient la société. Son

aspect et son attitude ne m'y aidaient en rien.

— Je suis venu vous voir, reprit le professeur, dans un élan d'énergie et de volonté, car je sais, pour avoir lu vos chroniques, que vous êtes l'ami le plus intime de M. Sherlock Holmes.

J'en convins d'un air bourru, en hochant sèchement la tête.

— J'ai cet honneur, en effet.

J'étais résolu à rester sur mes gardes car, bien qu'il eût l'air inoffensif, j'avais décidé de ne pas me laisser tromper par son apparence.

— Je ne sais pas très bien comment vous expliquer, poursuivit-il en faisant tourner son chapeau de plus belle, mais le fait est que M. Holmes me... euh... je crois que « persécuter » est le seul mot qui convienne.

— Vous persécute, *vous* ? m'écriai-je.

Le ton de ma voix le fit à nouveau sursauter, bien qu'il ne semblât point comprendre le sens de mon intonation.

— Oui, répondit-il aussitôt. Je sais que cela doit vous paraître absurde, mais je ne vois pas comment le dire autrement. Il... eh bien, il se tient devant ma maison, la nuit... dans la rue. (Il me jeta un coup d'œil rapide pour voir si mon visage trahissait une réaction. Ayant constaté que l'indignation n'était pas sur le point de me faire exploser, il poursuivit :) Il se tient devant ma maison, la nuit - pas toutes les nuits, remarquez - mais plusieurs fois par semaine. Il me suit. Il lui arrive de me suivre pas à pas pendant plusieurs jours d'affilée. Et il ne semble pas gêné du fait que je m'en rende compte. Ah... et puis, il m'envoie des lettres, ajouta-t-il après coup.

— Des lettres ?

— Eh bien, en fait, ce sont des télégrammes ; ils ne comportent qu'une ou deux lignes : « Prends garde, Moriarty, tes jours sont comptés. » Des choses comme ça. Et il est allé trouver le principal pour lui parler de moi.

— Le principal ? De quel principal s'agit-il ?

— Du principal Price-Jones, de l'école Royslott où j'occupe le poste de professeur de mathématiques. (Il avait nommé une école privée, de moyenne renommée, située dans l'ouest londonien.) Le principal m'a convoqué et m'a demandé d'expliquer les allégations de M. Holmes.

— Et que lui avez-vous dit ?

— Je lui ai dit que j'étais bien embarrassé pour expliquer ces

allégations dont j'ignorais la teneur. Alors, il m'a renseigné. (Moriarty se retourna dans son fauteuil et plissa ses yeux bleus en me regardant.) Docteur Watson, votre ami est persuadé que je suis une sorte de... (il cherchait ses mots)... de génie criminel. De l'espèce la plus corrompue, ajouta-t-il avec un haussement d'épaules, tout en levant les bras au ciel. Voyons, monsieur, je vous demande : en toute honnêteté, vous est-il possible de m'imaginer, le plus vaguement du monde, sous les traits d'un tel individu ?

Il me parut inutile de lui dire qu'il n'en était rien.

— Mais que faire ? poursuivit le petit homme d'un ton geignard. Je sais que votre ami est un homme de cœur - l'Angleterre entière retentit de ses louanges. Pourtant, dans mon cas, il a commis une affreuse bêtise et je suis devenu sa malheureuse victime.

Tout absorbé par mes pensées, je gardais le silence.

— Docteur, je ne voudrais pour rien au monde lui porter préjudice. (Sa voix avait toujours le même ton geignard.) Mais je ne sais plus à quel saint me vouer. Si rien n'est fait pour mettre fin à cette persécution, ne serai-je pas obligé de confier cette affaire à mon avocat ?

— Cela ne sera pas nécessaire, répondis-je aussitôt, bien qu'à la vérité je n'eusse aucune idée des mesures à prendre.

— Je l'espère de tout mon cœur, répondit-il. C'est pour cela que je suis venu vous trouver.

— Depuis quelque temps, mon ami n'est pas au mieux de sa forme, dis-je pour essayer de gagner du temps. Son comportement est en contradiction avec celui qui est généralement le sien. Si vous l'aviez connu quand il était en bonne santé...

— Oh, je l'ai bien connu, coupa le professeur, à ma grande surprise.

— Ah bon ?

— Bien sûr. M. Sherlock était un jeune homme extrêmement agréable.

— M. Sherlock ?

— Mais oui. J'étais son précepteur - de mathématiques.

Je le regardai, bouche bée sans tout à fait m'en rendre compte. D'après les expressions qui se succédèrent sur son visage, je compris qu'il s'était imaginé que j'étais au courant. Je lui dis que je ne l'étais point et le suppliai de tout me raconter.

— Il n'y a pas grand-chose à raconter, répondit-il, tandis que

l'inflexion plaintive de sa voix s'accroissait de façon agaçante. Avant que je vienne à Londres... cela remonte à bien des années, après mes études à l'université...

Je l'interrompis pour lui demander :

— N'auriez-vous pas, par hasard, écrit un traité sur le Théorème de Newton ?

Il me regarda fixement.

— Certainement pas. Que pourrait-on dire de neuf aujourd'hui sur le Théorème de Newton ? De toute façon, ce n'est pas moi qui en serais capable.

— Veuillez m'excuser. Continuez, je vous prie.

— Comme je vous le disais, en sortant de l'université, j'ai accepté un poste de précepteur chez le *Squire* Holmes. J'ai alors enseigné à M. Mycroft et à M. Sherlock...

— Pardonnez-moi encore de vous interrompre, lui dis-je avec animation, car Holmes ne m'avait jamais parlé des siens depuis que nous nous connaissions. Où était-ce ?

— Dans le Sussex, bien sûr, là où se trouvait la demeure familiale.

— La famille était originaire du Sussex ?

— Eh bien, non, pas exactement. C'est-à-dire que la lignée des Holmes était effectivement originaire du Sussex, mais le *Squire* Holmes était le fils puîné, il n'était pas destiné à hériter, de droit, du domaine. Il vivait avec sa famille à North Riding, dans le Yorkshire où M. Mycroft est né. Quand son frère aîné est décédé *sine prole*, le père de M. Sherlock a hérité et a installé sa famille dans le Sussex {3}.

— Je vois. Et c'est là que vous avez fait la connaissance de Holmes ?

— Je donnais des cours aux deux garçons, répondit Moriarty avec une forte intonation de fierté, et ils étaient brillants l'un et l'autre. J'aurais aimé continuer, mais... (il hésita)... mais la tragédie s'est produite...

— La tragédie ? Quelle tragédie ?

À nouveau, il me gratifia d'un regard éberlué.

— Vous ne savez pas... ?

— Je ne sais pas quoi ? Voyons, cher monsieur, soyez plus explicite !

J'étais à tel point surexcité qu'il m'était difficile de rester assis. Ces détails étaient pour moi si nouveaux que j'oubliai presque le Holmes présent et ses graves ennuis dans ma soif de satisfaire la curiosité que

j'avais du Holmes passé, le Holmes dont on ne m'avait jamais rien dit. Chaque mot que prononçait ce petit homme me laissait pantois.

— Si M. Sherlock ne vous en a pas parlé, je ne pense pas que ce soit à moi de...

— Mais voyons...

Il me fut impossible de le convaincre. Il partait du principe que c'était une sorte de secret professionnel et rien de ce que je pus lui dire ne le fit changer d'avis. Plus j'insistais, plus il se montrait réticent jusqu'au moment où, sourd à mes supplications, il se leva et chercha des yeux sa canne.

— Je n'ai vraiment plus rien à dire, affirma-t-il en évitant délibérément de croiser mon regard, tandis qu'il tâtonnait pour se saisir de sa canne. Ayez la bonté de m'excuser... non, dans cette affaire, je ne peux ni ne veux me montrer indiscret. Je vous ai dit tout ce que je pouvais et je remets entre vos mains la solution de ce... dilemme.

Il prit congé avec une fermeté dont je ne l'eus guère cru capable. Toutefois, son désir de s'en aller triompha de sa timidité et le Pr Moriarty partit, me laissant tout loisir de réfléchir à ce que je devais faire. Je n'avais pas le temps de m'attarder à ses allusions troublantes au passé de Holmes, si lourd d'obscurités tragédies, bien que j'eusse personnellement le sentiment que les faits que le professeur considérait comme tragiques me seraient peut-être seulement apparus comme tristes, le Pr Moriarty m'ayant donné l'impression d'être d'une sensibilité excessive. Cependant, je n'avais pas le temps de laisser mes pensées s'engager dans cette voie car mon esprit était trop préoccupé par le drame présent, à savoir l'écroulement de Holmes et la menace voilée de Moriarty (force m'était de reconnaître qu'elle était bien compréhensible étant donné les circonstances) de faire appel à son avocat. Il fallait à tout prix éviter cela. Holmes avait un tempérament nerveux (je l'avais déjà vu s'effondrer, bien que ce ne fût pas dû à la cocaïne) et il n'était pas question de l'exposer à un scandale (4).

En y réfléchissant, je finis par conclure qu'il avait besoin d'être soigné. Il fallait rompre cette horrible habitude et, pour cela, il me fallait de l'aide, l'expérience passée m'ayant montré que je n'étais pas capable d'endiguer sa toxicomanie avec mes seules connaissances et arguments. En fait, si je ne m'abusais pas, les maigres résultats que j'avais obtenus dans le passé seraient maintenant tout à fait hors de ma portée. Pendant les quelques mois où nos relations avaient été fort peu suivies, l'attrait de la drogue s'était décuplé et il y était plus que jamais soumis. J'avais été, par le passé, incapable de l'aider à se libérer de cette emprise quand elle n'était que passagère : comment le pourrais-je maintenant qu'elle le tenait à la gorge ?

Je consultai ma montre et m'aperçus qu'il était presque 2 heures de l'après-midi. La majeure partie de la journée étant écoulée, j'estimai qu'il était préférable de laisser mes malades à Cullingworth car Mary devait rentrer à 5 heures de chez M^{me} Forrester et je voulais aller l'accueillir à Waterloo.

Entre-temps, j'irais à l'hôpital Bart pour demander à Stamford son avis - sans lui dire, bien sûr, toute la vérité, mais en lui exposant le problème comme s'il concernait un des mes malades.

Stamford, on s'en souvient, avait été un de mes externes à Bart, quand je faisais mes études à l'université de Londres, en 1878. Depuis, il était diplômé de la même institution vénérable et il était maintenant un des médecins attachés au vieil hôpital où, il y avait tant d'années - dans le laboratoire de chimie - il m'avait présenté à Sherlock Holmes. Il ne connaissait pas très bien Holmes et nous avait simplement fait nous rencontrer quand il avait su que nous voulions tous les deux trouver et partager un appartement correct à un prix raisonnable. Je n'avais pas l'intention de faire allusion à Holmes, si je pouvais l'éviter, lorsque je lui parlerais ce jour-là.

À nouveau je sortis de chez moi, cette fois muni de pain et de jambon qui m'avaient été fournis par la servante et que j'avais enveloppés dans un bout de papier (bien qu'elle eût fortement protesté) et fourrés dans ma poche, comme j'avais si souvent vu Holmes le faire quand il était engagé dans une affaire et n'avait pas le loisir de prendre un repas plus conventionnel. Ce souvenir me donna un coup au cœur quand je montai dans un fiacre et je me fis conduire à l'hôpital Bart pour y accomplir ma pénible mission.

Des érudits contemporains se sont étonnés du plaisir que nous éprouvions, Holmes et moi, à prendre des fiacres qui, je le reconnais, coûtaient cher alors que le métro était infiniment meilleur marché. Dans la mesure où j'ai entrepris d'élucider certains mystères, je peux vous dire que bien que le métro fût moins coûteux que les véhicules hippomobiles que nous affectionnions, et bien qu'il fût, dans certains cas, infiniment plus rapide, il n'en est pas moins vrai que les lignes n'étaient pas terminées et que, bien souvent, elles n'allaient pas où nous souhaitions nous rendre.

Cependant, la véritable raison pour laquelle nous n'utilisions pas ce moyen de transport quand nous pouvions l'éviter (par « nous » j'entends la plupart des gens fortunés) est qu'à l'époque le métro était un véritable enfer souterrain. Actionné par la vapeur, malpropre, sentant le soufre, périlleux, ce mode de locomotion, peu sûr sinon meurtrier, était à déconseiller à tout être humain qui pouvait s'en payer un autre. Les gens qui étaient obligés de l'utiliser souffraient

inévitablement de troubles pulmonaires et ma clientèle, située aux abords de la voie ferrée, comprenait un grand nombre d'ouvriers, constructeurs et employés à l'entretien de ce réseau souterrain, dont on peut dire qu'ils ont littéralement donné leur vie pour que les Londoniens d'aujourd'hui puissent profiter du système de transport le plus sûr, le plus moderne et le plus économique qui soit.

Aucune ligne de métro ne reliait Baker Street à Bart - en 1891, Baker Street était loin d'être aussi longue qu'elle l'est aujourd'hui - aussi un fiacre n'était-il pas une dépense extravagante mais une nécessité. (Là, je ne tiens pas compte des omnibus, mais ils avaient leurs propres imperfections.)

St-Barthélemy doit être un des plus vieux hôpitaux du monde. Cet édifice du XII^e fut élevé sur des fondations romaines par, croit-on, le fou d'Henri I^{er}, Rahere, qui, lors d'un pèlerinage à Rome, tomba malade et jura - s'il se rétablissait - de construire une grande église à Londres [45](#). Je ne sais si cette histoire est vraie, mais le fait est que St-Barthélemy fut d'abord une église et le demeura jusqu'à ce qu'Henri VIII l'eut annexée à la Couronne avant d'entreprendre (comme il le fit ailleurs) de détruire une grande partie des bâtiments ecclésiastiques des lieux, permettant à l'hôpital proprement dit de n'être que légèrement modifié au cours de ces transformations. Environ vingt ans avant que je fasse mes études à St-Barthélemy, le Grand Marché de Smithfield, avec ses gigantesques abattoirs, était juste à côté de l'hôpital et l'on prétend que la puanteur d'animaux morts dominait toutes les autres odeurs à des kilomètres à la ronde. Dieu merci, bien avant que je n'arrive, Smithfield avait été démantelé et, là où des animaux avaient jadis hurlé à la mort, où le sang avait coulé à flots dans les caniveaux, des tavernes et des magasins de belle apparence avaient été construits. Il paraît qu'à ce jour les lieux n'ont pratiquement pas changé, mais je ne suis pas retourné à St-Barthélemy depuis quinze ans.

Lorsqu'en ce 25 avril mon fiacre pénétra sous son portail, je ne pensais pas, toutefois, aux origines de l'antique bâtiment et ne m'arrêtai pas pour détailler le salmigondis de fioritures et de rajouts architecturaux qui, tour à tour, enchantent et offusquent la vue. Je payai la course et me dirigeai tout droit vers le service de pathologie où je pensais trouver Stamford.

Ce voyage me fit parcourir un véritable labyrinthe de couloirs et je fus obligé de demander plusieurs fois mon chemin car il y avait bien longtemps que je n'avais pénétré dans ce dédale. Il n'y avait plus d'odeur fétide émanant du marché jadis voisin et, désormais, défunt. En revanche, mes narines furent assaillies par les vapeurs piquantes de phénol et d'alcool qu'elles connaissaient bien car ces deux arômes

m'accompagnaient chaque jour dans mes tournées. Cependant, leur concentration était bien supérieure ici, à St-Barthélemy.

Stamford était en train de donner un cours et je fus obligé de prendre place sur un banc de l'amphithéâtre aux nombreux gradins pour attendre qu'il eût terminé. Il m'était vraiment difficile de prêter une oreille attentive à ce qu'il disait - je crois qu'il parlait de la circulation sanguine mais je ne le jurerais pas - tant j'étais obsédé par mes propres préoccupations. Pourtant, je me souviens que mon regard plongea sur lui qui arpentait, parfaitement à l'aise, la tribune et que je songeai au temps écoulé depuis l'époque où, avec lui, j'avais pris place sur ces mêmes gradins pour écouter quelque vieux grincheux vénéré nous corner les mêmes choses aux oreilles. Au fait, Stamford ne commençait-il pas à ressembler à ce vieux, grincheux dont j'avais oublié le nom ?

Quand le cours fut terminé, je descendis les gradins et appelai Stamford au moment où il s'appêtait à sortir de la salle.

— Mon Dieu, mais c'est Watson ! s'écria-t-il en s'avancant aussitôt pour me serrer vigoureusement la main. Quel bon vent vous amène à Bart, et plus particulièrement aujourd'hui ? Vous avez entendu mon cours, n'est-ce pas ? Je parie que vous ne pensiez pas que je pouvais me rappeler toutes ces bêtises. Pas vrai ?

Il continua de bavarder ainsi plusieurs minutes puis, me prenant par le bras, il me fit parcourir de nouvelles portions de labyrinthe avant de m'introduire dans son bureau qui était vaste mais encombré du double attirail du médecin qui est aussi professeur. Stamford, dans sa jeunesse, avait été un joyeux compère et je fus heureux de constater qu'il était toujours aussi gai et volubile. Il avait bien vieilli car, sans rien perdre de sa bonhomie, il n'avait plus ce visage poupin qui était le sien jadis, et l'impression d'être surchargé de travail qui émanait de lui ne le desservait pas. Bien au contraire, cela lui fournissait un sujet de plaisanterie, bien qu'il fût effectivement assez occupé pour ne pas trop se laisser aller à sa tendance à « faire de l'esprit », selon ses propres termes.

Je le laissai palabrer pendant ce que j'estimai être un temps suffisant, puis je lui fournis quelques détails sur ma propre existence, lui parlai de mon mariage, de ma pratique médicale récente et ainsi de suite, avant de répondre de mon mieux à ses inévitables questions sur Holmes.

— Qui aurait cru que vous vous entendriez si merveilleusement bien ? demanda-t-il en gloussant de joie et en m'offrant un cigare que j'acceptai. Et vous... vous êtes devenu presque aussi célèbre que lui ! Toutes ces chroniques... *Étude en rouge*, *le Signe des quatre*... Vous

êtes vraiment doué pour raconter une histoire, Watson, et vous savez aussi choisir les titres, à mon avis. Dites-moi (nous sommes entre nous et je ne le répéterai à personne), est-ce que notre ami, est-ce que ce vieux Holmes est vraiment capable de faire toutes les choses que vous racontez ? Franchement ?

Je lui répondis froidement qu'à mon avis Sherlock Holmes était le meilleur, le plus sage des hommes que j'eusse jamais connus.

— D'accord, d'accord, s'empressa de convenir Stamford qui avait aussitôt pris conscience qu'il avait vraiment manqué de tact. (Il se renversa dans son fauteuil.) Qui l'eût cru ? Je me suis toujours tendu compte qu'il était très intelligent, mais je n'avais aucune idée... Quand même, quand même... (Il sembla enfin penser que je devais être venu le voir dans un but précis et il décida de s'en préoccuper.) Mais est-ce que je peux faire quelque chose pour vous, mon vieux ?

Je lui dis qu'il le pouvait et, après m'être recueilli, je lui exposai brièvement le cas d'un malade, esclave de la cocaïne, en faisant discrètement allusion aux fantasmes qui semblaient accompagner les crises les plus aiguës de cette toxicomanie, après quoi je lui demandai ce que l'on pouvait faire pour guérir cet homme de son mal.

Je dois reconnaître que Stamford m'écouta avec une attention sans défaut, les mains posées sur son bureau, tandis qu'il fumait en silence et que je lui exposais le cas dans le détail.

— Je vois, dit-il enfin quand j'en eus terminé. Mais dites-moi, dois-je comprendre que cet homme lui-même n'a pas conscience des origines du sentiment selon lequel on cherche à lui nuire ? Ne comprend-il pas que cette hallucination est entretenue par la drogue qu'il s'obstine à prendre ?

— Apparemment pas. Je pense qu'il en est arrivé au point où - si cela est possible - il n'a plus du tout conscience du fait qu'il prend de la cocaïne.

En entendant cela, Stamford écarquilla les yeux, puis respira profondément.

— Je vais vous parler franchement, Watson. Je ne sais pas si c'est possible. Le fait est, poursuivit-il en se levant et en contournant son bureau pour s'approcher de moi, que le corps médical sait fort peu de choses sur les diverses formes de toxicomanie. Cependant, si vous n'avez pas abandonné vos lectures, vous devez savoir qu'il sera illégal, dans un avenir proche, de se procurer les drogues telles que la cocaïne et l'opium, sans ordonnance médicale.

— Cela ne me sera pas d'un grand secours, m'écriai-je avec

amertume. D'ici là, mon malade sera sans doute mort.

À cette idée, j'élevai la voix d'une façon qui, je le vis, attira son attention. Il fallait que je sois plus désinvolte.

Stamford m'observa un moment et je supportai de mon mieux cet examen. Puis il retourna s'asseoir dans son fauteuil.

— Je ne sais que vous dire, Watson. Si vous pouviez persuader votre... votre malade qu'il lui faut se placer entièrement sous votre surveillance et suivre votre traitement...

Je l'interrompis et parvins à agiter mon cigare d'un geste indifférent.

— Il n'en est pas question.

— Alors, là... (Il éleva les mains dans un geste d'impuissance.) Mais attendez... (À nouveau, il se mit debout.) Je devrais avoir quelque chose, ici, qui pourrait vous être utile. Voyons, où l'ai-je mis ?

Il entreprit de fouiller son bureau sans se soucier de déranger des piles de papiers et de soulever des nuages de poussière. À nouveau, mon cœur se serra car cela me rappela le système de classement désordonné de Holmes, à Baker Street où, lorsque nous cherchions un renseignement ou un dossier concernant une ancienne affaire, il nous arrivait d'être obligés de sortir tous les deux en toussant et de rester dehors pendant une heure ou deux après avoir ouvert toutes les fenêtres pour aérer la pièce.

— Voilà, je l'ai ! s'écria-t-il d'un ton triomphant en se redressant avec effort. (Il s'était accroupi devant un petit classeur très bas placé à côté de la fenêtre, et brandissait un numéro de *Lancet*.) C'est celui de mars, dit-il en me le tendant et en reprenant son souffle. Vous l'avez lu ?

Je lui dis que non car j'étais trop occupé par mes malades, mais que je pensais l'avoir à la maison.

— Vous n'avez qu'à garder celui-ci au cas où vous auriez égaré votre numéro, dit Stamford en m'obligeant à le prendre. Il y a un jeune médecin - je crois que c'est à Vienne - de toute façon je n'ai pas eu le temps de lire tout l'article... mais, apparemment, il s'occupe de guérir des cocaïnomanes. Je ne me rappelle pas son nom, mais il est quelque part là-dedans et peut-être dit-il quelque chose qui pourra vous être utile. Désolé, mon vieux, mais je ne peux vraiment pas faire mieux.

Je le remerciai et nous nous séparâmes après un échange de courtoisies et de promesses telles que de dîner ensemble dans un proche avenir, de nous présenter mutuellement nos femmes, et ainsi de suite. Nous n'avions ni l'un ni l'autre la moindre intention de mettre en

pratique ces propositions extravagantes et je n'en menais pas large en prenant le chemin de la gare de Waterloo. Je n'étais pas plus convaincu que Stamford que le petit article publié dans *Lancet* pouvait sauver mon ami et le tirer du gouffre où il était tombé. J'étais loin de me douter, au moment où je partis chercher ma femme que, pour la deuxième fois en l'espace de dix ans, Stamford - le très cher, très précieux Stamford - avait placé entre mes mains la solution de mes problèmes et de ceux de Holmes.

3 - UNE DÉCISION EST PRISE

— Jack, mon cher, qu’avez-vous ?

Ce furent les premiers mots que m’adressa ma femme quand je lui tendis la main pour l’aider à descendre du train, à la gare de Waterloo. Il y avait entre nous un fort lien spirituel qui s’était manifesté dès le soir où nous avions fait connaissance, trois ans auparavant {6}.

Attirés l’un vers l’autre par des circonstances où étaient entremêlés toutes sortes de faits et de gens, y compris des forçats évadés, des sauvages des îles Andaman, des officiers retraités et ruinés, la Grande Révolte et le fabuleux trésor d’Agra, nous étions restés l’un près de l’autre dans les ténèbres de cette affreuse nuit, au rez-de-chaussée de Pondichéry Lodge pendant que Sherlock Holmes et la femme de ménage étaient montés en compagnie de Thaddeus Sholto. En cette occasion, sans qu’un mot eût été prononcé - sans même que nous nous connaissions - nos mains s’étaient instinctivement trouvées et enlacées dans l’obscurité. Tels deux enfants effrayés, nous cherchâmes en même temps à nous rassurer l’un l’autre, tant la sympathie avait jailli spontanément entre nous.

Cette compréhension très vive et instinctive devait durer jusqu’au jour de sa mort. Et elle était manifeste quand Mary, descendant du train par cette soirée du mois d’avril, me dévisagea avec angoisse et répéta :

— Qu’avez-vous ?

— Rien. Venez, je vous expliquerai quand nous serons à la maison. C’est tout ce que vous avez comme bagages ?

Je détournai ainsi temporairement son attention je savais que je ne pourrais le faire qu’un moment et nous partîmes vers la sortie de la gare bondée, nous frayant un chemin parmi les malles et les valises, les porteurs qui vociféraient et les parents qui s’efforçaient de suivre et de diriger leurs rejetons piaillleurs.

Après être venus à bout du tohu-bohu, avoir trouvé un fiacre et payé notre porteur, nous montâmes et laissâmes derrière nous ce théâtre de perpétuel chaos qu’était la gare de Waterloo.

En chemin, ma femme essaya de reprendre ses questions mais je les évitai, parlant de tout et de rien et faisant mine d’être d’excellente humeur. Je lui demandai si elle avait fait un séjour agréable chez son

ancienne patronne, car elle occupait la fonction de gouvernante chez M^{me} Forrester quand j'avais eu le bonheur de faire sa connaissance.

Elle fut d'abord déconcertée par mon obstination, puis, voyant qu'il n'y avait rien d'autre à faire, elle se plia à mes désirs et m'entretint avec animation de son séjour dans la maison de campagne des Forrester, à Hastings, des enfants dont elle avait jadis eu la garde et qui étaient maintenant assez grands pour se passer de gouvernante.

— C'est du moins ce qu'ils imaginent ! précisa-t-elle en riant.

Je crois que je ne l'ai jamais autant aimée que pendant ce trajet. Elle savait qu'il y avait quelque chose qui me tourmentait mais, voyant que je ne souhaitais pas en parler, elle avait réglé son attitude sur la mienne en répondant à mes questions et avait évité de me contrarier avec une bonne volonté exemplaire. C'était une femme parfaite et, à ce jour, je souffre encore cruellement de son absence.

En arrivant à la maison, nous trouvâmes le dîner prêt. Pendant le repas, nous affectâmes le même ton de joyeux badinage, cherchant à nous divertir l'un l'autre par le récit d'incidents survenus durant notre brève séparation. Cependant, vers la fin du dîner, sentant un changement subtil de mon humeur, elle me devança :

— Allons, Jack, il y a assez longtemps que vous tournez autour du pot et je sais que d'autres détails sur ces affreux enfants ne peuvent certainement pas vous intéresser. Alors emmenez-moi au salon, ajouta-t-elle en tendant la main pour prendre la mienne - que je lui offris instantanément -, où il y a un feu qui ne demande qu'à être allumé. Nous nous installerons confortablement et vous pourrez, si vous le désirez, boire un cognac à l'eau de Seltz tout en fumant votre pipe et en me racontant ce qui s'est passé.

Doux comme un agneau, j'obéis aux conseils de ma femme, si ce n'est que je ne mis point d'eau de Seltz dans mon cognac. Ma femme avait été impressionnée, alors que nous nous connaissions depuis peu, par le fait que je possédais un portrait du général Gordon. Je ne sais comment elle avait eu connaissance de ce détail sans intérêt (sans doute tout le monde le savait-il dans le milieu militaire dont elle était issue) mais le général Gordon avait la réputation de préférer le cognac à l'eau de Seltz à tout autre breuvage. Ma femme, peut-être en raison du fait que j'avais été blessé dans des combats en Afghanistan, avait une conception exagérée de mes affinités militaires et s'efforçait inlassablement de cultiver en moi une prédilection pour la potion du général. Je protestai en vain du fait que j'avais hérité de ce tableau à la mort de mon frère aîné, en vain que le général n'avait jamais commandé le 5^e fusilier du Northumberland. Elle était pleine d'admiration pour ce grand soldat - surtout parce qu'il avait contribué

à mettre fin au commerce des esclaves chinois - et elle ne renonça jamais à l'espoir que j'en viendrais un jour à me délecter de la boisson de son héros. Ce soir-là, cependant, elle ne fit pas la moue en voyant que j'avais - comme à mon habitude - omis l'eau de Seltz.

— Allons, Jack, suggéra-t-elle après s'être fort gracieusement installée sur le divan qui faisait face au fauteuil dans lequel j'étais assis - le fauteuil où Holmes s'était endormi la veille.

Elle était encore en costume de voyage - un ensemble en tweed gris avec un brin de dentelle au col et aux poignets.

Je bus une gorgée de cognac, pris tout mon temps pour allumer ma pipe, puis je lui racontai la catastrophe par le menu. Lorsque j'eus terminé, elle s'écria :

— Pauvre M. Holmes ! (Elle joignit les mains, son regard était embué de larmes.) Que pouvons-nous faire ? Nous est-il possible de faire quelque chose ?

L'empressement et la bonne volonté qu'elle mettait à vouloir apporter son aide me réchauffèrent le cœur. L'idée ne lui était pas venue d'éviter la difficulté ou de fuir mon compagnon et le mal sordide qui le frappait.

— Je crois qu'il y a une démarche qui peut être tentée, répondis-je en me levant, mais ce ne sera pas facile ; Holmes est trop atteint pour accepter de plein gré qu'on l'aide et je crains qu'il ne soit encore trop malin pour qu'on puisse l'amener, par la ruse, à demander lui-même du secours.

— Alors...

— Un instant, ma très chère. Je voudrais aller chercher quelque chose dans l'entrée.

Je la quittai pour aller prendre le numéro de *Lancet* que Stamford m'avait donné. Je me demandai, en revenant vers le salon, si Mary pourrait, si nécessaire, m'aider à accomplir ce à quoi je songeais, à mettre en œuvre le plan qui s'était lentement formé dans mon esprit lorsque assis sur mon banc de la gare de Waterloo j'attendais l'arrivée de son train en lisant l'article concernant le médecin autrichien.

Je revins dans le salon, fermai la porte et racontai à ma femme mon entrevue avec Stamford et ses résultats.

— Vous avez donc lu cet article ? me demanda-t-elle.

— Oui, deux fois, en attendant votre train. (Je me remis dans mon fauteuil, posai sur mes genoux le numéro de *Lancet* et le feuilletai pour chercher l'article.) Ce médecin... ah, voilà, ce médecin a donc effectué

des recherches approfondies sur la cocaïne. Il en est arrivé à la conclusion prématurée et, reconnaît-il, erronée, qu'elle a des pouvoirs miraculeux et qu'elle est capable de guérir pour ainsi dire toutes les maladies et d'enrayer l'alcoolisme. Toutefois, il s'est aperçu de la terrible malédiction que représentait la cocaïnomanie quand un de ses amis très chers en est mort.

— Il en est mort, répéta-t-elle dans un murmure, sans pouvoir retenir ses mots.

Nous échangeâmes un regard chargé d'effroi quand nous vint à l'esprit l'éventualité atroce de la mort de Holmes de cette façon grotesque. Ma femme avait, non moins que moi, toutes les raisons d'être reconnaissante à Holmes, car c'était par son entremise que nous avions fait connaissance. Je continuai :

— Toujours est-il qu'après le décès de son ami (qui s'est produit au début de cette année) le médecin qui a écrit cet article est complètement revenu de son enthousiasme pour la cocaïne et il fait maintenant tout ce qui est en son pouvoir pour guérir les malheureux qui en sont devenus esclaves. Personne en Europe n'en sait autant que lui sur ce narcotique.

À nouveau, nous échangeâmes un regard.

— Allez-vous entrer en correspondance avec lui ? me demanda-t-elle.

Je secouai négativement la tête.

— Nous n'en avons pas le temps. Holmes est allé trop loin sur le chemin de sa propre destruction pour qu'il y ait une heure à perdre. Je ne connais personne qui ait une constitution aussi robuste que la sienne, mais il ne pourra supporter indéfiniment les ravages de ce poison. Si nous ne pouvons obtenir qu'il soit immédiatement secouru, son corps cédera avant même que nous ayons la possibilité de soigner son esprit.

— Alors qu'envisagez-vous, Jack ?

— J'envisage de l'emmener à Vienne et de laisser ce médecin le soigner, tandis que je m'efforcerai de me rendre utile dans la mesure où je connais bien Holmes et où je suis prêt à sacrifier mon temps et mon énergie à son salut.

Ma femme resta un instant silencieuse, plongée dans ses pensées. Quand elle revint à moi, elle me posa des questions pertinentes qui révélaient bien le côté pratique de sa nature.

— Supposons que cet homme ne puisse rien pour son salut - que faire, alors ?

Je haussai les épaules.

— Il est le seul homme en Europe qui paraisse connaître le sujet. Nous n'avons pas le choix. Il nous faut essayer.

Elle approuva d'un signe de tête, puis demanda :

— Mais ce docteur ? Acceptera-t-il de voir Holmes ? Peut-être est-il trop occupé, ou... (elle hésita à terminer sa phrase) ou trop cher ?

— Je pourrai répondre plus précisément à cette question quand j'aurai reçu la réponse à mon télégramme.

— Vous lui avez télégraphié ?

Je répondis affirmativement. J'avais expédié une dépêche de la gare, après avoir lu l'article. C'était là, indéniablement, s'inspirer de la méthodologie de Holmes qui préférait les télégrammes à tout autre mode de communication. Je tressaillis en me rappelant qu'il les adressait maintenant à ce pauvre Moriarty. Dans mon cas, cependant, le procédé était justifié : seul un télégramme pouvait servir mes fins. De nos jours, il ne fait aucun doute que j'aurais téléphoné mais si, en 1891, il avait été possible d'obtenir des communications internationales, je n'y aurais quand même pas fait appel. J'avais contracté les préjugés de Holmes à l'encontre du téléphone. Lorsqu'on rédige un télégramme, disait Holmes, on est forcé d'être concis et, par conséquent, logique. Les messages reçoivent en retour d'autres messages et non des tas de vains baragouinages. Je ne voulais pas une réponse détaillée ou prolixie mais simplement un oui ou un non.

Ma femme, l'air malheureux, s'adossa aux coussins et me dit en soupirant :

— Ah, mais nous n'avons pas compté avec M. Holmes lui-même. Vous venez de dire qu'on ne pourrait, même par la ruse, l'amener à demander de l'aide. Imaginez que ce médecin accepte de le soigner. Comment allons-nous emmener M. Holmes à Vienne ? D'après ce que vous m'avez dit, il semble qu'il soit plus que jamais sur ses gardes.

— C'est vrai, répondis-je en secouant la tête. Il ne sera pas facile d'emmener Holmes à l'étranger. Il faut lui donner l'impression qu'il y va de son plein gré.

— Comment parvenir à cela ?

— Il faut l'amener à croire qu'il est sur la piste du Pr Moriarty... et lui en fournir des indices.

Ma femme me gratifia de l'expression du plus total ahurissement qu'il m'ait jamais été donné de voir sur un visage humain.

— Fournir des indices ?

— Oui. (Je soutins fermement son regard.) Il nous faut fabriquer une fausse piste qui conduira Holmes à Vienne.

— Il découvrira votre stratagème, répliqua-t-elle automatiquement. C'est le plus grand expert en matière d'indices.

— C'est fort probable, répondis-je, mais personne n'est aussi grand expert que moi en matière... de Holmes. (Je me penchai en avant.) J'utiliserai tous les moyens auxquels je le sais sensible pour le mettre sur la piste. La subtilité n'est pas mon fort, mais le sien. Je m'en imprégnerai temporairement. Je penserai comme lui ; je consulterai les notes que j'ai prises à propos des affaires sur lesquelles nous avons travaillé ensemble ; vous m'aidez et, dis-je pour conclure avec une hardiesse que j'étais assez loin de ressentir, nous parviendrons à lui faire faire ce que nous voulons. S'il le faut, ajoutai-je sans plus de conviction, je suis prêt à dépenser de l'argent comme s'il en pleuvait.

Ma femme se pencha vers moi et, d'un geste tendre, prit mon visage entre ses mains. Elle me regarda dans les yeux d'un air scrutateur mais affectueux.

— Vous ferez tout cela - pour lui ?

— Je serais le pire des misérables si je ne le faisais pas, étant donné tout ce qu'il a fait pour moi.

— Alors je vous aiderai, dit-elle simplement.

— Parfait. (Je lui pris les mains et les serrai avec émotion.) Je savais que je pouvais compter sur vous. Mais d'abord, il nous faut obtenir la collaboration du médecin.

Cet obstacle à nos projets fut presque aussitôt surmonté. On sonna à la porte d'entrée et, un instant plus tard, la servante entra dans le salon en tenant un télégramme à la main. Les doigts tremblants, je rompis le cachet et lus le bref message, rédigé dans un anglais d'une maladresse piquante et disant que le médecin offrait « gratis ses services à grand détective anglais », et qu'il attendait impatiemment des nouvelles.

Je griffonnai en toute hâte une réponse que j'envoyai la servante porter à la poste.

Il ne restait plus qu'à faire partir Sherlock Holmes pour Vienne.

4 - INTERMÈDE À PALL MALL

Il est évident qu'affirmer qu'on allait assimiler l'esprit de Sherlock Holmes était - nous nous en aperçûmes ma femme et moi - plus facile à dire qu'à faire.

Stimulés par le télégramme de Vienne, nous rapprochâmes nos fauteuils et entreprîmes de constituer une fausse piste.

Hélas, la tâche se révéla encore plus difficile que je ne l'avais imaginé. Parmi ceux qui ont étudié mes œuvres, certains ont cru bon de faire remarquer que leur auteur était « empoté », lourdaud, désespérément jobard, entièrement dépourvu d'imagination, et pire. Face à ces accusations, je proteste de mon innocence. S'il est vrai que j'ai parfois eu recours à quelque licence littéraire en racontant certaines de mes aventures avec Holmes et que j'ai donc parfois eu le tort de donner l'impression que j'étais excessivement stupide par comparaison, le fait est que je n'ai pas introduit ces exagérations dans le seul but de rehausser les capacités de mon ami aux yeux du lecteur, mais plutôt parce que se trouver en sa compagnie vous donnait l'impression d'être un balourd, que vous fussiez ou non pourvu d'une intelligence moyenne.

Cependant, quand un cerveau normal, associé à toute la bonne volonté du monde, entreprend d'en duper un autre qui lui est supérieur, la difficulté ne tarde pas à apparaître. Une douzaine de fausses pistes furent ébauchées, ce soir-là, mais chacune comportait une brèche, un défaut de raisonnement, ou bien je me rendais compte qu'elles n'avaient pas assez d'attrait pour capter l'attention de Holmes.

Ma femme, jouant le rôle de l'avocat du diable, anéantit à plusieurs reprises des stratagèmes qui avaient un instant semblé brillants.

Je ne sais combien de temps je restai assis devant la cheminée à me creuser les méninges et à compulser mes notes, mais cela me parut plus long que n'en témoigna ensuite la pendule posée sur la tablette de la cheminée.

— Jack ! s'écria soudain ma femme. Nous nous y prenons mal, nous perdons notre temps.

— Comment ça ? demandai-je, quelque peu irrité, car je faisais tout mon possible et j'étais contrarié de m'entendre dire par ma propre épouse que mes efforts étaient vains.

— Ne vous fâchez pas, me dit-elle aussitôt en voyant mon visage s'empourprer. Je voulais tout simplement dire que si nous voulons quelqu'un qui soit en mesure de duper M. Holmes, il nous faut nous adresser à son frère.

Pourquoi n'y avais-je pas pensé plus tôt ? Je me penchai impulsivement et embrassai ma femme sur la joue.

— Vous avez raison, lui dis-je en me levant. Seul Mycroft saura amorcer l'hameçon. Holmes lui-même reconnaît que Mycroft est d'une intelligence supérieure à la sienne.

Dans ma hâte, je me dirigeais déjà vers la porte. Elle protesta :

— Vous y allez maintenant ? Il est près de 10 heures. Vous avez déjà eu une journée très chargée, Jack.

— Je vous assure qu'il n'y a pas de temps à perdre, lui dis-je en mettant ma veste. D'ailleurs, si je peux arriver au Club Diogène avant 11 heures, j'ai de fortes chances d'y trouver Mycroft. Couchez-vous sans m'attendre, ajoutai-je en revenant l'embrasser à nouveau tendrement.

Dehors, je hélai un fiacre et demandai au cocher de me conduire au Club Diogène que fréquentait assidûment Mycroft. Cela fait, je m'appuyai sur les coussins en écoutant le martèlement des sabots sur les pavés tandis que nous roulions dans les rues éclairées par les becs de gaz. Je faisais de mon mieux pour rester éveillé, bien que je fusse à bout de forces.

Cependant, il m'était arrivé de voir Holmes, lorsqu'il était plongé dans une affaire, capable d'efforts physiques surhumains, et je me dis que si j'étais, quant à moi, incapable de rivaliser avec son brillant intellect, le moins que je pusse faire était d'égaliser sa résistance.

Je ne connaissais pas très bien Mycroft Holmes. Je ne l'avais d'ailleurs rencontré qu'une ou deux fois, quelque trois ans auparavant, quand nos chemins s'étaient croisés au cours de la triste affaire de l'interprète grec. Il y avait plus de sept ans que j'habitais avec Holmes quand il mentionna l'existence de son frère et je me souvins que cette révélation m'abasourdit autant que s'il m'avait appris que la terre était plate. Je fus encore plus stupéfait quand il me signala que les facultés mentales de son frère étaient plus subtiles que les siennes.

— Alors, lui dis-je ce jour-là, il doit être un plus grand détective que vous et, dans ce cas, comment se fait-il que je n'aie jamais entendu parler de lui ?

Il me semblait, en effet, impossible qu'il pût y avoir en Angleterre un cerveau égal à celui de Holmes sans que personne en ait eu connaissance.

— Oh, répondit Holmes avec désinvolture, Mycroft préfère, pour ainsi dire, mettre la lumière sous le boisseau. (Voyant que je ne comprenais pas, il ajouta :) Il est très paresseux. Il serait tout disposé à élucider un mystère si cela ne l'obligeait pas à quitter son fauteuil. Malheureusement, cela exige souvent qu'on se donne un peu plus de peine et, ajouta-t-il en riant, Mycroft a en horreur tout ce qui ressemble à un effort physique.

Il m'expliqua alors que son frère passait presque tout son temps au Club Diogène situé en face de chez lui, dans Pall Mall. Le Club Diogène était un club destiné à ceux qui ne pouvaient supporter les clubs. Ses membres étaient les hommes les plus bizarres et les moins sociables de Londres et n'avaient, sous aucun prétexte, le droit de prêter la moindre attention aux autres membres. Il y était rigoureusement interdit de parler, sauf dans le Salon des Étrangers.

Je m'étais, en fait, assoupi quand le cocher ouvrit la trappe et, sans même baisser les yeux, m'annonça que nous étions arrivés à destination.

Je le payai et traversai rapidement la rue pour atteindre la porte du club qui me fut ouverte par un laquais auquel je remis ma carte en lui demandant de prier M. Mycroft Holmes de venir me rejoindre dans le Salon des Étrangers. Il s'inclina avec raideur et partit accomplir sa mission. Seul, un battement de ses paupières mi-closes me fit comprendre qu'il n'approuvait pas mon apparence. Je tentai maladroitement de redresser mon col et passai une main repentante sur mon menton mal rasé. Heureusement, je n'étais pas obligé d'ôter mon chapeau et de me coiffer. Bien que la coutume fût déjà en voie de disparition, les hommes - surtout dans les clubs - gardaient souvent leur chapeau sur la tête.

Au bout de cinq minutes, le laquais revint, marchant à pas feutrés et, d'un geste gracieux de sa main gantée, il me fit signe d'avancer et me guida jusqu'au Salon des Étrangers où m'attendait Mycroft Holmes.

— Docteur Watson ? Je n'étais pas sûr de vous reconnaître.

C'est avec une démarche de canard qu'il s'avança vers moi et me prit la main de ses doigts boudinés. J'ai mentionné ailleurs qu'en contraste avec l'aspect émacié de Sherlock, la corpulence de son frère touchait à l'obésité. Il ne me sembla point que les années eussent apporté quelque changement à sa silhouette et, de son côté, il m'observa attentivement de ses petits yeux porcins noyés dans des replis de graisse.

— Je vois que vous êtes venu à propos d'une affaire pressante qui concerne mon frère, poursuivit-il, car vous avez passé toute la journée

à vous déplacer à son sujet - en fiacre, selon moi - et vous vous êtes arrêté un instant à la gare de Waterloo pour y prendre quelque chose... non, plutôt quelqu'un, rectifia-t-il. Vous êtes très fatigué, ajouta-t-il en me désignant un fauteuil, mais veuillez me dire ce qui est arrivé à mon frère.

— Comment savez-vous qu'il lui est arrivé quelque chose ? demandai-je en me laissant tomber, sidéré, dans un fauteuil.

Il était bien de la même race que Holmes.

— Bah ! s'exclama Mycroft en agitant sa main dodue. Je ne vous ai pas vu depuis trois ans, mais vous étiez alors en compagnie de Sherlock dont je sais que vous narrez les entreprises. Soudain, vous me rendez visite et vous arrivez sans votre alter ego. Il est facile de supposer qu'il a des ennuis et que vous êtes venu me demander de vous aider ou de vous conseiller. Je vois, à votre menton, que vous avez eu une journée chargée sans la possibilité de vous raser une seconde fois comme il serait nécessaire. Vous ne portez pas votre trousse médicale bien que, selon l'avis que vous avez fait publier, vous ayez repris votre pratique. J'en conclus donc que l'affaire qui vous a à ce point épuisé a un rapport avec la visite que vous me rendez ce soir. Le ticket de quai qui émerge de la poche de votre ulster m'apprend que vous êtes allé à la gare de Waterloo aujourd'hui, car la date est également visible. Si vous étiez allé à la gare pour y chercher un colis, vous n'auriez évidemment pas eu besoin d'aller plus loin que la consigne où, si je ne m'abuse, il n'est pas besoin d'être muni d'un ticket de quai pour entrer ; vous êtes donc allé chercher quelqu'un à la gare. Quant aux fiacres qui vous ont transporté toute la journée, il suffit de voir votre barbe et votre mine défaite pour comprendre que vous n'étiez pas chez vous, cependant que votre ulster est sec et que vos chaussures sont propres malgré le mauvais temps. Quel mode de transport peut réussir cela si ce n'est celui que M. Disraeli appelle les gondoles de Londres ? Vous voyez, c'est très simple. Et maintenant, dites-moi ce qui est arrivé.

Il attira un fauteuil pour le placer en face du mien, ce qui me donna le temps de digérer ma surprise. Puis il eut un sourire aimable et me demanda si je voulais boire quelque chose. Je secouai négativement la tête.

— Ainsi donc, lui demandai-je, vous n'avez pas été en rapport avec votre frère depuis un certain temps ?

— Pas depuis plus d'un an.

Je n'en fus pas étonné, bien que la plupart des gens eussent trouvé curieux que deux frères qui vivaient dans la même ville et qu'aucune querelle n'opposait pussent vivre ainsi totalement séparés. Cependant,

les frères Holmes représentaient l'exception, non la règle, comme j'avais de bonnes raisons de le savoir.

Ayant averti Mycroft Holmes que les nouvelles que je lui apportais n'étaient pas agréables à entendre, je le mis au courant de l'état de son frère et de la façon dont je me proposais d'y remédier. Il m'écouta jusqu'au bout dans un silence abattu, baissant de plus en plus la tête au fil de mon récit. Lorsque j'eus terminé, il y eut une pause qui dura si longtemps que je me demandai s'il ne s'était pas endormi. Un long soupir caverneux faillit me persuader qu'il en était ainsi mais, aussitôt après, la tête de Mycroft se releva lentement et ses yeux revinrent se poser sur moi. Je pus y lire la douleur.

— Moriarty ? répéta-t-il enfin d'une voix étouffée.

Je hochai la tête affirmativement.

D'un geste de la main, il m'empêcha de parler.

— C'est ça, c'est ça, murmura-t-il, puis il réfléchit encore en silence en contemplant le bout de ses doigts.

Il resta ainsi un long moment, puis il se mit péniblement debout et me parla d'un ton animé, comme pour dissiper le découragement dans lequel l'avaient plongé les nouvelles que je lui apportais.

— Il ne sera pas facile de le faire aller à Vienne, convint-il en s'approchant de la porte pour tirer le cordon de sonnette, mais cela ne devrait pas être impossible non plus. Pour y parvenir, il nous suffit de le convaincre que Moriarty s'y trouve - et qu'il l'y attend.

— C'est bien ce que je voudrais faire, mais je ne sais absolument pas comment m'y prendre.

— Ah non ? Eh bien, la solution la plus simple consiste à persuader le Pr Moriarty d'aller à Vienne. Il nous faudrait un fiacre, s'il vous plaît, Jenkins, dit Mycroft Holmes en s'adressant au laquais qui était apparu en réponse à son appel.

Pendant le voyage nocturne qui nous emportait au numéro 114 de Munro Road (l'adresse indiquée sur la carte du professeur, dans le quartier de Hammersmith), Mycroft Holmes demeura silencieux, en dehors du moment où il m'interrogea sur le médecin autrichien. Je lui expliquai de façon assez détaillée ce que j'avais lu dans *Lancet* et il me répondit par un grognement. Il eut pour tout commentaire :

— Un nom à consonance juive.

Je commençais à reprendre des forces et le fait que Mycroft - le cerveau de Mycroft - eût décidé de me prêter son concours avait largement contribué à me redonner courage. Je fus tenté de

l'interroger sur le Pr Moriarty et la tragédie à laquelle il avait fait allusion, mais je me retins. Mycroft était manifestement préoccupé par le dramatique état où se trouvait son frère et quelque chose dans leur caractère, à tous deux, semblait interdire ce genre d'audace, même de la part d'un ami, et je n'étais certes pas un intime de Mycroft.

Au lieu de poser des questions, je me mis à réfléchir aux moyens de persuader le Pr Moriarty d'accéder à cette étrange requête. Je me dis qu'il nous serait impossible de persuader ce précepteur timoré d'abandonner ses fonctions et de partir immédiatement pour l'Europe. Il s'y refuserait, pire, il gémirait. Je me tournai vers mon compagnon dans le dessein de l'entretenir de mes inquiétudes, mais il avait passé la tête par la portière.

— Arrêtez-vous ici, cocher, dit-il calmement, bien que nous ne fussions pas encore arrivés à destination.

Il entreprit d'extraire sa masse du fiacre en m'expliquant :

— Si le professeur n'a pas exagéré, il nous faut être sur nos gardes. Il est indispensable que nous lui parlions, mais il serait fâcheux de révéler notre visite à Sherlock si jamais celui-ci avait décidé de veiller cette nuit devant la porte du professeur.

J'acquiesçai d'un signe de tête, demandai au cocher de nous attendre à l'endroit même où il s'était arrêté - quelle que fût la durée de notre absence - lui glissai un shilling dans la main pour être sûr qu'il le ferait et lui en promis un autre à notre retour. Après quoi, Mycroft et moi nous mîmes en route dans les rues désertes et nous dirigeâmes sans bruit vers la demeure du professeur.

Munro Road était située dans un quartier très banal, plein de maisons à deux étages, aux façades enduites de stuc avec, chacune, sur le devant, un jardinet sans charme. Au bout de la rue, je vis de la fumée blanche s'élever dans la nuit et j'agrippai mon compagnon ventripotent par la manche. Il regarda dans la direction que je lui désignais, puis il hocha la tête. Nous nous abritâmes dans l'ombre de la demeure la plus proche.

Debout sous le seul réverbère de la rue, Holmes fumait la pipe.

Nous étant approchés précautionneusement dans le noir, il nous apparut très vite que la situation était sans issue. Tant que Holmes resterait planté en face de la porte d'entrée de la maison du professeur, nous n'avions aucun espoir d'entrer sans nous faire remarquer, à moins qu'il y eût une diversion - mais laquelle ? Ni mon compagnon ni moi n'en avions la moindre idée. Nous nous consultâmes à voix basse. La possibilité de gagner la rue située à l'arrière de la maison et d'entrer par la porte de service fut envisagée, mais plusieurs arguments

s'opposaient à cette solution. Il faudrait certainement escalader une clôture et Mycroft était manifestement incapable de ce genre d'exercice qui n'était pas, cependant, au delà de mes moyens. Même s'il parvenait à franchir la clôture et même si nous parvenions à repérer correctement la maison dans la nuit, restait encore le problème de la porte de service fermée à clé ; quand nous aurions réveillé toute la maisonnée, il s'ensuivrait inévitablement une agitation qui ne manquerait pas d'attirer l'attention de Holmes.

Toutefois, notre problème fut résolu à l'improviste car, au moment où mes yeux retournaient se poser sur la silhouette de mon ami illuminée par la lumière jaune de la lampe, je vis qu'il vidait sa pipe en la frappant contre le talon de sa chaussure, puis qu'il se dirigeait nonchalamment vers l'autre bout de la rue.

— Il s'en va ! m'écriai-je à voix basse.

— Espérons qu'il n'a pas l'intention de revenir monter la garde dans un moment, marmonna Mycroft qui s'était agenouillé.

Il se releva en soufflant et voulut broser son pantalon mais, en raison de sa corpulence, ses mains ne pouvaient pas atteindre ses genoux et il y renonça.

— Vite, me dit-il, il nous faut accomplir notre mission sans tarder.

Il se dirigea rapidement vers la maison.

Je restai immobile à observer la silhouette de mon ami qui s'éloignait lentement dans la nuit. Il me sembla que même son dos - étroit et raide sous le manteau à pèlerine - avait l'air triste.

— Venez, Watson ! me dit Mycroft d'un ton pressant.

Je le suivis. Il nous fut plus facile que prévu de nous faire ouvrir la porte car le Pr Moriarty était debout, ses efforts pour dormir ayant été - une fois de plus - anéantis par le fait qu'il savait que Holmes se tenait sous ses fenêtres.

Il avait dû nous voir arriver car il ouvrit la porte avant même que la main de Mycroft eût atteint le heurtoir. Moriarty, en chemise et bonnet de nuit, avait revêtu une vieille robe de chambre rouge, et nous regardait de ses yeux myopes et ensommeillés.

— Docteur Watson ?

— Oui, et voici M. Mycroft Holmes. Pouvons-nous entrer ?

— Monsieur Mycroft ! s'écria-t-il avec stupéfaction. Mais...

Mycroft l'interrompit :

— Le temps presse, dit-il d'un ton aimable et rassurant. Nous

souhaitons vous aider, et aider aussi mon frère.

— Oui, oui, bien sûr, répondit aussitôt Moriarty en ouvrant tout grand la porte. Veuillez me suivre sans faire de bruit. Ma logeuse et les servantes sont endormies et il est préférable de ne pas les réveiller.

Mycroft hocha la tête et franchit le seuil. Je le suivis. Quand nous fûmes entrés, Moriarty referma doucement la porte et poussa le verrou.

— Par ici.

Il prit la lampe qu'il avait posée sur la table de l'entrée et nous précéda dans l'escalier. Ses appartements faisaient penser à sa robe de chambre : ils étaient convenables, mais un peu usagés.

— Veuillez ne pas donner toute la lumière, dit Mycroft en voyant que le professeur s'apprêtait à le faire. Mon frère pourrait revenir et il ne faudrait surtout pas qu'il remarque qu'il y a un changement à votre fenêtre.

Moriarty hocha la tête et s'assit en nous invitant, d'une main distraite, à en faire autant.

— Que peut-on faire ? demanda-t-il d'un ton désespéré car la gravité de notre visage lui donnait à penser que la situation était au moins aussi grave qu'il l'avait imaginé.

— Nous vous serions reconnaissants de bien vouloir partir pour Vienne demain matin, déclara Mycroft.

5 - UN VOYAGE DANS LE BROUILLARD

Il n'est pas nécessaire de relater ici les exhortations que nous prodiguâmes, cette nuit-là, au malheureux professeur de mathématiques - les offres alléchantes, les menaces, les taquineries et les cajoleries auxquelles nous eûmes recours pour l'inciter à se plier à nos désirs. Je n'aurais jamais cru Mycroft Holmes doté de l'éloquence qu'il déploya en cette occasion bizarre. Moriarty commença par protester, tout en dardant de petits regards inquiets tour à tour sur Mycroft et sur moi ; ses yeux bleus étaient pâles, à la faible lueur de la seule lampe de la pièce. Mycroft parvint pourtant à le convaincre. Je ne savais quel pouvoir le gros géant avait sur le petit épouvantail, pourtant ce fut devant la volonté de Mycroft qu'il s'inclina. Quand nous lui eûmes promis de payer les frais de son voyage, il nous donna enfin son accord et nous rappela fiévreusement les explications qu'il nous faudrait fournir au principal Price-Jones afin que sa situation à l'école Roylott ne soit pas compromise par son absence.

Lorsque nous eûmes terminé nos tractations, je m'approchai de la fenêtre et, tout en prenant soin de rester à l'abri du rideau, je plongeai mon regard dans la rue. Il n'y avait aucun signe de Holmes. J'en informai son frère et tous deux nous partîmes comme nous étions venus et retournâmes à notre fiacre.

Pendant le voyage de retour, je résistai à la tentation d'interroger Mycroft sur le passé de la famille Holmes. La tentation était encore plus forte qu'elle ne l'avait été quand j'avais découvert qu'il y avait un secret ; il me semblait évident que le professeur avait cédé à la requête extravagante de Mycroft parce que ce dernier avait sur lui je ne sais quelle prise, et même une prise si puissante qu'il était inutile d'y faire allusion. La discussion, je m'en rendis compte après coup, s'était déroulée bien plus à mon profit qu'au leur car son résultat était apparemment acquis dès le départ.

Toutefois, je résistai à la tentation et cela ne fut pas aussi difficile qu'on pourrait le croire car je m'endormis et ne me réveillai que lorsque le véhicule fut arrêté devant ma porte et que Mycroft m'eut donné un petit coup de coude pour me sortir doucement de ma torpeur. Nous nous souhaitâmes le bonsoir à voix basse et Mycroft ajouta :

— Maintenant, c'est à Sherlock de jouer.

— J'espère que nous ne lui avons pas rendu la tâche trop difficile.

Mycroft fit entendre un petit rire étouffé :

— Je ne pense pas. D'après ce que vous m'avez dit, son esprit est un instrument qui ne s'est en rien émoussé ; seulement, il se trouve que ses préoccupations ont été dénaturées. Moriarty est son idée fixe et il trouvera le chemin qui conduit jusqu'à lui ; sur ce point, je crois qu'il ne faut pas nous en faire. Le reste est entre les mains de votre ami le médecin. Bonne nuit, Watson.

Là-dessus, il donna quelques légers coups de canne contre le toit du fiacre qui s'éloigna dans le brouillard crépusculaire.

Je ne sais comment je parvins jusqu'à mon lit, toujours est-il que je ne me souviens plus de rien jusqu'au moment où je vis ma femme penchée sur moi et examinant mon visage avec inquiétude.

— Vous n'êtes pas souffrant, au moins, cher époux ? s'enquit-elle en posant une main soucieuse sur mon front, comme pour s'assurer que je n'avais pas de fièvre.

Je lui répondis que j'étais las mais qu'à part cela je me portais fort bien. Je m'assis dans le lit et, voyant derrière elle un plateau recouvert posé sur une chaise près de la porte, je m'écriai avec surprise :

— Comment ? Le petit déjeuner au lit ? Je vous dis que je...

— J'ai un pressentiment qui me dit que vous aurez tout juste le temps de l'avaloir, me dit-elle avec tristesse en plaçant le plateau devant moi.

J'allais lui demander ce qu'elle voulait dire quand je vis une enveloppe jaune à côté du sucrier.

Je jetai un regard hésitant à ma femme dont l'expression courageuse me réconforta, alors je pris l'enveloppe et l'ouvris. Voici ce que je lus :

VOS MALADES PEUVENT-ILS SE PASSER DE VOUS PENDANT QUELQUES JOURS ?

LA PARTIE EST ENGAGÉE ET VOTRE CONCOURS ME SERAIT PRÉCIEUX.

ENEZ AVEC TOBY AU 114 MUNRO ROAD À HAMMERSMITH.
PRENEZ DES PRÉCAUTIONS.

HOLMES.

Toby !

Je levai les yeux sur mon épouse.

— La partie est engagée, dit-elle calmement.

— Oui, m’efforçai-je de répondre d’une voix posée.

La poursuite commençait et seul le temps dirait quel en serait le résultat.

En tout hâte, je pris mon petit déjeuner et m’habillai, sans plus ressentir la moindre trace de fatigue, pendant que mon épouse s’empressait de me préparer un sac de voyage. Le fait d’être mariée à un ancien militaire et d’être fille de soldat l’avait rendue experte en la matière. Quand je fus prêt à partir, mon sac l’était aussi en dehors du fait que j’y glissai mon vieux revolver d’ordonnance pendant que ma femme avait le dos tourné. C’est ce que voulait dire la recommandation de Holmes : PRENEZ DES PRÉCAUTIONS, et j’avais beau savoir que je n’en aurais pas besoin, je jugeai plus prudent de ne pas risquer de le voir découvrir que je n’avais pas suivi ses instructions - plus prudent, également, de ne pas montrer à ma femme que je les avais suivies. Je m’en allai après avoir embrassé mon épouse et lui avoir rappelé que je comptais sur elle pour prier Cullingworth de s’occuper de mes malades.

Les instructions indiquaient qu’il fallait maintenant que j’aille chercher Toby avant de retrouver Holmes devant le domicile du professeur. J’entrepris de le faire.

La rue était engloutie dans le brouillard. Il ne servait à rien d’essayer d’en mesurer la densité. Il était impénétrable. J’étais encerclé par un mur de fumée jaune et sulfureuse qui piquait les yeux et endommageait les poumons. En l’espace de quelques heures, Londres s’était transformée en un monde cauchemardeux où le son remplaçait la vue.

De toutes parts, mes oreilles étaient assaillies par le claquement des sabots des chevaux sur la rue pavée et par les camelots qui criaient leurs marchandises devant des immeubles invisibles. Quelque part dans les ténèbres, un orgue de Barbarie se mit à égrener un arrangement sinistre de *Pauvre Petit Bouton d’or* pour parfaire l’étrangeté mystérieuse de l’atmosphère.

Tandis que j’avancais lentement en tâtonnant avec ma canne et en voyant les gens juste à temps pour les éviter en faisant un pas de côté, je pouvais vaguement discerner des taches lumineuses qui transperçaient le voile de brume jaune. Il aurait peut-être fallu quelques instants à un étranger pour deviner qu’il s’agissait des réverbères qu’on laissait allumés pendant la journée, bien que cela ne

servît à rien. Quant à moi, je les reconnus, bien sûr, tout de suite.

Il faut savoir que ces brouillards terribles et meurtriers étaient chose courante à Londres. Pourtant, même en fonction des normes de l'époque, le brouillard dans lequel j'avais ce jour-là avait une densité excessive.

Quand j'eus enfin trouvé un fiacre, notre cheminement vers le numéro 3 de Pinchin Lane, à Lambeth, fut d'une pénible lenteur. Par la fenêtre, je scrutais le vide et distinguais parfois un point de repère qui m'assurait que nous allions dans la bonne direction. Hanover Square, Grosvenor Square, Whitehall, Westminster et enfin le pont de Westminster étaient les jalons qui marquaient le chemin conduisant à la ruelle peu attrayante où habitait M. Sherman, le naturaliste dont le chien remarquable, Toby, avait si souvent aidé Holmes au cours de ses enquêtes.

Si Toby avait eu un pedigree, on aurait dit de lui qu'il était un limier. Cependant, non seulement on ne pouvait pas le qualifier de limier mais encore il était impossible - même à M. Sherman que j'avais un jour sondé là-dessus - de définir ce que ce chien était vraiment. M. Sherman avait avancé l'hypothèse selon laquelle Toby était à moitié épagneul et à moitié bâtard d'un lévrier femelle et d'un chien de berger, mais il ne m'avait pas convaincu. Son pelage brun et blanc, ses oreilles pendantes et son dandinement disgracieux eussent suffi à dérouter complètement le spécialiste le plus averti.

En outre, à je ne sais quel moment de sa vie, ce chien avait été atteint d'une maladie qui avait emporté une bonne partie de ses poils. Le résultat était qu'il avait vraiment piètre allure. Toutefois, Toby était un animal sympathique et affectueux, il n'avait aucune raison de se sentir inférieur aux autres représentants de la gent canine, même de très haute lignée. Son pedigree, c'était son nez. Autant que je sache, il n'eut jamais de rival eu égard à son sens olfactif. Le lecteur se souviendra peut-être des dons remarquables de Toby dont je rendis compte dans *le Signe des quatre*, une affaire où il fut directement responsable de la découverte de Jonathan Small, de triste notoriété, et de son horrible compagnon. Il suivit leur piste à travers la moitié de Londres avec, pour tout indice, un peu de créosote sur les pieds nus dudit compagnon. Il est vrai qu'à un moment il nous conduisit à une impasse, à savoir devant un tonneau de créosote, mais cela était dû, tout simplement, au fait que le chemin des fugitifs avait croisé celui du tonneau. On ne peut reprocher au chien d'avoir confondu deux odeurs identiques. D'ailleurs, quand nous eûmes, Holmes et moi, amené Toby à revenir sur ses pas, celui-ci reconnut son erreur et partit dans la bonne direction, ce qui donna le résultat que j'ai décrit ailleurs.

Dans mes rêves les plus délirants, je n'aurais jamais pu imaginer à quel degré sublime le génie de Toby ne tarderait pas à s'élever.

Des cris rauques et des piailllements d'animaux me firent comprendre que nous étions enfin arrivés et je demandai au cocher de m'attendre. Il n'en fut aucunement contrarié car, dans le brouillard qui régnait, il était aussi dangereux qu'effrayant de se déplacer.

Je descendis et cherchai des yeux les rangées de maisons lugubres qui, je le savais, bordaient l'allée, mais elles semblaient avoir disparu. Seuls les grognements et les cris de la ménagerie de Sherman me conduisirent à sa porte.

Je frappai fort tout en appelant car, à l'intérieur, les cris étaient particulièrement éraillés, comme si les animaux étaient eux-mêmes troublés par l'affreux rideau de suie et de brume qui les privait de leur soleil. Puis il me vint à l'idée qu'ils ne devaient pas souvent être silencieux et je me demandai quel effet cette cacophonie perpétuelle pouvait avoir sur leur maître.

J'avais vu Sherman plusieurs fois quand les enquêtes de Holmes m'avaient amené chez lui pour chercher Toby. La première fois, il m'avait menacé d'une vipère, mais avant qu'il sache que j'étais un ami de Holmes. Dès que je le lui avais dit, il m'avait ouvert la porte et, depuis, il m'avait toujours bien accueilli. Il m'avait expliqué son hostilité initiale en me racontant comment les enfants du voisinage ne cessaient de le « charrier ». Il y avait maintenant plus d'un an que je ne lui avais rendu visite. En cette dernière occasion, Holmes souhaitait utiliser Toby pour retrouver un orang-outan dans les égouts de Marseille. C'est une affaire qui, bien que je ne l'aie pas rapportée par écrit, n'était pas dépourvue de ce que Holmes appelait avec condescendance des « caractéristiques intéressantes ». Si je me souviens bien, quand elle fut terminée, le gouvernement polonais reconnut les services que Holmes lui avait rendus en le faisant chevalier de 2^e classe de l'ordre de Saint-Stanislas (7).

Je frappai et m'égosillai sans discontinuer, et la porte finit par s'ouvrir.

— Alors, espèce de petit... (Passant par-dessus la monture des lunettes, le regard strabique du naturaliste se posa sur moi.) Ah, docteur Watson ! Excusez-moi, je vous prie ! Entrez, entrez. Je croyais que c'étaient ces jeunes vauriens qui voulaient me faire une farce, dans ce maudit brouillard. Comment avez-vous fait pour arriver jusqu'ici ? Entrez !

Il avait un singe dans les bras et je fus obligé d'enjamber une bête qui, je le savais, était un blaireau édenté. La ménagerie se tut

brusquement comme si je lui avais jeté un sort. La demeure du naturaliste fut plongée dans un silence subit, à l'exception des légers roucoulements d'un couple de pigeons installés sur une étagère et du cri aigu d'un cochon, quelque part dans une pièce du fond. Dans le calme, j'entendis la Tamise clapoter contre les pilotis de la maison. Par la fenêtre, on entendait les faibles cris des mouettes qui tournoyaient sans but dans l'obscurité.

Sherman poussa doucement un chat borgne hors d'un fauteuil à bascule et me pria de m'asseoir. J'acceptai, bien que je n'eusse pas l'intention de rester longtemps. Cet homme donnait tellement l'impression d'avoir besoin de contacts humains que je ne pus me résoudre à ne faire qu'un passage rapide, et pourtant je savais que le retard que je prendrais ici, joint aux difficultés de la course à Hammersmith qui restait à effectuer, risquaient fort de compromettre les exploits de Toby.

— Alors, vous souhaitez emmener Toby, docteur ? me demanda-t-il en détachant de son cou le bras affectueux du singe et en posant l'animal sur une cage à oiseaux recouverte. Un instant, je vais le chercher. Vous n'avez pas le temps de prendre une tasse de thé ? ajouta-t-il avec une inflexion implorante dans la voix.

— Non, je regrette.

— C'est bien ce que je pensais, soupira-t-il.

Il sortit par la porte latérale qui donnait accès au chenil. L'aboïement et les glapissements qui s'y firent entendre me dirent que ses chiens étaient contents de le voir. Dans le vacarme, je distinguai le jappement de Toby :

Sherman revint presque aussitôt avec la bête, laissant les autres hurler tristement car sa présence avait dû éveiller en eux le désir d'être libérés de leur cage. Toby me reconnut et se précipita vers moi en tirant sur sa laisse et en remuant la queue avec une énergie et une bonne volonté acharnée. Je lui répondis en lui offrant le morceau de sucre que j'avais apporté spécialement et qui faisait partie du rituel de nos retrouvailles. Comme d'habitude, je proposai à Sherman de le payer d'avance et, comme à son habitude, du moins en ce qui concernait Sherlock Holmes, il refusa.

— Gardez-le autant que vous en aurez besoin, me recommanda-t-il en m'accompagnant à la porte et en écartant un poulet qui nous barrait le chemin. Nous réglerons cela plus tard. Au revoir, Toby ! Oui, tu es un bon toutou ! Mes amitiés à monsieur Sherlock ! me cria-t-il tandis que je me dirigeais maladroitement vers le fiacre, Toby sur les talons.

Je lui répondis que je ne manquerais pas de les transmettre, puis je

hélai le cocher qui, par ses cris, me fit retrouver l'endroit où je l'avais laissé. Guidé par la voix du cocher, je trouvai le fiacre et montai. Je donnai l'adresse que Holmes indiquait dans son télégramme (et où je m'étais moi-même rendu la veille) et nous entrâmes lentement dans la ronde aveugle des véhicules qui cherchaient leur chemin à tâtons dans les rues de Londres.

Nous découvrîmes à nouveau le pont de Westminster que nous franchîmes, évitant de justesse une collision avec une charrette des brasseries Watney's, avant d'obliquer vers l'ouest en direction de Hammersmith. Pendant le trajet, je ne vis que la station de Gloucester Road comme repère connu.

Ayant enfin tourné dans Munro Road, qui était déserte, le fiacre se dirigea vers la faible lueur de l'unique réverbère de la rue et, là, il s'arrêta :

— On y est ! annonça le cocher dont le ton indiquait autant de soulagement que de surprise.

Je descendis et fouillai du regard la pénombre, cherchant à déceler la présence de Holmes. Il régnait sur les lieux un silence sinistre et, quand j'appelai son nom, celui-ci se réverbéra étrangement contre le mur du brouillard impénétrable.

Je restai un instant perplexe et immobile, puis au moment où j'allais me diriger vers la maison du professeur - elle devait se trouver quelque part derrière moi - j'entendis un léger frappement sur le pavé, quelque part sur ma droite.

— Qui est là ?

Pour toute réponse, me parvint le même bruit, pas tout à fait cadencé, d'une canne sur le pavé. Toby, réagissant comme moi à ce bruit, émit un petit geignement.

Le bruit se rapprochait. Je répétais :

— Qui est là ?

Une voix aiguë de ténor résonna soudain dans le brouillard :

— « *Maxwellton braes are bonnie ! Where early fa's the dew...* »

Je reconnus une vieille complainte écossaise et, tandis que le chanteur et la chanson s'approchaient, je restai là, pétrifié, sentant mes poils se hérissier devant l'horreur de la situation : une rue londonienne déserte, plongée dans le brouillard, retranchée du temps et du monde, et la voix suraiguë d'un chanteur mystérieux qui ne faisait aucun cas de mes tentatives de communication.

La démarche traînante, il apparut lentement, auréolé par la lueur

du réverbère - ménestrel loqueteux vêtu d'un gilet de cuir élimé et déboutonné, d'un vieux pantalon de peau et chaussé de bottes qui ne tenaient que par leurs lacets. De maigres mèches blanches encadraient son visage, et son crâne était recouvert d'une casquette en cuir dont la large visière, tournée vers l'arrière, proclamait son appartenance antérieure à l'industrie charbonnière. Des lunettes à verres sombres cachaient les yeux du personnage.

Je continuai de fixer avec horreur cette apparition qui s'approcha encore et qui termina sa chanson. Le silence plana lourdement entre nous. Puis, soudain, il entonna :

— À vot' bon cœur. Ayez pitié d'un pauvre aveugle.

D'un geste large, il ôta sa casquette et la tendit vers moi, la calotte tournée vers le bas. Je fouillai dans ma poche à la recherche de quelque menue monnaie.

— Pourquoi n'avez-vous pas répondu quand j'ai appelé ? lui demandai-je avec une certaine irritation.

À présent, j'avais honte d'avoir failli céder à l'impulsion d'aller chercher mon sac dans le fiacre pour y prendre mon revolver. J'étais d'autant plus fâché que je me rendais compte à quel point un tel geste eût été ridicule : ce chanteur aveugle n'avait pour moi rien d'effrayant et ne me voulait sûrement aucun mal.

— Je ne voulais pas arrêter ma chanson, répondit-il comme si cela allait de soi. (Il avait un vague accent irlandais.) Quand j'arrête ma chanson, les gens ils me paient pas, m'expliqua-t-il en agitant légèrement la casquette où je laissai tomber quelques *pennies*. Merci, m'sieur.

— Mais enfin, mon brave, comment pouvez-vous exercer votre métier dans de telles circonstances ?

— « Sicronstances », monsieur ? Quelles sicronstances ?

— Mais voyons, ce satané brouillard ! rétorquai-je avec force. On ne voit pas le bout de son n...

Je m'interrompis car, brusquement, je me souvins. Le chanteur ambulant poussa simplement un grand soupir de surprise.

— Ah, c'est pour ça ? Je me demandais pourquoi tout était si bizarre, aujourd'hui. J'ai pas dû me faire un *shilling* depuis ce matin. Alors, c'est le brouillard ! Ça doit être une drôle de purée pour qu'il m'ait empêché de gagner un *shilling*. Eh bien !

À nouveau, il soupira, puis sembla regarder autour de lui, ce qui avait quelque chose d'épouvantable étant donné son infirmité.

— Puis-je vous aider ? lui demandai-je.

— Non, non - Dieu vous bénisse, monsieur, de me le proposer, mais j'en ai pas besoin. Vous comprenez, pour moi, c'est la même chose, pas vrai ? Exactement la même chose. Merci bien, mon bon monsieur.

Là-dessus, il ramassa l'argent que j'avais mis dans sa casquette et le fourra dans sa poche. Je lui dis adieu et il partit traînant les pieds et tâtonnant devant lui avec sa canne. Dans ce maudit brouillard, il n'était en rien différent d'un homme normal - si ce n'est qu'il s'était remis à chanter et que sa voix faiblissait tandis qu'il s'éloignait de ma vue et disparaissait dans des volutes de brouillard.

À nouveau, je regardai autour de moi et criai :

— Holmes !

— Inutile de crier, Watson. Je suis là, dit une voix familière, tout près de moi.

Je me retournai brusquement et me trouvai nez à nez avec le chanteur aveugle.

6 - TOBY SE SURPASSE

— Holmes !

Il éclata de rire, arracha la perruque, les faux sourcils et les fausses verrues qui ornaient son menton. Puis il ôta les lunettes et, au lieu du regard mort du pauvre diable, j'eus la joie de voir les yeux de Holmes pétillants et pleins de gaieté silencieuse.

— Pardonnez-moi, mon cher ami. Vous savez que je ne résiste jamais à la tentation des effets théâtraux, et le décor était si parfait que j'y ai à nouveau succombé.

Il fallut quelques instants pour rassurer le cocher terrorisé, que la scène avait plongé dans un état voisin de l'hallucination, mais Holmes parvint enfin à le calmer.

— Mais pourquoi ce déguisement ? lui demandai-je tandis qu'il se baissait pour caresser le chien qui, maintenant, agitait joyeusement la queue et léchait le fard que Holmes avait sur les joues.

Mon ami leva brusquement les yeux et me dit :

— Il s'est enfui, Watson.

— Enfui ? Qui s'est enfui ?

— Le professeur, dit Holmes d'un ton exaspéré, tout en se redressant. Sa maison est derrière vous, cachée par le brouillard. Je surveillais moi-même sa demeure hier soir (d'ordinaire, j'aurais payé Wiggins {8} pour le faire à ma place) et, jusqu'à minuit, il n'y a rien eu d'anormal. Il faisait froid et humide, aussi je suis allé à la taverne qui est au bout de la rue pour boire un cognac afin de me réchauffer les tripes. Pendant mon absence, deux hommes sont venus le voir. Je n'ai aucun moyen de savoir ce qu'ils lui ont dit, mais il ne fait aucun doute que c'étaient des espions à sa solde qui sont venus l'avertir que mes filets se resserraient sur lui. Quand je suis revenu, ils s'en étaient allés et je n'ai décelé aucun changement. Puis ce matin, à 11 heures, j'ai reçu un télégramme de Wiggins m'informant qu'entre le moment où j'étais parti et celui où il était venu prendre ma relève, le professeur avait filé. Où ? Comment ? Voilà ce qu'il nous faut découvrir. Je suis venu ici tel que vous m'avez vu au cas où ses amis se tiendraient en embuscade.

Je l'écoutai en m'efforçant d'avoir l'air impassible.

— Deux hommes, dites-vous ? demandai-je.

— Oui. L'un d'eux était grand et fort lourd - au moins quatre-vingt-dix kilos - le sol humide enregistre les empreintes de façon très nette. Il portait de grandes bottes à pointe ronde et à talon carré, usées à chaque pied du côté de la cambrure. Les hommes de cette taille et de ce poids tournent souvent les pieds en dehors, ce qui explique ce phénomène. Il était décidé et, selon moi, il était le meneur.

— Et l'autre ? demandai-je en m'efforçant de ne pas déglutir de façon évidente.

— Ah, l'autre... (Holmes eut un soupir méditatif et son regard fouilla l'ombre immobile.) Il n'est pas dépourvu de caractéristiques intéressantes. Il était un peu plus petit et beaucoup moins lourd que son compagnon ; je pense qu'il mesurait moins d'un mètre quatre-vingt-deux et qu'il boitillait, comme vous, mon cher Watson, de la jambe gauche. À un moment, alors qu'ils s'approchaient de la maison, il s'est laissé distancer et l'autre a dû lui dire de se presser. C'est ce qu'on peut déduire du fait qu'on ne voit que les empreintes du bout de ses pieds quand il est allé dans cette direction. Ses enjambées plus grandes indiquent qu'il a couru pour rattraper l'autre et sans essayer de se cacher car son compagnon ne le lui avait pas demandé. Ils sont arrivés à la maison, se sont entretenus avec le professeur, puis ils sont repartis. Je pourrais vous en dire plus long sur leur compte si ce maudit brouillard ne m'avait empêché de me faire un tableau complet de leurs faits et gestes. Heureusement, j'ai pu prendre des précautions qui me permettront de leur mettre la main dessus si cela se révèle nécessaire. Toutefois, comme vous le savez, il n'est pas dans mes habitudes de poursuivre le menu fretin quand les gros poissons s'ébattent librement. *Gare à l'extrait de vanille !* hurla-t-il brusquement en me faisant reculer au moment où je faisais un pas en direction de la maison. Vous auriez pu marcher dedans, fit-il d'une voix entrecoupée en s'accrochant à moi pour reprendre son équilibre.

Maintenant, j'étais certain qu'il était complètement fou et qu'on ne pouvait plus rien faire pour lui.

— De l'extrait de vanille ? dis-je aussi calmement que possible.

— Ne vous faites pas de souci, cher ami, je n'ai pas perdu la raison, dit-il avec un petit rire, en lâchant les revers de mon ulster. Je vous ai dit que j'avais pris des précautions qui me permettraient de retrouver chacun de ces hommes. Payez le cocher et je vous expliquerai.

Me sentant très mal à l'aise, je retournai tant bien que mal jusqu'au fiacre d'où je sortis mon sac de voyage avant de régler la course au cocher. Il me parut soulagé de pouvoir s'en aller, jugeant sans doute que les dangers du brouillard étaient faibles en comparaison avec les périls de Munro Road. Le fiacre s'éloigna et disparut lentement en

grinçant, et je revins là où mon compagnon m'attendait. Holmes me prit par le bras et, tenant Toby par sa laisse, il nous conduisit vers la maison qui était toujours invisible, mais que je sentais toute proche maintenant.

— Regardez par terre et respirez à fond, m'ordonna Holmes.

Je m'accroupis et inspirai comme il m'avait dit de le faire et, presque aussitôt, l'odeur de l'extrait de vanille me monta au nez.

— Mais qu'est-ce que... ?

— C'est mieux que la créosote, quand on peut y avoir recours, me répondit-il en laissant Toby renifler aussi, car ce n'est pas gluant - ce qui risquerait d'avertir celui qui a marché dedans qu'il y a quelque chose de collé à la semelle de ses chaussures. Il présente un autre avantage en raison de son caractère unique. Son odeur est forte et de longue durée aussi je doute que Toby puisse le confondre avec quelque chose de vaguement approchant - à moins, bien sûr, que la piste ne nous fasse traverser une cuisine. Vas-y, sens, mon petit, sens-le bien ! fit-il à l'adresse du chien qui reniflait sagement la grande flaque d'extrait de vanille, à côté du trottoir.

— J'ai versé le produit hier soir avant de m'en aller, poursuivit Holmes en continuant de se débarrasser des divers éléments de son déguisement. Ils ont tous marché dedans, Moriarty et ses deux complices, comme y ont trempé les roues du fiacre qui l'a emporté, il y a quelques heures.

Je me félicitai d'avoir changé de chaussures, ce matin-là, et je me redressai :

— Et maintenant ?

— Et maintenant Toby va suivre les roues du fiacre. Il arrivera un moment où il se montrera hésitant et c'est alors que nous saurons que Moriarty a poursuivi son chemin à pied. Êtes-vous prêt ?

— Mais n'est-il pas trop tard ? Je ne pense pas. Le brouillard qui vous a retardé a certainement dû le gêner, lui aussi, dans la fuite. Allons, mon chien !

Il tira légèrement sur la laisse pour écarter Toby de la flaque d'extrait de vanille et nous nous mîmes en route. Manifestement, l'odeur était forte. Sans se soucier du handicap visuel que nous imposait le brouillard, le chien partit à vive allure, permettant tout juste à Holmes de le retenir le temps de récupérer son propre bagage, un sac de voyage rouge, qu'il avait caché dans les buissons, de l'autre côté de la rue. Pendant la majeure partie du trajet, nous cheminâmes en silence, tout en suivant tant bien que mal le chien dont les brusques

tractions sur la laisse et les jappements enthousiastes nous informaient que les vapeurs nocives qui flottaient dans l'air ne parvenaient pas à compromettre ses talents.

Holmes avait l'air calme, maître de lui et en pleine possession de ses moyens, si bien que j'en vins à me demander si je n'avais pas commis quelque erreur incroyable. Peut-être Moriarty était-il parvenu à nous tromper, Mycroft et moi, et était-il effectivement au centre d'une conspiration maléfique. J'écartai cette idée de mon esprit en me disant que ce n'était pas le moment d'y réfléchir et continuai de faire mon possible pour suivre Holmes et le chien. Quand il faisait ce temps, ma blessure me faisait particulièrement souffrir et, d'habitude, je m'abstenais de marcher au long des rues. À un moment, je sortis ma pipe mais Holmes leva la main pour me faire signe de ne pas l'allumer.

— Le chien est déjà gêné par le brouillard, dit-il, ne lui ajoutons pas de nouvelles difficultés.

Je hochai la tête et nous continuâmes d'avancer, tout en évitant les véhicules qui circulaient car nous étions obligés de rester au milieu de la chaussée à cause de la piste du fiacre.

À un moment, nous passâmes à droite de la gare de Gloucester Road. Le chien continuait de nous entraîner sans donner le moindre signe de fatigue.

— J'écrirai peut-être une monographie sur ce sujet [99](#), me dit Holmes à propos de l'extrait de vanille. Vous pouvez constater que ses propriétés conviennent à merveille au genre de travail auquel nous nous livrons. Notre guide n'a pas la moindre hésitation. Il suit la piste même quand il y a de l'eau et de la boue.

J'approuvai en marmonnant je ne sais quoi et poussai, en mon for intérieur, un soupir de soulagement à l'idée que j'avais changé de chaussures, sans quoi la substance sucrée eût conduit Toby jusqu'à moi avant que nous eussions parcouru deux mètres. La partie eût été terminée avant même de commencer.

Toujours est-il que j'avais peine à soutenir l'allure du chien. Je ne voyais pas où nous étions et les bruits de la ville se succédaient avec une rapidité si stupéfiante qu'ils se brouillaient en parvenant à mes oreilles. Ma jambe s'était mise à m'élancer pour de bon et j'allais le dire à Holmes quand celui-ci s'arrêta net et me saisit par mon manteau.

— Qu'y a-t-il ? demandai-je en haletant.

— Écoutez.

J'obéis. Il y avait des chevaux, des grincements de harnais et de timons, des cris de cochers et, à nouveau, des sifflets de trains.

— Victoria, dit Holmes, calmement.

Nous ne tardâmes pas à découvrir que c'était effectivement la grande gare terminus. À mes côtés, Holmes murmura :

— Exactement ce que j'avais prévu. Vous avez apporté un sac de nuit ? Quelle chance !

Décelai-je, dans sa voix, une intonation sarcastique ? Je lui rappelai que son télégramme précisait « quelques jours ». Il ne sembla pas avoir entendu mais se précipita en avant, suivant Toby qui se dirigeait tout droit vers la station de fiacres. Le chien renifla le sol aux abords de l'endroit où plusieurs voitures étaient arrêtées, tandis que les chevaux plongeaient la tête dans leur sac à fourrage, puis soudain il voulut s'éloigner brusquement de la gare.

— Non, non, dit Holmes doucement mais fermement. Nous en avons fini avec le fiacre, Toby. Montre-nous où est allé son passager.

Là-dessus, il conduisit l'animal de l'autre côté des fiacres et, là, après quelques instants d'hésitation, Toby eut vite réparé sa méprise. Il lança un nouveau jappement et fila en direction du terminus.

Dans la gare bondée - d'autant plus bondée en raison des départs différés à cause du temps peu clément - Toby plongea dans des groupes de passagers retardés et irrités, renversant parfois une valise qui se trouvait sur son chemin, jusqu'au moment où il arriva sur le quai du Continental-Express. Là, il s'arrêta tout net devant les rails déserts, tout comme Gloucester s'arrêta au bord du précipice. Car c'est là que prenait fin la piste parfumée à l'extrait de vanille. Je regardai Holmes qui sourit et haussa les sourcils.

— Voilà, dit-il calmement.

— Et maintenant ? demandai-je.

— Nous allons nous renseigner pour savoir depuis combien de temps l'Express est parti et dans combien de temps part le suivant.

— Et le chien ?

— Oh, nous allons le prendre avec nous. Je ne pense pas que nous ayons complètement tiré parti de ses talents.

— Il est évident que Toby n'était pas le seul moyen dont je disposais pour retrouver la piste du Pr Moriarty, me dit Holmes plus tard, tandis que notre train, qui roulait en direction de Douvres, émergeait du brouillard à quelque trente kilomètres de Londres. J'avais le choix entre trois possibilités qui auraient abouti au résultat recherché. Sans extrait de vanille, ajouta-t-il en souriant.

L'air dégagé soulagea mon esprit et mes poumons. Au sud-ouest de

Londres, le temps était nuageux et pluvieux mais, au moins, on y voyait clair et le fait que Holmes était maintenant bel et bien en route compensait tout désagrément.

Mon compagnon sombra dans une sorte de somnolence agitée dont il sortit trente minutes plus tard en sursautant et en me regardant d'un air étrange. Il se leva brusquement et s'agrippa au porte-bagages, au-dessus de ma tête.

— Excusez-moi un instant, cher ami, me dit-il d'une voix tendue.

Il me regarda à nouveau d'un air embarrassé et descendit son sac de voyage rouge. En attendant que notre train quitte la gare de Victoria, il s'était déjà rendu aux toilettes pour faire disparaître les derniers vestiges de son déguisement et les remplacer par ses vêtements normaux qui étaient rangés dans le sac. Je savais donc où il allait, ce qu'il allait faire et pourquoi il allait le faire. Toutefois, je m'abstins de toute remontrance. Après tout, c'était bien la raison pour laquelle je l'emmenais en Autriche. Oui, je l'y emmenais, bien qu'il ne le sût pas. Toby, qui était assoupi, dressa la tête quand Holmes se glissa devant nous pour sortir du compartiment. Je le caressai et il reprit sa position détendue. Holmes revint environ dix minutes plus tard et remit le sac sur le porte-bagages. Il s'assit sans m'adresser un mot ou même un regard et fit mine de s'absorber dans la lecture d'une édition de poche des *Essais* de Montaigne. Je me mis à contempler le paysage, légèrement baigné par une humidité scintillante, et le bétail qui tournait le dos au vent.

Le train entra en gare de Douvres pour embarquer sur le bateau qui devait lui faire traverser la Manche. Nous descendîmes tous trois rapidement pour nous dégourdir, après que Holmes eut rappelé à Toby l'odeur de l'extrait de vanille en lui en faisant renifler une petite bouteille qu'il avait dans son sac. Une fois descendus, sous prétexte de permettre au chien de faire ses besoins (ce qu'il fit d'ailleurs sans tarder), nous arpentâmes le quai en cherchant à découvrir si le professeur avait quitté le train dans lequel il avait pris place quand il s'était également arrêté là. Bien entendu, je savais qu'il n'en était rien, mais comme Toby parvint à la même conclusion, je n'eus pas besoin de le dire.

— Et comme le train à bord duquel nous voyageons ne fait halte qu'aux arrêts pour tous les Continental-Express, nous ne pouvons omettre aucune des possibilités d'en descendre qui se sont offertes au professeur, dit Holmes en raisonnant avec logique.

Nous fîmes donc la traversée. Ayant eu recours au même procédé, à Calais, et obtenu les mêmes résultats, nous poursuivîmes notre route jusqu'à Paris où nous arrivâmes au milieu de la nuit. La gare du Nord

était pratiquement déserte à cette heure-là, et nous n'eûmes donc aucune difficulté à suivre les pas empreints d'extrait de vanille jusqu'au quai réservé à l'express Paris-Vienne.

En lisant la pancarte, Holmes fronça les sourcils.

— Pourquoi diable est-il allé à Vienne ? fit-il d'un ton songeur.

— Peut-être est-il descendu en route. Il semble y avoir plusieurs arrêts susceptibles de lui convenir. J'espère que Toby est infailible, ajoutai-je.

Holmes eut un sombre sourire.

— S'il ne l'est pas, nous sommes beaucoup plus mal partis que le jour où il se lança sur une fausse piste à la recherche d'un tonneau de créosote, reconnut-il. Cependant, j'ai toute confiance en l'extrait de vanille. J'ai effectué des expériences... Enfin, s'il s'avère que nous suivons une fausse piste, voilà une affaire, Watson, qui fera sourire et non haleter vos lecteurs.

Je ne lui dis pas qu'il s'agissait d'une affaire que je n'avais aucunement l'intention de relater.

— Vienne remplacera Norbury dans le répertoire de mes échecs, ajouta-t-il en riant avant d'aller voir l'heure du départ et pour s'assurer qu'il partait bien du même quai - ce qui était le cas.

Tandis que notre train traversait la France en ferraillant, quelques heures avant l'aube, Holmes poursuivit son raisonnement.

— Quand le chien ne pourra plus déceler l'odeur, il s'arrêtera. Puisqu'il ne s'est pas arrêté, j'en conclus qu'il n'a pas perdu la piste. Comme cette odeur n'est pas courante - surtout à l'extérieur - nous pouvons aussi en déduire qu'il suit bien la même piste et non celle d'un tonneau empli de cette substance, qui aurait croisé son chemin.

J'approuvai d'un hochement de tête somnolent, tout en m'efforçant de garder les yeux ouverts sur le livre à jaquette jaune que j'avais acheté à Paris, mais je ne tardai pas à succomber au sommeil.

Quand je me réveillai, il était presque midi. J'étais recouvert du manteau de voyage pied-de-poule de Holmes et mes jambes étaient étendues sur la banquette. Mon compagnon était assis en face de moi, comme il l'était avant que je m'endorme, et il fumait la pipe en regardant par la fenêtre.

— Avez-vous bien dormi ? me demanda-t-il au bout d'un moment en se tournant vers moi, le sourire aux lèvres.

Je lui répondis que oui, bien que j'eusse un torticolis, et le remerciai de m'avoir prêté son manteau. Puis je lui demandai où nous étions.

— Nous nous sommes arrêtés deux fois, me répondit-il. D'abord à la frontière suisse, puis à Genève, pendant près d'une heure. À en croire Toby, Moriarty n'est pas descendu du train.

Toby n'avait, comme j'avais de bonnes raisons de le savoir, rien perdu de son infailibilité. Je me levai, allai me raser dans les toilettes, puis accompagnai Holmes au wagon-restaurant. Là, le chien souleva quelques problèmes, comme à chaque frontière, mais Holmes les résolut en confiant Toby à un garçon à qui il donna un peu d'argent, en lui demandant d'essayer de trouver auprès du cuisinier quelques restes pour nourrir la bête. Nous nous attablâmes pour déjeuner, mais je fus attristé de constater que l'appétit de Holmes était extrêmement réduit. Une fois encore, je m'abstins de tout commentaire et la journée s'écoula lentement. Après Genève, ce fut Berne et après Berne, ce fut Zurich. Le rituel de la promenade sur le quai se répéta à chaque arrêt et, comme il ne donna que des résultats négatifs, Holmes et moi regagnâmes notre compartiment avec une expression assez déconcertée. Holmes, à chaque fois, répétait ses arguments qui, je l'ai déjà dit, me paraissaient tout à fait cohérents.

Après Zurich, il y eut la frontière allemande, puis Munich et Salzbourg, et jamais le moindre arôme, sur les quais, d'extrait de vanille.

Je passai tout l'après-midi et une partie du crépuscule à regarder par la fenêtre, fasciné par le paysage - si différent de celui de l'Angleterre - avec ses maisonnettes de conte de fées et les indigènes au pittoresque accoutrement : casquettes à visière, larges jupes tyroliennes et culottes de peau. Le temps ensoleillé promettait d'être chaud. Je m'étonnai de voir que la neige, sur les montagnes spectaculaires qui surplombaient la voie ferrée, ne fondait pas à cette température, et m'en ouvris à Holmes.

— Oh, mais elle fond, répondit-il en examinant, par la fenêtre, les pics couronnés de blanc. C'est alors qu'il se produit des avalanches.

Ce n'était pas une idée agréable mais, dès l'instant où elle avait été émise, il était impossible de ne pas s'y attarder. Les avalanches n'étaient-elles pas souvent déclenchées par le bruit - et ne faisons-nous pas un vacarme épouvantable en fonçant entre ces fragiles structures naturelles ? Notre roulement de tonnerre imprudent ne risquait-il pas de produire la secousse qui nous ensevelirait ?

— Vous avez raison, Watson, une telle pensée engendre l'humilité.

Je regardai mon compagnon qui était occupé à éteindre, en la secouant, une allumette-bougie. Il était inutile de lui demander comment il avait deviné mes pensées. Je pouvais aisément suivre

l'enchaînement de son raisonnement.

— Oui, regardez. (Son regard, comme le mien, s'éleva vers les montagnes.) Que nos actions semblent mesquines quand on les compare à celles de la Nature, n'est-ce pas ? poursuivit-il d'un air mélancolique. Une douzaine de génies pourraient se trouver à bord de ce train - chacun d'eux étant détenteur d'un formidable secret qui pourrait rendre un inestimable service à l'humanité - et pourtant, un simple claquement de doigts du Créateur, et ces pics lointains s'effondreraient sur nous. Qu'advierait-il alors de l'humanité, hein, Watson ? Ah, dites-moi, à quoi tout cela rime-t-il ?

Il semblait en proie à une de ces dépressions dans lesquelles je l'avais déjà vu sombrer. D'une façon plus catégorique que s'il avait été enseveli sous la neige et la glace dont il parlait, il était en train de s'abîmer dans son âme et je ne pouvais rien faire pour l'en empêcher.

— Il ne fait aucun doute que d'autres génies viendraient au monde, dis-je, incapable d'une moins piètre réponse.

— Ah, Watson, mon brave Watson. Vous êtes le seul point fixe de cet univers d'avalanches.

Je le regardai et m'aperçus que des larmes brillaient dans ses yeux.

— Excusez-moi.

Il se leva brusquement et sortit en emportant son sac de voyage. Pour une fois, j'en fus heureux. La cocaïne lui remonterait le moral et, ironie du sort, en attendant que je le remette entre les mains du compétent médecin viennois, j'en étais dépendant.

Peu de temps après le retour de Holmes, un bel Anglais très roux ouvrit la porte de notre compartiment et nous demanda, en marmonnant d'un air bouleversé, s'il pouvait le partager avec nous jusqu'à Linz. Il était monté à Salzbourg, mais le train s'était empli pendant qu'il prenait son repas dans le wagon-restaurant. Holmes le pria de s'asseoir d'un geste languissant de la main, puis sembla se désintéresser totalement de notre compagnon de voyage. Force me fut de tenter d'engager une conversation à bâtons rompus à laquelle, la plupart du temps, le nouveau venu participa par quelques monosyllabes.

— Je suis allé me promener au Tyrol, dit-il en réponse à une de mes questions.

Holmes ouvrit les yeux.

— Au Tyrol ? Certainement pas, dit-il. L'étiquette collée sur votre valise ne montre-t-elle pas que vous revenez de Ruritanie ?

Le digne Anglais devint presque aussi pâle que Holmes. Il se leva, reprit ses bagages et, en marmonnant quelques paroles d'excuses, il nous informa qu'il allait prendre un verre.

— Quel dommage, fis-je observer une fois qu'il fut parti. J'aurais bien aimé l'interroger à propos du couronnement.

— M. Rassendyll ne souhaitait pas en parler, déclara Holmes, autrement il aurait laissé ici ses bagages au lieu de les emporter au wagon-bar. De cette façon, il n'a aucune raison de revenir.

— Quelle chevelure extraordinaire ! La Ligue {10} lui aurait immédiatement ouvert ses portes, n'est-ce pas Holmes ?

— Sans aucun doute, répondit Holmes avec une pointe d'humour.

— Vous dites qu'il se nomme Rassendyll ? Je n'ai pas pu déchiffrer l'étiquette.

— Moi non plus.

— Alors, comment diable... ?

Il me coupa la parole, avec un petit éclat de rire et un geste de la main.

— Je ne souhaite aucunement en faire un mystère, dit-il. Je l'ai reconnu, voilà tout. Il est le frère de lord Burlesdon {11}. J'ai eu l'occasion de bavarder avec lui à une soirée chez lord Topham. C'est d'ailleurs un pas grand-chose, conclut-il avant de se désintéresser de la question, car le stupéfiant commençait à faire son effet.

Il faisait nuit quand le train s'arrêta à Linz et que nous emmenâmes Toby faire sa promenade sur le quai. Holmes était, d'ores et déjà, convaincu que Moriarty était allé jusqu'à Vienne (bien qu'il ne pût encore avoir aucune idée des motivations du professeur) aussi ne fut-il pas surpris quand le chien ne réagit à aucun stimulant olfactif, dans la gare.

Nous reprîmes place dans le train et dormîmes jusqu'à Vienne où nous arrivâmes aux petites heures du matin.

Une fois encore, nous entreprîmes de nous raser et de changer de linge, mais, cette fois-ci, nous avions conscience de notre agitation contenue et du fait que nous retardions le moment dramatique où Toby descendrait sur le quai et décèlerait, ou non, la présence de l'extrait de vanille.

Le moment vint enfin de passer à l'action. C'est en touchant du bois que Holmes et moi descendîmes du train en portant nos bagages et en tenant la laisse de Toby. Lentement, nous marchâmes d'un bout du train à l'autre. Il ne restait plus qu'un wagon mais le comportement de

Toby ne nous apportait aucun signe encourageant. Le visage de Holmes s'allongeait à mesure que nous approchions de la grille d'accès au terminus.

Soudain, le chien s'immobilisa puis fit un bond d'une cinquantaine de centimètres, enfonçant son nez dans la poussière et agitant sa queue allègrement.

— Il a trouvé ! m'écriai-je en même temps que Holmes.

Il avait effectivement trouvé la piste car, après avoir émis quelques grognements et quelques gémissements de satisfaction, Toby se retourna et partit rapidement en direction de la grille.

Il nous fit traverser cette gare de chemin de fer inconnue comme s'il s'était agi de Pinchin Lane à plus de mille cinq cents kilomètres de là. Aucune frontière, aucun obstacle linguistique n'impressionnait Toby ou, tout au moins, n'entravait sa chasse à l'extrait de vanille. Si l'odeur avait été assez forte ou si le Pr Moriarty en avait décidé ainsi - ce chien l'aurait joyeusement suivi tout autour de la terre.

Toujours est-il qu'il nous conduisit à la station de fiacres située à l'extérieur de la gare et, là, il s'arrêta et nous regarda avec une expression peinée, comme pour nous demander de lui pardonner. Dans le même temps, il semblait nous reprocher d'être en quelque sorte responsables de la tournure qu'avaient pris les événements. Holmes, cependant, ne semblait pas inquiet.

— Il semblerait qu'il ait pris un fiacre, dit-il calmement. En Angleterre, les fiacres qui assurent le service des voyageurs de chemin de fer reviennent en général à la gare, après avoir déposé leur passager. Voyons s'il en est de même ici et si Toby s'intéresse à un de ces fiacres.

Ce ne fut, hélas, pas le cas. Holmes s'assit sur un banc à côté de nos bagages, tout près de l'entrée principale, et se mit à réfléchir.

— J'entrevois diverses possibilités, mais il me semble que, pour l'instant, la plus simple consiste à rester ici et à laisser Toby inspecter chaque fiacre qui viendra se mettre dans la file. Avez-vous faim ? ajouta-t-il en me regardant.

— J'ai pris le petit déjeuner dans le train pendant que vous dormiez, répondis-je.

— Je crois qu'une tasse de thé me ferait du bien, dit-il en se levant et en me donnant la laisse de Toby. Si jamais la chance nous souriait, vous me trouveriez au buffet.

Il s'éloigna et je retournai à la station de fiacres où les cochers semblèrent naturellement un peu surpris par mon comportement. À chaque fois qu'un fiacre venait prendre place dans la file, je m'en

approchais avec Toby à qui je faisais signe d'aller renifler. Certains cochers semblaient se divertir en observant ce rite, tandis qu'un monsieur bien en chair, au visage rouge comme une pivoine, protesta violemment, et mes notions d'allemand me permirent de comprendre qu'il redoutait que Toby ne souille son véhicule. Le fait est qu'il en manifesta une fois l'intention mais je parvins à l'écarter juste à temps.

Une demi-heure s'écoula de la sorte. Bien avant qu'elle fût achevée, Holmes portant nos deux sacs de voyage apparut et resta là, à nous regarder. Il n'y avait rien à dire. Au bout d'un moment, il s'avança en soupirant.

— Inutile, Watson. Allons nous installer dans un hôtel où je prendrai de nouvelles dispositions. Courage, cher ami ! Je vous ai dit qu'il y avait diverses possibilités. Cocher !

Nous nous approchâmes d'un fiacre qui venait d'arriver et nous allions y monter quand, soudain, Toby poussa un aboiement de joie et se mit à agiter vigoureusement la queue. Holmes et moi échangeâmes un regard stupéfait, puis nous éclatâmes de rire.

— Tout vient à point à qui sait attendre, Watson ! s'écria-t-il joyeusement avant de s'adresser au cocher.

L'allemand de Holmes était supérieur au mien, mais pas de beaucoup. S'il pouvait citer de mémoire des passages de Goethe et de Schiller – sans doute appris à l'école et qui ne nous étaient guère utiles maintenant – sa connaissance de la plupart des langues (mis à part le français qu'il parlait couramment) se bornait au vocabulaire afférent au crime. Il savait dire « meurtre », « vol », « faux », « vengeance » en différentes langues et pouvait aussi composer quelques phrases sur ces sujets, mais en dehors de cela, il ne savait pas grand-chose {12}. Dans le cas présent, il semblait fort embarrassé pour décrire Moriarty mais le cocher se montra poli, surtout après que Holmes lui eut offert de l'argent. Ce dernier avait acheté un manuel de conversation à la bibliothèque de la gare, à côté du buffet ; il le sortit vivement de sa poche et entreprit de le feuilleter à toute allure pour s'efforcer d'étendre son vocabulaire. Cette méthode peu commode ne porta pas de fruits et je fus soulagé quand un autre cocher, un de ceux que mon manège avait fort divertis quelques instants auparavant, nous cria, du haut de son perchoir, qu'il savait « un petit peu l'anglais » et nous offrit son aide.

— Dieu soit loué, murmura mon compagnon. La seule chose que j'aie trouvée dans ce manuel est : « Le temps est extrêmement plaisant, ne trouvez-vous pas ? »

Il remit le livre dans sa poche et s'adressa à notre interprète.

— Expliquez-lui, dit-il en parlant lentement et distinctement, que nous voulons qu'il nous emmène à l'endroit où il a déposé un autre passager il y a quelques heures.

Là-dessus, il entreprit de fournir à notre interprète une description détaillée de Moriarty, description qui fut transmise en langue allemande au cocher du fiacre pour lequel Toby avait manifesté un très vif intérêt.

Cette information n'était qu'à moitié communiquée que le cocher, soudain, avec un large sourire, beugla : « *Ach, ja !* » et nous convia, d'un geste, à monter dans son véhicule.

À peine étions-nous assis qu'il fit claquer les rênes et que nous nous mîmes à rouler dans les belles rues affairées de la ville de Johann Strauss - celles, aussi, de Metternich, selon le milieu qu'on fréquente. Je n'avais aucune idée de l'endroit où nous étions ni de celui où nous allions, car c'était la première fois que je venais à Vienne. Nous passâmes dans des places pittoresques, devant d'imposantes statues et regardâmes, par les fenêtres, les charmants natifs de cette ville qui vaquaient à leurs occupations matinales sans se douter de notre présence indiscreète.

J'ai écrit ci-dessus que « nous » regardâmes par la fenêtre, mais ce n'est vrai qu'aux deux tiers. Je regardai par la fenêtre et Toby regarda aussi. Cependant, pour Holmes, comme toujours en pareilles occasions, le paysage, pour aussi pittoresque ou grandiose qu'il fût, ne présentait aucun intérêt. Se contentant de noter le nom des rues que nous empruntions, il alluma sa pipe et se renversa contre les coussins, l'esprit entièrement mobilisé par l'affaire en cours.

Une brusque secousse mentale me rappela aussi l'affaire. Dans quelques instants (si tout allait bien), Holmes et moi allions nous trouver face à face avec le médecin sur qui je comptais totalement pour parvenir à la guérison de Holmes. Quelle serait la réaction de mon ami ? Voudrait-il bien coopérer ? Voudrait-il même admettre qu'il eût un problème ? Serait-il reconnaissant ou furieux à l'idée que ses amis s'étaient permis de prendre de telles libertés avec lui ? Comment admettrait-il d'avoir été dupé par ses propres méthodes, pris à son propre piège ?

J'écartai ces dernières pensées aussitôt qu'elles me vinrent à l'esprit. Je ne tenais pas à sa reconnaissance et ne serais pas surpris s'il n'en témoignait pas, étant donné les circonstances. Non, ce qui comptait, ce qui était mon souci primordial, c'était sa guérison. Si elle se produisait, cela justifierait tous mes efforts et me permettrait de supporter sans peine les reproches les plus cinglants.

Le fiacre s'arrêta devant une jolie petite maison située dans une rue transversale, à deux pas d'une large artère. J'étais trop préoccupé pour penser à en noter le nom. À grand renfort de signes et de gestes, le cocher nous fit comprendre que c'était la destination du monsieur que nous cherchions.

Nous descendîmes et, au terme d'un bref dialogue, Holmes paya le cocher.

— Il est possible que nous nous soyons fait voler, mais cela en valait la peine, me confia-t-il avec un bel entrain quand le fiacre se fut éloigné.

Nous reportâmes alors notre attention sur la maison et Holmes sonna à la porte. Je remarquai avec soulagement qu'une petite plaque annonçait discrètement le nom de l'homme que nous étions venus voir.

Un instant plus tard, la porte nous fut ouverte par une jolie soubrette qui n'eut l'air que très vaguement surprise par la présence d'un chien d'allure aussi bizarre en compagnie de deux visiteurs.

Sherlock Holmes l'informa de notre identité, ce à quoi elle répondit par un sourire et nous invita, en mauvais anglais, à entrer.

Nous acquiesçâmes d'un signe de tête et la suivîmes dans la maison pour nous trouver dans une petite entrée dallée de marbre, décorée avec élégance. La maison, une sorte d'exquise pâtisserie viennoise, était bourrée de toutes sortes de bibelots en porcelaine de Saxe. D'un côté un escalier sombre et étroit donnait accès à un charmant petit balcon qui décrivait un demi-cercle au-dessus de nos têtes.

— S'il vous plaît, par ici - venez, dit la soubrette toujours souriante, en nous faisant un signe de la main.

Elle nous fit entrer dans un bureau de proportions modestes qui donnait sur le vestibule. Lorsque nous fûmes assis, elle nous proposa d'emmener Toby et de lui donner à manger. Holmes s'y opposa aussitôt en termes civils, mais froids, tout en me lançant, au delà de la jeune fille, un regard significatif comme pour dire : « À quel genre de repas notre vaillant Toby peut-il s'attendre sous ce toit ? » Je lui fis remarquer que le professeur n'oserait se livrer à une manœuvre aussi précipitée.

— Bien, bien, vous avez peut-être raison, dit-il en y réfléchissant, tout en souriant d'un air glacial à la servante qui attendait notre décision.

Je voyais qu'il était à nouveau fatigué et qu'il avait besoin d'une injection - ou de quelque chose de plus fort. Je remerciai la soubrette et lui remis la laisse de Toby.

— Eh bien, Watson, que dites-vous de tout cela ? me demanda Holmes quand la servante fut sortie.

— Je n'ai rien à en dire, avouai-je en me réfugiant dans la banalité pour ne pas devancer la suite des événements, car j'estimais que le médecin était en droit d'expliquer la situation comme bon lui semblerait.

— C'est pourtant tout à fait évident - évident bien qu'affreusement diabolique, rectifia-t-il tout en marchant de long en large, s'arrêtant pour examiner les livres du docteur dont il était facile, bien qu'ils fussent surtout en langue allemande, de percevoir, du moins de là où j'étais assis, qu'ils traitaient de sujets médicaux.

J'allais demander à Holmes d'expliciter sa réflexion quand la porte s'ouvrit sur un homme barbu, de taille moyenne, aux épaules étroites. Je lui donnai une quarantaine d'années mais j'appris par la suite qu'il n'avait que trente-cinq ans. Son vague sourire laissait entrevoir une expression infiniment triste et, me sembla-t-il, infiniment sage. Ce qu'il y avait de plus remarquable dans son visage, c'étaient ses yeux. Ils n'étaient pas particulièrement grands, mais ils étaient sombres, très enfoncés, surplombés par des sourcils épais, et d'une intensité perçante. Il portait un costume sombre et on entrevoyait, sous sa veste, une chaîne en or qui barrait son gilet.

— Bonjour, Herr Holmes. Je vous attendais et je suis heureux que vous ayez décidé de venir, dit-il avec un fort accent mais dans un anglais irréprochable. Vous aussi, docteur Watson, ajouta-t-il en se tournant vers moi avec un sourire aimable et une main tendue que je serrai rapidement car je ne pouvais détacher mes yeux du visage de Holmes.

— Vous pouvez ôter cette barbe ridicule ! s'écria ce dernier sur le même ton suraigu qu'il avait eu le soir où il avait fait une irruption si mélodramatique chez moi, ainsi que le lendemain quand je lui avais rendu visite à Baker Street. Et cessez, je vous prie, d'utiliser cet accent grotesque digne de l'Opéra-Comique. Je vous préviens, vous feriez mieux d'avouer sinon il vous en coûtera cher. Vous êtes découvert, professeur Moriarty !

Notre hôte se retourna lentement vers lui, l'observa de son regard si pénétrant et dit, d'une voix douce :

— Je m'appelle Sigmund Freud.

7 - DEUX DÉMONSTRATIONS

Il s'ensuivit un long silence. Quelque chose, dans le comportement du médecin, fit hésiter Holmes. Bien qu'il fût surexcité, il parvint à se dominer au prix d'un effort visible, et s'approcha de Freud qui s'était tranquillement assis derrière le bureau encombré. Il le fixa longuement des yeux, puis soupira :

— Vous n'êtes pas le Pr Moriarty, reconnut-il à la longue. Mais Moriarty est venu ici. Où est-il, maintenant ?

— Je pense qu'il est à l'hôtel, répondit Freud en soutenant son regard.

Holmes détourna les yeux, puis alla se rasseoir, la mine inexprimablement défaite.

— Eh bien, Judas, dit-il en se tournant vers moi, tu m'as livré entre les mains de mes ennemis. Je suppose qu'ils récompenseront les efforts que tu as déployés en leur nom.

Il parlait avec une lassitude que soulignait une certitude absolue. Ses paroles m'auraient convaincu si je n'avais su qu'il était totalement dans l'erreur.

— Holmes, m'écriai-je, mortifié et irrité par cette épithète calomnieuse, ceci est indigne de vous !

— La pelle se moque du fourgon, si je ne m'abuse, rétorqua-t-il. Toutefois ne chicanons pas. J'ai reconnu l'empreinte de vos pas devant la maison du professeur ; j'ai remarqué que vous aviez apporté un sac ce qui indiquait que vous saviez que nous allions partir en voyage. L'importance de votre bagage m'a appris que vous saviez d'avance combien de temps cela prendrait et j'ai pu constater par moi-même que vous vous étiez préparé pour un voyage précisément de la durée de celui que nous avons entrepris. J'aimerais simplement savoir ce que vous avez l'intention de faire de moi maintenant que je suis à votre merci.

— Si vous me permettez de dire un mot, intervint calmement Sigmund Freud, je pense que vous commettez, à l'endroit de votre ami, une grave injustice. Il ne vous a pas conduit jusqu'à moi dans l'intention de vous faire du tort. (Il s'expliquait tranquillement, facilement, avec une paisible assurance bien que ce fût dans une langue qui lui était étrangère. Holmes reporta sur lui son attention.) Quant au

Pr Moriarty, le Dr Watson et votre frère lui ont remis une somme d'argent considérable pour qu'il vienne ici dans l'espoir que vous le suivriez jusqu'à ma porte.

— Et pourquoi ont-ils fait cela ?

— Parce qu'ils étaient sûrs que c'était la seule façon de vous amener à me voir.

— Et pourquoi tenaient-ils tant à cette rencontre ?

Je savais que Holmes devait être fort troublé, mais il ne le montrait plus. Il n'était pas homme à commettre deux fois la même erreur.

— Quelle en est la raison, selon vous ? contra le médecin de façon surprenante. Voyons, j'ai lu des comptes rendus de vos enquêtes et je viens d'avoir un rapide aperçu de vos étonnantes capacités. Qui suis-je et pourquoi vos amis tiennent-ils tant à ce que nous nous rencontrions ? Holmes le regarda froidement.

— En dehors du fait que vous êtes un brillant médecin juif, que vous êtes né en Hongrie, que vous avez étudié quelque temps à Paris et que certaines de vos théories radicales ont déplu à l'honorable communauté médicale, ce qui fait que vous avez rompu vos relations avec différents hôpitaux et certaines branches de la confrérie médicale - en dehors du fait que vous avez, en conséquence, cessé l'exercice de la médecine, je ne peux pas déduire grand-chose. Vous êtes marié, vous avez le sentiment de l'honneur, vous aimez jouer aux cartes et lire Shakespeare et un auteur russe dont je suis incapable de prononcer le nom. En dehors de cela, je ne peux pas dire grand-chose qui soit susceptible de vous intéresser.

Pendant un instant, Freud dévisagea Holmes d'un air tout à fait atterré. Puis, soudain, un sourire illumina ses traits et je fus à nouveau surpris car il avait une expression enfantine où se mêlaient le respect et la joie.

— Mais c'est merveilleux ! s'écria-t-il.

— Banal, fut la réponse de Holmes. J'attends toujours une explication de cette ruse intolérable, si c'est bien d'une ruse qu'il s'agit. Le Dr Watson peut vous dire qu'il est pour moi très dangereux de quitter Londres pendant un certain temps. La découverte de mon absence engendre, dans les classes criminelles, une surexcitation malsaine.

— Toujours est-il, insista Freud, la mine souriante et fascinée, que j'aimerais beaucoup savoir comment vous avez pu deviner les détails de mon existence avec une si curieuse précision.

— Je ne devine jamais, rectifia Holmes d'un ton radouci. C'est une

habitude épouvantable, préjudiciable au raisonnement logique.

Il se leva et, bien qu'il s'efforçât de ne pas le montrer, j'eus l'impression qu'il répondait avec un peu plus de chaleur. Holmes avait tendance à réagir comme une coquette quand on parlait de ses talents, et l'admiration du médecin viennois n'avait rien de condescendant ou de feint. Ainsi Holmes se préparait-il à oublier ou à passer outre le danger auquel il se croyait confronté et à jouir pleinement de ses derniers moments.

— Un cabinet de travail particulier est l'endroit idéal pour observer les différents aspects d'une personnalité, déclara-t-il d'un ton que je connaissais bien et qui n'était pas sans évoquer celui d'un professeur d'anatomie en train d'expliquer la complexité d'un squelette à ses élèves. Que ce bureau vous appartienne en exclusivité, cela se lit à la poussière. Pas même la servante n'a le droit de pénétrer ici, autrement elle n'aurait pas laissé les choses en arriver à ce point.

Il passa le doigt sur des reliures de livres qu'il avait à portée de la main et sur lesquelles s'était accumulée la poussière.

— Continuez, lui demanda Freud, visiblement ravi.

— Très bien. Je vous dirai qu'un homme qui s'intéresse à la religion et possède une bibliothèque bien garnie place en général tous les livres traitant d'un même sujet au même endroit. Cependant, vos éditions du Coran, de l'édition « King James » de la Bible, du livre de Mormon et autres ouvrages de même nature sont séparés - sont, en fait, à l'opposé de la pièce - de vos exemplaires superbement reliés du Talmud et d'une Bible hébraïque. Il apparaît donc que ceux-ci ne vous intéressent pas seulement sur le plan des études mais ont, par eux-mêmes, une importance particulière. D'où peut-elle découler sinon que vous êtes de religion juive ? Le candélabre à neuf branches qui est sur votre bureau confirme cette interprétation. Je crois qu'on le nomme Menorah, n'est-ce pas ?

« On peut déduire vos études en France du grand nombre d'ouvrages médicaux en français - y compris plusieurs d'un dénommé Charcot - qui figurent dans votre bibliothèque. La médecine est un sujet trop complexe pour être étudiée dans une langue étrangère pour son plaisir personnel. De plus, l'état usagé dans lequel se trouvent ces volumes témoigne du fait que vous les avez longuement compulsés. Où d'autre qu'en France un étudiant autrichien lirait-il des textes médicaux en français ? Là, je m'avance un peu, mais l'aspect particulièrement écorné des livres de Charcot - dont le nom me semble avoir une résonance contemporaine - me fait hasarder l'hypothèse qu'il a été votre professeur ; sinon, ses écrits ont pour vous un attrait particulier qui doit être lié à des sujets qui vous tiennent

personnellement à cœur.

« On peut tenir pour un fait acquis, poursuit Holmes du même ton cérémonieux et didactique, que seul un esprit brillant peut pénétrer les mystères de la médecine dans une langue étrangère, sans parler du fait qu'il s'intéresse à une vaste gamme de sujets, comme en attestent les livres qui composent cette bibliothèque.

Holmes allait et venait dans la pièce comme s'il s'était agi d'un simple laboratoire, tout en nous prêtant à peine attention et en continuant son exposé.

Freud le regardait, appuyé au dossier de son siège, les doigts croisés sur son gilet. Il ne pouvait s'empêcher de sourire.

— Le fait que vous lisez Shakespeare peut être déduit de ce que le volume a été rangé à l'envers. Il est difficile de ne pas le remarquer parmi les autres livres de littérature anglaise, mais le fait que vous ne l'ayez pas replacé correctement me porte à croire que vous aviez l'intention de le ressortir prochainement, ce qui signifie que vous aimez le lire. Quant à l'auteur russe...

— Dostoïevski, lui souffla Freud.

— Dostoïevski... l'absence de poussière sur ce volume - comme d'ailleurs, sur celui de Shakespeare - témoigne de l'intérêt constant que vous y portez. Le fait que vous soyez médecin est évident pour moi quand je jette un coup d'œil au diplôme médical qui est accroché au mur, là-bas. Le fait que vous n'exercez plus la médecine va de soi puisque vous êtes chez vous au milieu de la journée sans paraître vous soucier d'un horaire que vous auriez à respecter. Votre rupture avec différentes sociétés est indiquée par les espaces vides sur le mur, espaces qui devaient manifestement être comblés par d'autres certificats. La couleur de la peinture est un peu plus pâle dans de petits rectangles, dont le contour légèrement poussiéreux indique l'emplacement antérieur de ces certificats. Quelle peut donc être la raison qui pousse un homme à retirer de tels témoignages de son succès ? Eh bien, simplement qu'il a cessé d'être affilié à ces diverses sociétés, hôpitaux ou autres. Et pourquoi ferait-il cela, puisqu'il a pris, jadis, la peine de s'y rallier ? Il est possible qu'une ou deux d'entre elles l'aient déçu, mais improbable que cette déception ait pu s'appliquer à toutes, et simultanément. J'en conclus donc que ce sont elles qui ont été déçues par vous, docteur, et vous ont chacune demandé de renoncer à votre sociétariat. Pourquoi feraient-elles cela - et en masse, si l'on en juge par l'aspect du mur ? Vous vivez toujours, assez paisiblement, dans la ville où tout ceci a eu lieu, aussi est-ce une position que vous avez adoptée - évidemment sur le plan médical - qui vous a discrédité à leurs yeux, et elles ont toutes réagi en vous priant de

partir. Quelle peut être cette position ? Je n'en ai pas une idée très arrêtée, mais votre bibliothèque, comme je l'ai déjà dit, témoigne d'un esprit de grande envergure, curieux et brillant. Je me permets donc de dire qu'il s'agit d'une théorie d'un genre radical, beaucoup trop avancée ou trop révolutionnaire pour être facilement admise par la pensée médicale moyenne. Il est fort possible que cette théorie ait un rapport avec l'œuvre de ce M. Charcot qui semble avoir eu tant d'influence sur vous. Cela n'est pas certain. Ce qui l'est, par contre, c'est votre mariage. Il est clairement affiché sur un doigt de votre main gauche ; d'autre part, votre accent balkanique suggère une origine hongroise ou morave. Je ne pense pas avoir omis quoi que ce soit d'important dans mes conclusions.

— Vous avez dit que j'étais animé du sentiment de l'honneur, lui rappela son interlocuteur.

— Je l'espère, répondit Holmes. C'est ce que j'ai conclu du fait que vous avez pris la peine de retirer les plaques et les certificats des sociétés qui ont cessé de vous reconnaître. Dans l'intimité de votre foyer, vous auriez pu les laisser à leur place et en tirer discrètement parti sans que personne s'en rende compte.

— Et mon goût pour les jeux de cartes ?

— Ah, cela relève d'un raisonnement plus subtil, mais je ne ferai pas insulte à votre intelligence en vous expliquant comment je suis parvenu à cette conclusion. Je préfère m'adresser à vous, en toute sincérité, et vous demander de me dire à quoi je dois d'avoir parcouru ce long chemin pour venir vous voir. Ce ne peut être dans le but de vous faire une démonstration aussi élémentaire.

— Je vous ai déjà demandé, dit Freud en souriant, tandis que son admiration pour les capacités de Holmes était encore manifeste sur son visage, je vous ai déjà demandé quelle était selon vous la raison pour laquelle on vous avait tendu un piège pour vous faire venir jusqu'ici.

— Je n'en ai pas la moindre idée, répondit Holmes d'une voix qui avait retrouvé un peu de sa sécheresse. Si vous avez des ennuis, dites-le, et je ferai de mon mieux pour vous aider, bien que la raison qui a pu vous pousser à user d'un tel procédé pour vous assurer de ma présence...

— Alors c'est vous qui ne raisonnez pas de façon logique, coupa le médecin avec douceur. Comme vous l'avez déduit avec tant de perspicacité, je ne suis en proie à aucun problème particulier - en dehors du problème professionnel auquel vous avez fait allusion, rectifia-t-il en inclinant la tête en direction des certificats absents. De plus, comme vous le faites remarquer, la méthode utilisée pour vous

faire venir jusqu'ici est extrêmement hétérodoxe. Il est évident que nous avons pensé que vous ne viendriez pas de votre plein gré. Cela ne vous donne-t-il aucune indication ?

— Celle que je n'aurais pas souhaité venir, répondit Holmes à contrecœur.

— Exactement. Pourquoi ? Ce n'est pas que vous eussiez craint que nous voulions votre perte. Je pourrais, moi, être votre ennemi ; le Pr Moriarty pourrait l'être, lui aussi. Même - pardonnez-moi - le Dr Watson. Mais pensez-vous que votre frère pourrait être d'accord avec nous ? Est-il vraisemblable que nous nous soyons tous ligüés contre vous ? Dans quel but ? Si ce n'est pas pour votre perte, c'est peut-être pour votre bien. Y avez-vous pensé ?

— Et de quel bien peut-il s'agir ?

— Vous ne devinez pas ?

— Je ne devine jamais.

— Non ? (Freud se renversa dans son fauteuil.) Alors c'est vous qui n'êtes pas sincère, Herr Holmes. Car vous êtes atteint d'une épouvantable toxicomanie et vous préférez accuser vos amis qui se sont associés pour vous venir en aide plutôt que de reconnaître votre culpabilité. Vous me décevez, monsieur. Est-ce bien là le Sherlock Holmes dont j'ai lu les exploits ? L'homme que j'en suis venu à admirer, non seulement en raison de ses capacités mentales mais encore de sa conduite chevaleresque, de sa passion pour la justice, de sa compassion pour la douleur ? Je me refuse à croire que vous n'êtes pas subjugué par la puissance de ce stupéfiant, que vous ne reconnaissez pas, au plus profond de vous-même, votre problème ainsi que votre hypocrisie lorsque vous condamnez les fidèles amis qui, uniquement par affection pour vous et dans le souci de votre santé, se sont donné tant de mal pour vous.

Je m'aperçus que je retenais ma respiration. Depuis tant d'années que je connaissais Sherlock Holmes, je n'avais jamais entendu quiconque lui parler de la sorte. Pendant un moment, je redoutai quelque incroyable explosion de colère de la part de mon malheureux ami. Je l'avais, cependant, sous-estimé, ce que n'avait pas fait Sigmund Freud.

Il y eut à nouveau un long silence. Holmes, la tête basse, demeura immobile sur son siège. Le médecin ne le quittait pas des yeux et rien ne bougeait dans la pièce.

— Je me suis montré coupable de tout cela, dit enfin Holmes d'une voix si basse qu'il était presque impossible de capter ses paroles.

(Freud se pencha en avant). Je ne me cherche pas d'excuse, poursuivit mon ami, mais en ce qui concerne la possibilité de m'aider, n'y pensez plus, ni les uns ni les autres. Cette maladie diabolique me tient et me perdra ! Non, n'essayez pas de me rassurer ; il ne faut pas le faire. (Il leva la main pour protester, puis la laissa retomber faiblement.) J'ai usé de toute ma volonté pour chasser cette manie, mais je n'ai pu y parvenir. Alors si moi, en faisant appel à toute ma résolution, j'ai échoué, vous n'avez aucune chance de réussir. À partir du moment où un homme a fait le premier faux pas, ses pieds sont à jamais sur le chemin de sa destruction.

De mon coin, j'observais, bouche ouverte et la poitrine soulevée par l'émotion. Il régnait un silence électrique et je n'osais le rompre. C'est, toutefois, ce que fit le docteur Freud.

— Vos pieds ne sont pas inexorablement plantés sur ce chemin, répondit-il, le regard vif, en se penchant vers Holmes d'un air calme et pressant. Un homme peut très bien faire demi-tour et quitter le chemin de sa destruction, même si, pour cela, il lui faut peut-être de l'aide. Le premier pas n'est pas nécessairement fatal.

— Il l'est toujours, grommela Holmes d'une voix désespérée qui me fendit le cœur. Aucun homme n'est jamais parvenu à faire ce que vous dites.

— Je l'ai fait, dit Sigmund Freud.

Le regard de Holmes s'éleva lentement vers lui avec une expression quelque peu stupéfaite.

— Vous ?

Freud acquiesça d'un hochement de tête et déclara :

— J'ai pris de la cocaïne et je suis libéré de son emprise. Si vous voulez me le permettre, je vous aiderai à vous en libérer aussi.

— Vous ne pouvez pas le faire, dit Holmes d'une voix fiévreuse.

Bien qu'il prétendît ne pas y croire, je sentis à son intonation qu'il le souhaitait désespérément.

— Je le peux.

— Comment ?

— Cela prendra du temps. (Le médecin se leva.) J'ai pris des dispositions pour que vous soyez mes invités pendant la durée du traitement. Cela vous convient-il ?

Holmes se leva automatiquement et fit un pas mais, soudain, il fit volte-face en se frappant le front d'une main fébrile.

— C'est inutile ! gémit-il. En ce moment même, je suis terrassé par cette irrésistible et hideuse contrainte !

Je voulus me lever pour aller le réconforter, lui adresser quelques mots d'encouragement et de sympathie, mais je me ravisai, me rendant compte de ce que ce geste aurait de futile et même d'ironique.

Le Dr Freud fit lentement le tour de son bureau et posa une main petite et douce sur l'épaule de mon ami.

— Je peux mettre fin à cette contrainte - du moins pour un moment. Asseyez-vous, je vous prie.

Il indiqua le fauteuil que Holmes venait de quitter et s'assit sur le bord du bureau. Holmes obéit sans dire un mot et attendit, l'air infiniment malheureux et désespéré.

— Connaissez-vous quoi que ce soit à la pratique de l'hypnotisme ? demanda Freud.

— J'en ai quelques notions, répondit Holmes d'un ton las. Avez-vous l'intention de me faire aboyer comme un chien ou marcher à quatre pattes ?

— Si vous acceptez de coopérer, dit Freud, si vous voulez bien me faire confiance, je peux atténuer cet irrésistible besoin pendant un certain temps. La prochaine fois qu'il se fera sentir, je vous hypnotiserai à nouveau. De cette façon, nous réduirons artificiellement votre toxicomanie jusqu'à ce que la chimie de votre organisme parachève l'opération.

Il parlait lentement, en s'efforçant d'atteindre et d'apaiser la vague de panique qui montait en Holmes.

Celui-ci l'observa un long moment lorsqu'il eut fini de parler puis, haussant brusquement ses épaules voûtées, il acquiesça, tout en feignant l'indifférence.

Le Dr Freud, me sembla-t-il, réprima un soupir, puis il s'approcha de la fenêtre en saillie et ferma les rideaux, plongeant ainsi la pièce dans la pénombre. Il se retourna alors vers Holmes qui n'avait pas sourcillé, et déclara, en attirant une chaise et en s'asseyant en face de lui :

— Maintenant, je veux que vous vous redressiez et que vous ne quittiez pas ceci des yeux.

Tout en parlant, il avait sorti de la poche de son gilet la chaîne de montre que j'avais aperçue plus tôt, et il se mit à la balancer lentement d'avant en arrière.

DEUXIÈME PARTIE

LA SOLUTION

8 - VACANCES EN ENFER

Le manque d'empressement dont commença par témoigner le Pr Moriarty à rentrer à Londres en compagnie de Toby apporta un élément comique qui nous aida à supporter une semaine par ailleurs épouvantable. À peine eut-il regardé le chien - que je lui amenai, cet après-midi-là, à son hôtel situé sur le Graben - qu'il s'écria qu'il était plein de bonne volonté (comme en témoignait le fait qu'il avait accepté de venir à Vienne) mais que sa complaisance avait des limites qu'il ne fallait pas outrepasser.

— Et ça, dit-il en dardant par-dessus ses lunettes un regard sur Toby qui le lui rendit avec une expression pleine de vivacité et d'affection, passe la mesure. Je suis un homme patient, docteur Watson. Je n'ai rien dit à propos de l'extrait de vanille qui a complètement détruit une paire de chaussures neuves, n'est-ce pas ? Mais là, c'est trop. Je ne rapporterai pas cet animal à Londres, non, pour tout l'or du monde, je ne le ferais pas.

Je n'étais pas d'humeur à discuter et le lui dis. S'il voulait que Toby voyage dans le wagon à bagages, je n'y voyais pas d'inconvénient à condition qu'il rapporte Toby à Pinchin Lane. Je fis une allusion détournée à Mycroft Holmes, et Moriarty - sans cesser de se plaindre - cessa de protester et se contenta de marmonner des propos inaudibles.

Je comprenais ses doléances, mais je n'étais pas en mesure de les écouter. J'étais moi-même à bout de nerfs et le télégramme rassurant que m'envoya ma femme pour me dire que tout allait bien chez nous fut le seul réconfort auquel je pus me raccrocher.

L'effort que fit Sherlock Holmes pour échapper aux tentacules de la cocaïne qui l'enserraient si fermement fut le plus éreintant et le plus héroïque qu'il me soit arrivé de voir. Quand je cherche dans les souvenirs de mes expériences personnelles ou professionnelles, que ce soit dans la vie civile ou militaire, je ne me rappelle pas un supplice comparable.

Le premier jour, le Dr Sigmund Freud avait réussi. Il était parvenu à hypnotiser Holmes et à le faire dormir dans une des chambres contiguës qu'il avait mises à notre disposition, au deuxième étage de sa maison. Dès que Holmes fut étendu sur le lit aux montants délicatement sculptés, il m'empoigna par la manche et me dit, d'un ton impératif :

— Vite. Il nous faut passer toutes ses affaires au peigne fin.

J'acquiesçai d'un signe de tête car il n'était pas nécessaire de me dire ce que nous devons rechercher. Tous deux, nous entreprîmes de fouiller le sac de voyage et les poches des vêtements de Holmes. Le fait de m'immiscer ainsi dans la vie privée de mon ami était contraire à bon nombre de mes principes, mais l'enjeu était trop important ; je m'endurcis le cœur et me mis au travail.

Il ne nous fut pas difficile de trouver des flacons de cocaïne. Holmes était venu à Vienne pourvu d'énormes quantités de stupéfiant. Il était surprenant, me dis-je en sortant les flacons du fond du sac, que je ne les eusse pas entendus s'entrechoquer pendant le voyage ; mais Holmes avait veillé à ce que cela n'arrive pas en les enveloppant dans le tissu de velours noir qui, normalement, ne servait qu'à protéger le stradivarius dans son étui. Sans m'attarder sur le chagrin qui me fendit le cœur quand je vis l'usage auquel il avait adapté ce tissu, je continuai de récupérer les dangereuses petites bouteilles et de les passer au Dr Freud qui avait adroitement inspecté les poches de l'homme endormi ainsi que celles de son manteau de voyage dans lesquelles il avait découvert deux autres petites bouteilles.

— Je pense que nous les avons toutes, dit-il.

— N'en soyez pas trop sûr, suppliai-je. Vous n'avez pas affaire à un malade normal.

Il haussa les épaules et me regarda ôter le bouchon d'une bouteille, tremper le bout de mon doigt dans le liquide incolore et le porter à ma bouche.

— De l'eau !

— Ce n'est pas possible ! (Freud goûta le contenu d'un autre flacon et me lança un regard stupéfait. Derrière nous, Holmes se retourna, en proie à un sommeil agité.) Où la cache-t-il donc ?

Nous nous mîmes à réfléchir avec un terrible sentiment d'urgence car nous ne savions pas quand le dormeur risquait de se réveiller et, du même coup, nos vrais ennuis de commencer. Ayant renversé tout le contenu du sac de voyage sur le précieux tapis d'Orient, nous parcourûmes les quelques effets que Holmes avait apportés de Londres. Son linge ne recelait rien, non plus que les fards et autres accessoires de son déguisement. Cela mis à part, de l'argent anglais en pièces et en coupures et ses pipes préférées constituaient l'essentiel de son bagage. Je connaissais bien la pipe de bruyère noire, celle en terre noire et la longue en merisier, et je savais qu'elles n'offraient aucune possibilité de cachette. Il y avait cependant une grande pipe en calebasse que je n'avais jamais vue et, quand je la ramassai, je fus

surpris de la trouver plus lourde que sa taille ne le faisait prévoir.

— Regardez ceci.

Je retirai le couvercle en écume de mer et renversai la gourde. Il en tomba une petite bouteille.

— Je commence à comprendre ce que vous voulez dire, reconnut le médecin. Mais où a-t-il pu en cacher d'autres ? Il n'y a plus de pipes.

Nos regards se croisèrent au-dessus du sac vide, dont simultanément nos mains voulurent se saisir. Le réflexe de Freud ayant devancé le mien d'un instant, c'est lui qui prit le sac et le soupesa en hochant la tête.

— Trop lourd, marmonna-t-il en me le tendant. Je mis la main dedans et frappai doucement le fond qui fit entendre un bruit sourd et creux.

— Un double fond ! m'écriai-je.

Aussitôt, j'entrepris de le soulever. Il me fallut à peine quelques secondes pour retirer la planche qui avait été rajoutée et, en dessous, habilement nichée au milieu de feuilles froissées d'annonces personnelles arrachées à des journaux londoniens, nous découvrîmes la véritable cachette de la cocaïne et de la seringue qui était posée sur un morceau de velours rouge dans une petite boîte noire.

Sans dire un mot, nous nous emparâmes des provisions secrètes, et des flacons, et après avoir remis en place la planche et le contenu du sac, nous descendîmes. Freud me fit entrer dans un cabinet de toilette, au premier étage, et nous vidâmes toutes les bouteilles dans le lavabo. Il mit la seringue dans sa poche, puis me conduisit dans la cuisine où la servante, qui s'appelait Paula, me remit Toby. Je pris le chemin de l'hôtel de Moriarty.

Il me faut interrompre un instant mon récit pour donner une description de la ville où je me trouvais et où je devais demeurer quelque temps.

En 1891, Vienne était la capitale d'une monarchie qui vivait les dernières décennies de sa splendeur. Elle était aussi différente de Londres, à pareille époque, que la mer l'est du désert. Londres, qui était habituellement sujette à l'humidité, au brouillard et aux mauvaises odeurs, ne ressemblait en rien au centre ensoleillé et décadent de l'Empire des Habsbourg. Au lieu d'avoir une langue commune, les habitants s'entretenaient dans un langage mixte extrait, comme ils l'étaient eux-mêmes, des quatre coins de l'empire austro-hongrois. Bien que ces différentes nationalités eussent tendance à se confiner dans des quartiers distincts, leurs territoires se chevauchaient

souvent. Il n'était pas rare qu'on vît des colporteurs slovaques vantant leurs marchandises à d'élégantes maîtresses de maison, tandis qu'un escadron d'infanterie de Bosnie, marchant au pas, se dirigeait vers le Prater où devait avoir lieu la revue des troupes de l'Empereur ; pendant ce temps, des marchands de citrons du Monténégro, des rémouleurs de Serbie, des Tyroliens, des Moraves, des Croates, des Juifs, des Hongrois, des Bohémiens et des Roumains vaquaient à leurs occupations quotidiennes.

La ville elle-même semblait s'étendre en cercles concentriques autour de la cathédrale Saint-Étienne. C'est là que se trouvait le Graben, une longue place très chic - qui était aussi la plus vieille de la ville - avec l'animation de ses boutiques et de ses cafés, au nord de laquelle, au 19 de la Berggasse, habitait le docteur Freud. Un peu à gauche, il y avait les palais, les musées et les parcs merveilleusement entretenus de la Hofburg. Juste au delà de ceux-ci s'arrêtait la « ville intérieure ». Les remparts qui, jadis, avaient défendu la Vienne médiévale, avaient été abattus depuis longtemps - selon le bon plaisir de l'Empereur - et la ville s'étalait bien au delà de leur emplacement. Cependant, leur contour subsistait sous la forme d'un large boulevard qui, en différentes sections, portait des noms différents mais que l'on appelait communément le Ring, qui faisait le tour du vieux quartier et se terminait au nord au canal du Danube et à l'est à la cathédrale Saint-Étienne.

La ville, comme je l'ai dit, avait dépassé les limites médiévales représentées par le Ring et, en 1891, débordait même jusqu'au Gürtel - un boulevard extérieur dont une partie était encore en cours de construction et de rénovation lors de mon séjour. Le Gürtel, dont le cours décrivait une parallèle irrégulière à celui du Ring, se situait à son extrémité sud-ouest environ à mi-chemin entre la cathédrale Saint-Étienne et le château de Schönbrunn de Marie-Thérèse - la réponse des Habsbourg à Versailles.

Juste au nord de Schönbrunn et légèrement à l'est, dans le quinzième *Bezirk*, se trouvait la *Bahnhof*, à savoir la gare de chemin de fer où Holmes et moi avions débarqué à Vienne. À l'autre bout de la ville, en direction du nord-est, dans le deuxième *Bezirk* (de l'autre côté du canal du Danube), il y avait un dépôt de chemin de fer beaucoup plus vaste, au cœur d'un quartier peuplé surtout de Juifs et connu sous le nom de Leopoldstadt. Le Dr Freud m'apprit que c'était là qu'il avait vécu, enfant, quand il était arrivé à Vienne avec sa famille.

Le quartier où il résidait maintenant était beaucoup plus pratique du point de vue professionnel. (Une des déductions de Holmes était erronée : Freud exerçait encore la médecine.) Sa maison était proche de l>Allgemeines Krankenhaus, le grand hôpital-école de Vienne où il

avait travaillé dans le service psychiatrique sous la direction du docteur Theodor Meynert, un homme pour qui il avait beaucoup d'admiration.

Meynert, comme Freud, était juif, ce qui n'avait strictement rien d'étonnant dans le milieu médical de Vienne qui, me dit Freud, était surtout composé de Juifs. Apparemment, ceux-ci régnaient sur une grande part de l'activité intellectuelle et culturelle de la ville. Je n'avais pas rencontré beaucoup de Juifs et ne savais donc pas grand-chose sur eux, bien que je puisse, malgré tout, prétendre être relativement exempt des préjugés qui, d'ordinaire, accompagnent l'ignorance. Je ne devais pas tarder à m'apercevoir que Freud était non seulement un homme brillant et cultivé, mais aussi un être généreux et, en ce qui me concerne (bien que je fusse en désaccord avec lui sur certaines de ses théories que je jugeais franchement choquantes), ses vertus avaient plus d'importance que sa foi à propos de laquelle il nourrissait, d'ailleurs, quelques doutes. N'étant pas personnellement un homme religieux, l'idée d'une controverse dogmatique avec un prétendu païen ne pouvait soulever en moi la moindre colère ou le moindre désir.

Je m'aperçois que je me suis légèrement écarté de ma description de la ville pour reprendre inexorablement le cours de mon récit, ce qui n'est peut-être pas plus mal. Je n'ai pas découvert Vienne d'un seul coup et il n'est pas utile que le lecteur trouve une relation de voyage là où il suffit d'un carnet. Les quartiers et les sites de la ville qui attirèrent mon attention pendant mon séjour ne tarderont pas, de toute façon, à être manifestes.

Après avoir confié Toby à son chaperon-malgré-lui, je m'engageai dans le Graben jusqu'au café Griensteidl qui était situé bien en évidence au milieu de la place. C'est là que je devais retrouver le Dr Freud si Holmes dormait encore.

Appeler le Griensteidl un café est lui faire une grave injustice car il ne ressemblait en rien à ce que les Anglais entendent par ce mot. À Vienne, les cafés étaient plutôt semblables aux clubs londoniens. C'étaient des centres d'échanges intellectuels et culturels où l'on pouvait passer agréablement la journée sans boire une goutte de café. Le Griensteidl mettait à la disposition de ses clients des billards, des coins tranquilles pour jouer aux échecs, des journaux et des livres. Ses garçons savaient prendre et transmettre les messages et venaient toutes les heures déposer un verre d'eau fraîche sur votre table, que vous ayez ou non commandé quelque consommation ou nourriture. C'est au café que les hommes venaient pour échanger des idées, parler, lire ou être seul. Le café était aussi l'endroit idéal pour prendre du poids car le menu comportait les pâtisseries les plus extravagantes et il fallait que le client fût doté d'une volonté de fer pour résister à leur attrait.

Freud se trouvait au Griensteidl (qui, à propos, se targuait d'être l'institution la plus intellectuelle de son espèce, à Vienne), et le garçon me conduisit à sa table. Je commandai une bière et l'écoutai me dire que Holmes dormait encore mais qu'il ne faudrait pas tarder à rentrer au 19 de la Berggasse. Apparemment, nous ne tenions ni l'un ni l'autre à nous plonger immédiatement dans les nombreux problèmes qui devaient être résolus si nous voulions obtenir la guérison de Holmes, et c'est alors que Freud me parla de ses antécédents et de ses travaux en cours. La cocaïne, m'expliqua-t-il, était pour lui d'un intérêt plus ou moins secondaire, sans lien direct avec ses recherches actuelles. Deux autres médecins et lui-même s'étaient intéressés à ce narcotique quand ils avaient découvert ses précieuses qualités anesthésiques en chirurgie ophtalmologique. Freud avait une formation de neuro-pathologiste, avec une différenciation dans le sens du diagnostic précis et de l'électro-pronostic - termes qui étaient hors de la compétence du simple médecin que j'étais.

— Oui, dit-il en souriant, je viens de loin. C'est par des chemins détournés qu'en partant de la cartographie du système nerveux j'en suis arrivé où j'en suis.

— Vous êtes médecin aliéniste ?

Il haussa les épaules :

— Aucune appellation formelle ne correspond à ce que je fais actuellement, répondit-il. Comme en a justement conclu Herr Holmes. Je m'intéresse aux cas d'hystérie et, la plupart du temps, les malades viennent me consulter chez moi - envoyés par leur famille - quand ce n'est pas moi qui vais les voir chez eux à titre privé. Sur quoi déboucheront mes études, je ne saurais le dire avec certitude, mais j'apprends beaucoup au sujet de l'hystérie et de ce que j'appelle les névroses.

J'allais lui demander ce qu'il entendait par ce terme et si Holmes avait eu raison de supposer que certaines de ses théories n'avaient pas été du goût de la communauté médicale, quand il m'interrompit calmement pour suggérer que nous retournions auprès de notre malade. Tandis que nous nous faufilions entre les tables et les groupes de peintres et écrivains plongés dans des conversations animées, il tourna la tête vers moi et me proposa de l'accompagner dans une de ses tournées pour voir moi-même les gens qu'il soignait et leurs symptômes. J'acceptai avec plaisir et nous nous mîmes à marcher dans le Graben affairé avant de monter à bord d'un tramway tiré par des chevaux, qui roulait sur des rails.

— Dites-moi, lui demandai-je quand nous fûmes assis, connaissez-vous un médecin anglais du nom de Conan Doyle ?

Il pinça les lèvres en s'efforçant de se souvenir.

— Je devrais le connaître ? demanda-t-il enfin.

— Peut-être. Il a étudié pendant un certain temps à Vienne où il s'est spécialisé dans l'ophtalmologie comme vos collègues...

— Königstein et Koller ?

— Oui. Peut-être l'ont-ils connu lorsqu'il étudiait ici.

— Peut-être.

Sa réponse évasive ne comportait pas une proposition de demander à ses deux collaborateurs s'ils connaissaient Doyle. Peut-être étaient-ils de ceux qui avaient décidé de lui battre froid.

— Quels liens y a-t-il entre vous et le Dr Doyle ? me demanda Freud comme pour tenter de dissiper l'impression de brusquerie de sa réponse.

— Aucun lien médical, je puis vous l'assurer. Le Dr Doyle a quelque influence auprès de certains magazines littéraires en Angleterre. À l'heure actuelle, il est plus écrivain que praticien et c'est à lui que je dois d'avoir fait accepter mes modestes comptes rendus des activités de Holmes par les éditeurs.

— Ah !

Nous descendîmes du tramway au carrefour de la Währingerstrasse et de la Berggasse et parcourûmes à pied la distance qui nous séparait de la maison du Dr Freud.

À peine avions-nous franchi le seuil que nous entendîmes un terrible vacarme à l'étage. C'est à peine si nous entrevîmes, en passant devant elle en courant, la servante, Paula, et une femme qui, je l'appris plus tard quand on me la présenta, n'était autre que Frau Freud. Sur le moment, je remarquai à peine une fillette d'environ cinq ans qui s'accrochait avec angoisse aux barreaux de la rampe. Je devais par la suite devenir ami de la petite Anna Freud mais, au premier abord, il n'était pas question de faire des présentations. Je me précipitai avec Freud dans la chambre où Holmes s'acharnait à mettre son sac de voyage en pièces. Son col était à demi arraché, ses cheveux étaient ébouriffés par la violence de ses efforts et par les soubresauts spasmodiques dus au fait qu'il n'avait plus tout le contrôle de ses membres.

Quand nous entrâmes dans la chambre, il pivota pour nous regarder avec des yeux déments.

— Où est-elle ? hurla-t-il. Qu'en avez-vous fait ?

Il fallut nos efforts conjugués pour le calmer et ce qui suivit fut une descente en enfer plus profonde et plus redoutable que celle du gouffre de Reichenbach que j'ai tenté de décrire.

Parfois, l'hypnose donnait des résultats satisfaisants, mais parfois elle échouait. Parfois, elle pouvait être obtenue après l'administration d'un sédatif, mais Freud ne tenait pas à employer ce procédé s'il était possible de parvenir à un résultat sans y avoir recours.

— Il ne faut pas que M. Holmes devienne tributaire du sédatif, m'expliqua Freud, tandis que nous partagions un repas sommaire dans son bureau.

Il était bien sûr nécessaire qu'un de nous deux montât la garde pour s'assurer que Holmes ne mettait en péril ni lui-même ni quelqu'un d'autre pendant les moments où il ne pouvait être tenu pour responsable de ses actes. Il en vint à nous détester tous les deux ainsi que Paula qui, bien qu'elle eût atrocement peur de lui, n'en continua pas moins de vaquer résolument à ses occupations en présentant tous les signes extérieurs de bonne volonté et d'insouciance. Le Dr Freud et les membres de sa maison étaient capables de comprendre les injures de Holmes et de ne pas les prendre à cœur, même quand elles étaient particulièrement pénibles et blessantes, mais ces insultes permanentes de Holmes me faisaient beaucoup plus de mal. Je ne l'aurais pas cru capable de tels discours et de telles invectives. Quand j'entrais dans la chambre pour lui tenir compagnie et pour le surveiller, il m'accablait d'imprécations dont le souvenir m'est encore, à ce jour, douloureux. Il me disait combien j'étais stupide et maudissait d'avoir toléré la compagnie d'un homme sans cervelle - ou pire. Mieux vaut laisser au lecteur le soin d'imaginer comment je supportai ces sarcasmes, ces railleries et ces insultes, mais le fait est que, le troisième jour, lorsqu'il tenta de me bousculer pour se précipiter dans le couloir, je ne fus pas fâché d'être obligé de le terrasser en lui assenant un coup dont - je l'avoue - la rancune qui bouillonnait en moi avait décuplé la violence. Je le frappai si fort qu'il perdit connaissance, ce qui me fit affreusement peur et, tout en appelant au secours, je me battis littéralement la poitrine, car j'avais honte de n'avoir su me dominer.

— N'y pensez plus, docteur, me dit Freud en me tapotant le bras, après que nous eûmes transporté Holmes sur son lit. Chaque heure qu'il passe dans un état d'inconscience joue en notre faveur. Vous m'avez épargné une séance d'hypnotisme et, d'après ce que vous me dites, je crains que cela ne serve plus à grand-chose.

Cette nuit-là, Holmes se réveilla avec une forte fièvre ; il délirait. Freud et moi restâmes assis à son chevet en refrénant les mouvements de ses mains tandis qu'il tenait des propos incohérents sur les huîtres

qui infestaient le monde et autres absurdités {13}. Freud l'écoutait avec la plus grande attention.

— Aime-t-il les huîtres ? me demanda-t-il pendant un moment de calme.

Je haussai les épaules car j'avais l'esprit trop confus pour répondre avec précision.

Au cours de la nuit, Paula et Frau Freud prirent la relève auprès de Holmes. Frau Freud était une femme extrêmement sympathique : tout comme son mari, elle avait des yeux noirs et tristes, mais elle avait aussi une bouche fine, pleine d'humour, dont la fermeté évoquait des ressources intérieures et une force de caractère tranquille.

À un moment, je lui présentai mes excuses pour le dérangement et le bouleversement que notre présence, à Holmes et à moi, apportait dans sa maison. Elle me répondit simplement :

— J'ai, moi aussi, lu vos relations des enquêtes de Herr Holmes. C'est un fait bien connu que votre ami est un homme estimable et courageux. Il a besoin d'être aidé maintenant, comme en a eu besoin notre ami. (Je supposai qu'elle faisait allusion au malheureux ami dont il était question dans l'article de Freud publié dans *Lancet*.) Cette fois, affirma-t-elle, nous n'allons pas échouer.

La fièvre et le délire de Holmes durèrent encore trois jours pendant lesquels il fut pratiquement impossible de lui faire avaler la moindre nourriture. Il était pour nous épuisant - même quand il se reposait - de rester auprès de lui, car le seul spectacle de son énergie convulsive suffisait à vous briser les nerfs. Le soir du troisième jour, six heures durant, ses mouvements convulsifs et ses divagations m'inquiétèrent au point que je finis par me convaincre qu'une méningite allait se déclarer incessamment. Cependant, quand je m'en ouvris à Sigmund Freud, celui-ci secoua négativement la tête et me dit :

— Il est vrai que les symptômes sont fort ressemblants, mais je ne pense pas qu'il y ait lieu ici de redouter une méningite cérébrale. Nous assistons à l'agonie de l'emprise qu'a sur lui la drogue. La toxicomanie est en train d'être extirpée de son organisme. S'il survit à ce phénomène, il aura atteint le tournant qui le mettra sur la voie de la guérison.

— S'il survit ?

— Il est arrivé à des hommes d'en mourir, se contenta-t-il de répondre.

Je m'assis près du lit et observai, impuissant, les spasmes, accompagnés de hurlements terribles, qui continuaient d'ébranler mon

ami avec la même violence, sauf pendant de brèves interruptions qui semblaient ne servir qu'à renouveler son énergie nerveuse. Vers minuit, le Dr Freud insista pour que j'aille prendre quelque repos en me faisant remarquer que je ne pouvais être d'aucun secours à mon ami en ce moment crucial de son épreuve. C'est à contrecœur que je retournai dans ma chambre.

Il me fut impossible de dormir. Même si je n'avais pu entendre les cris et les gémissements aigus à travers les murs, le seul fait de savoir que mon ami subissait cette torture eût suffi à me tenir éveillé. Cela en valait-il la peine ? N'y avait-il pas d'autre moyen de le sauver qu'en lui faisant endurer une épreuve si rude qu'il risquait de mourir pour essayer de vivre ? Je ne suis pas homme à faire des prières et je ressentis l'hypocrisie de mon geste ; pourtant, je m'agenouillai et rampai devant le Créateur de l'Univers - sans savoir de qui ou de quoi il s'agissait -, et je le suppliai, dans les termes les plus humbles qui me vinrent à l'esprit, d'épargner mon ami. Je ne saurais dire avec certitude quel effet mes prières eurent sur Holmes ; cependant, elles me changèrent suffisamment les idées pour que je puisse sombrer dans un sommeil agité.

Le quatrième jour après le début de sa fièvre et de son délire, Sherlock Holmes s'éveilla apparemment calme et avec une température normale.

Quand j'entrai dans sa chambre pour prendre la place de Paula, il m'observa avec une langueur amène.

— Watson ? demanda-t-il d'une voix si faible qu'il en était méconnaissable. C'est vous ?

Je l'en assurai, attirai une chaise auprès du lit, examinai mon ami et lui annonçai que sa fièvre était tombée.

— Ah bon ? dit-il avec apathie.

— Oui. Vous êtes sur la voie de la guérison, cher ami.

— Ah bon.

Il continua de me fixer des yeux, ou plutôt de fixer le vide, au delà de moi, d'un air inexpressif comme s'il ne savait pas où il était et n'était pas curieux d'apprendre comment il était arrivé là.

Il ne m'empêcha pas de lui prendre le pouls - qu'il avait régulier mais extrêmement faible, et ne refusa pas non plus le plateau que Frau Freud lui apporta personnellement. Il fallut le harceler pour obtenir qu'il mangeât frugalement. Il semblait avoir envie de manger et, pourtant, il fallait lui rappeler que la nourriture se trouvait devant lui. Après les éclats de violence et le délire fiévreux, je trouvai ce

renversement léthargique encore plus sinistre que tout ce qui l'avait précédé.

Freud ne l'apprécia pas, lui non plus, quand il rentra de sa tournée et qu'il examina son malade. Il fronça les sourcils et s'approcha de la fenêtre par laquelle on pouvait voir les flèches de Saint-Étienne - une vue qu'il abhorrait, soit dit en passant. Je tapotai la main de Holmes de façon rassurante et allai rejoindre le docteur près de la fenêtre.

— Alors ?

— Il semble qu'il se soit délivré de sa toxicomanie, dit Freud calmement, d'un ton neutre. Elle peut cependant le reprendre à n'importe quel moment. Car tel est le fléau qui s'abat sur ceux qui sont esclaves de la cocaïne. Il serait intéressant de savoir, ajouta-t-il, apparemment hors de propos, comment il en est venu à user de ce narcotique.

— Depuis que je le connais, il en a toujours eu chez lui, répondis-je avec franchise. Il dit qu'il en use pour pallier l'ennui, l'inactivité.

Freud se tourna vers moi et me sourit ; son visage exprimait cette sagesse infinie et cette compassion que j'avais remarquées dès l'instant où je l'avais vu.

— Ce n'est pas la raison qui pousse un homme sur la voie de la destruction, dit-il doucement. Toutefois...

— Qu'est-ce qui vous inquiète ? demandai-je instamment, en m'efforçant de ne pas hausser le ton. Vous dites que nous l'avons arraché au monstre.

— Temporairement, répéta Freud en retournant vers la fenêtre, mais il semble aussi que nous l'ayons arraché à son esprit. Selon un vieux proverbe, le remède est pire que le mal.

— Mais que pouvions-nous faire ? m'écriai-je. Fallait-il le laisser s'empoisonner ?

Freud se retourna, un doigt sur les lèvres.

— Je sais. (Il me tapota l'épaule et s'approcha du malade étendu.) Comment allez-vous ? demanda-t-il doucement, en souriant à Holmes.

Celui-ci leva les yeux vers lui, puis son regard devint vitreux et se fixa dans le vide.

— Pas bien.

— Vous souvenez-vous du Pr Moriarty ?

— Mon mauvais génie ?

L'ébauche d'un sourire tira faiblement les commissures de ses

lèvres.

— Qu'en dites-vous ?

— Je sais ce que vous voulez que je dise, docteur. Très bien, je vais vous faire plaisir : le seul moment où le Pr Moriarty a joué dans ma vie le rôle du mauvais génie est l'époque où il lui a fallu trois semaines pour me faire comprendre les premiers rudiments de calcul.

— Ce qui m'intéresse, répondit calmement le médecin, ce n'est pas tant que vous le disiez mais que vous compreniez que c'est vrai.

Il y eut un silence au bout duquel Holmes murmura :

— Je le comprends.

Cette réponse presque inaudible comportait toute l'humiliation et toute la souffrance exténuées qu'un être humain puisse éprouver. Même Freud, qui pouvait être aussi tenace que Holmes quand le besoin s'en faisait sentir, ne voulut pas rompre le long silence qui suivit ce terrible aveu.

C'est finalement Holmes qui mit fin de lui-même à sa rêverie ; parcourant la chambre des yeux, il m'aperçut et ses traits s'animent.

— Watson ? Approchez-vous, mon vieil ami. Vous êtes mon vieil ami, n'est-ce pas ? ajouta-t-il d'un ton hésitant.

— Vous le savez bien.

— Ah, oui ! (Quittant la position assise qu'il avait adoptée au prix d'un terrible effort, il se renversa contre les oreillers, me regarda et ses yeux, d'habitude gris et perçants, se voilèrent.) Je n'ai guère de souvenirs des quelques derniers jours, dit-il pour commencer, mais je l'interrompis d'un geste de la main.

— Cela, c'est le passé. Ne pensez pas à ce qui est arrivé. C'est terminé.

— Je dis que je n'ai guère de souvenirs, reprit-il avec acharnement, mais il me semble bien avoir hurlé des imprécations, vous avoir lancé toutes sortes d'invectives. (Il m'adressa un sourire contrit.) Est-ce vrai, Watson ? Ou n'est-ce que le fruit de mon imagination ?

— Ce n'est que le fruit de votre imagination, mon cher. Maintenant, rallongez-vous.

— Parce que si j'ai vraiment fait cela, poursuivit-il obéissant à mon conseil, je veux que vous sachiez que je ne le pensais pas. Vous m'entendez ? Je ne le pensais pas. Je me souviens très bien vous avoir traité de Judas. Vous voulez bien me pardonner ce mot monstrueux ? Vous voulez bien ?

— Holmes, je vous en supplie !

Freud s'interposa en mettant une main sur mon épaule.

— Vous feriez mieux de le laisser maintenant. Il va dormir.

Je me levai et m'enfuis de la chambre, les yeux noyés de larmes.

9 - OÙ IL EST QUESTION D'UNE PARTIE DE TENNIS ET D'UN VIOLON

Sigmund Freud m'avait prévenu : bien que Holmes ne semblât plus obsédé par le besoin de cocaïne, il fallait continuer de se montrer aussi vigilant qu'avant à l'égard de ce stupéfiant et de la possibilité, pour Holmes, de s'en procurer. J'avais un instant songé à retourner en Angleterre puisqu'il semblait que le pire fût passé - ce que le Dr Freud me confirma - mais le médecin viennois me supplia de rester. Il s'inquiétait de ce que Holmes était encore très abattu, de ce qu'il était encore difficile de l'amener à se nourrir et il pensait qu'il était encore impossible de le renvoyer à son propre monde. Holmes avait si manifestement besoin d'un ami que je consentis à rester quelque temps.

Il y eut un nouvel échange de télégrammes entre ma femme et moi, au cours duquel je lui résumai les grandes lignes de la situation en implorant son indulgence, et elle me répondit chaleureusement en me prodiguant des encouragements, en m'affirmant que le Dr Cullingworth prenait bon soin de ma clientèle et qu'elle-même se chargerait d'informer Mycroft Holmes des progrès de son frère.

Cependant, les progrès de Holmes étaient minimes. S'il ne s'intéressait plus à la cocaïne, il ne manifestait non plus aucun intérêt pour quoi que ce fût. Nous l'oblignons à manger et usions de tous les moyens de persuasion pour obtenir qu'il allât faire quelques pas dans les jardins proches de la Hofburg. En ces occasions, s'il acceptait de se promener, il se refusait à poser les yeux ailleurs que sur le sol devant lui. Je ne savais s'il fallait ou non me réjouir de la tournure que prenaient les choses : il est certain qu'elle concordait avec le Holmes que je connaissais bien, celui qui prêtait rarement attention au paysage et préférait étudier les traces de pas. Pourtant, quand je m'efforçai de le faire parler sur ce sujet en lui demandant quelles conclusions il tirait de l'étude du sol, il me répondit avec lassitude en me priant de cesser de le traiter avec condescendance, après quoi il ne dit plus rien.

Désormais, il prenait ses repas avec le reste de la maisonnée, s'enfermant dans le silence malgré tous nos efforts pour susciter la conversation, et mangeant fort peu. Les exposés que faisait le Dr Freud

sur le cas d'autres malades ne semblaient revêtir, pour lui, aucune forme d'intérêt et j'avoue que j'étais personnellement si absorbé par les moindres réactions de Holmes que je n'entendais pratiquement rien des explications concernant ces cas. Je me souviens vaguement du fait qu'il les désignait par des noms étranges, en faisant parfois allusion à « l'Homme aux rats » ou à « l'Homme aux loups », ou encore à une personne qu'il appelait « Anna O ». Je comprenais qu'il préservait la véritable identité de ces gens par souci de discrétion professionnelle ; néanmoins je pense qu'il révélait ainsi un sens de l'humour - par ailleurs latent - dans les sobriquets qu'il choisissait pour les décrire ou, du moins, un vrai talent pour créer des associations anthropomorphes. Il m'est souvent arrivé, alors que je m'endormais en songeant vaguement à des choses ou à d'autres, de me rappeler ces bribes de conversation à la table des Freud et de sourire en pensant à l'homme qui avait l'air d'un rat ou à celui qui ressemblait à un loup. Et que dire d'Anna O ? Était-elle d'une rondeur sensationnelle ?

Fait curieux, le seul membre de la famille qui semblât parvenir à obtenir une réaction positive de Holmes était une autre Anna, la fille de Freud. C'était une adorable enfant - d'habitude, je n'aime pas les enfants {14} - aussi intelligente que séduisante. Dès la fin du premier jour, les crises de Holmes perdirent pour elle tout élément de terreur et elle s'approcha de lui très librement. En vertu d'un instinct qui lui était propre, elle se montra toujours discrète dans ses avances - qui n'en étaient pas moins des avances. Un soir, après le dîner, elle lui proposa de lui montrer sa collection de poupées. Holmes accepta son invitation avec une gravité et une politesse irréprochables, et ils se retirèrent pour aller voir le placard où étaient rangées les figurines. J'allais me lever de ma chaise pour les suivre quand Freud me fit signe de rester assis.

— Il ne faut pas que nos attentions l'étouffent, dit-il en souriant.

— Il en va de même pour Anna, dit Frau Freud en riant.

Elle sonna pour prier la servante d'apporter le café.

Le lendemain matin, j'étais encore au lit et me frottais les yeux pour chasser le sommeil, quand j'eus la grande surprise d'entendre un bruit de voix émanant de la chambre voisine. Je regardai ma montre sur la table de nuit et constatai qu'il n'était pas tout à fait 8 heures. D'après les bruits qui me parvenaient d'en bas, je savais que Paula était dans la cuisine et que le reste de la maisonnée n'était pas encore réveillé. Qui cela pouvait-il bien être ?

Sans bruit, je m'approchai sur la pointe des pieds de la porte de communication de nos deux chambres et collai mon œil dans l'entrebâillement. Holmes, redressé dans son lit, parlait calmement à la petite Anna qui était assise au pied du lit. Je ne pus discerner leurs

paroles, mais il me sembla qu'il s'agissait d'une conversation agréable où l'enfant posait des questions et où Holmes faisait de son mieux pour y répondre. À un moment, Holmes eut un rire étouffé et je m'éloignai silencieusement de la porte, dans la crainte de troubler leur tête-à-tête en faisant du bruit sans le vouloir.

Après le petit déjeuner, Holmes préféra rester dans le bureau où il comptait lire des ouvrages de Dostoïevski (s'il trouvait une traduction en anglais) plutôt que de nous accompagner au Maumberg, le cercle très fermé dont Freud était membre, pour jouer au tennis en salle.

— Le Dr Watson vous confirmera mon indifférence pour le sport en tant que tel, dit-il en souriant tandis que nous hésitions sur le pas de la porte et que nous insistions pour qu'il se joignît à nous. Surtout, ne voyez aucun rapport entre le fait que je reste ici et le mal dont je souffre.

Freud décida de ne pas insister et, laissant Holmes entre les mains des dames - Frau Freud, Paula et la petite Anna -, nous nous mîmes en route.

Le Maumberg, situé au sud de la Hofburg, était un club assez différent de ceux que je connaissais à Londres. C'était avant tout un lieu voué à l'exercice physique, les cafés de la ville palliant les insuffisances mondaines et intellectuelles de l'établissement.

Il y avait bien un restaurant et un bar, mais Freud n'avait pas l'habitude de s'attarder dans l'un ou l'autre ni de frayer avec les autres membres. Il m'expliqua qu'il aimait jouer au tennis et qu'il n'utilisait les courts du club qu'en raison de leurs simples vertus récréatives. Pour ma part, je n'étais pas un joueur de tennis (mon bras (15) m'ayant définitivement interdit de jouer), mais je désirais voir le club et me soustraire, ne serait-ce qu'un instant, à l'influence attristante du combat que menait Holmes, combat qui m'avait accaparé et déprimé. Le Dr Freud avait dû le sentir quand il avait lancé son aimable invitation.

Les courts de tennis étaient enfermés dans une gigantesque structure en fer forgé qui n'était pas sans rappeler une serre. D'énormes lucarnes permettaient au soleil d'éclairer les lieux qui, pendant les mois d'hiver, étaient confortablement chauffés de l'intérieur. Les courts proprement dits étaient faits de bois parfaitement poli qui répercutait une violente cacophonie quand les balles de plusieurs parties simultanées frappaient le plancher.

En entrant dans le vestiaire où le docteur rangeait sa tenue de tennis, nous passâmes devant un groupe de jeunes gens qui buvaient de la bière dans de longs verres effilés, les pieds posés sur des bancs,

une serviette négligemment passée autour du cou. Nous poursuivîmes notre chemin. J'entendis l'un d'eux s'étrangler en buvant, puis éclater de rire.

— Des *Juden* au Maumberg ! Mais dites-moi, cet endroit s'est dégradé depuis ma dernière visite.

Freud, qui marchait devant moi, s'arrêta et se retourna vers le jeune homme qui feignit d'être en grande conversation avec un des ses compagnons, bien qu'il leur fût, à tous deux, impossible de refréner leur fou rire. Quand il se tourna vers nous d'un air un peu narquois et interrogateur, je ne pus m'empêcher d'être surpris par son visage. Ses traits, par ailleurs beaux et froids, étaient affreusement enlaidis par une horrible balafre livide sur la joue gauche. En fait, sa figure, totalement transformée par cette hideuse blessure, avait une expression maléfique et ses yeux glacials et durs lui conféraient l'aspect désagréable d'un oiseau de proie. Il n'avait pas encore trente ans, mais la méchanceté de son visage était vieille comme le monde.

— Vous faisiez allusion à moi ? demanda Freud calmement, en s'approchant du jeune homme.

— Plaît-il ? demanda ce dernier très innocemment.

Sa bouche cruelle affectait un large sourire, mais ses yeux étaient sans expression.

— Peut-être, *mein Herr*, vous intéresserait-il de savoir que, depuis votre dernière visite - qui n'a, apparemment, jamais eu lieu puisque vous semblez tout ignorer de la composition de ce club, sans parler de ses habitudes - plus d'un tiers des membres sont juifs.

Il tourna les talons et s'en alla, laissant dans son sillage une traînée de rire sans malice. Le jeune balafré devint écarlate et baissa la tête pour écouter ce que lui chuchotait son compagnon, tout en suivant des yeux la silhouette de Freud qui s'éloignait. Soudain, il cria :

— Vous êtes le Dr Freud, n'est-ce pas ? Mais pas le Dr Freud qui a été prié de quitter son poste à l'*Allgemeines Krankenhaus* en raison de sa charmante théorie selon laquelle les jeunes gens couchent avec leur mère ? À propos, docteur, vous couchiez avec votre mère ?

Le médecin s'immobilisa et blêmit en entendant cette tirade puis, à nouveau, il pivota pour affronter son tourmenteur.

— Vous êtes ridicule, répondit-il sèchement avant de se retourner et de repartir ayant, une fois de plus, frappé au but.

En un clin d'œil, le buveur de bière fut debout et, dans un accès de colère, il envoya son verre voler en éclats sur le sol.

— Veuillez relever mon défi, *mein Herr* ! s'écria-t-il en tremblant de rage. Mes témoins viendront vous trouver au moment qui vous conviendra.

Freud l'examina de haut en bas et un petit sourire lui contracta les lèvres.

— Voyons, voyons, dit-il aimablement, vous savez bien que les aristocrates ne se battent pas en duel avec les Juifs. N'avez-vous donc aucun sens des convenances ?

— Alors vous refusez ? Savez-vous qui je suis ?

— Je ne le sais pas et ne désire pas le savoir. Je vais vous dire ce que je propose, poursuivit Freud sans laisser le temps à l'autre de protester. Nous allons faire une partie de tennis et je vais vous battre. Cela vous conviendrait-il ?

C'est à ce moment-là que quelques-uns des amis du balafre voulurent intervenir, mais le jeune homme les repoussa avec violence sans quitter des yeux Freud qui était calmement occupé à ôter ses chaussures puis à attraper sa raquette de tennis.

— Très bien, *Doktor*, je vous attendrai sur le court.

— Je ne vous ferai pas attendre, répondit Freud sans prendre la peine de regarder son interlocuteur.

Quand nous nous avançâmes sous les énormes lucarnes, pour rejoindre le jeune balafre et ses compagnons - dont certains examinaient les balles de tennis comme s'il s'était agi de balles de pistolet - la nouvelle du match avait, de toute évidence, déjà fait le tour du club.

— Ne pensez-vous pas que cela est absurde ? dis-je à Freud pour tenter de le mettre en garde au moment où nous nous engagions dans l'escalier.

— Je pense, en effet, que c'est tout à fait absurde, répondit-il sans hésiter, mais moins absurde que d'essayer de nous entretuer.

— Ne craignez-vous pas de perdre ce match ?

— Mon cher docteur, cela n'est qu'un jeu.

Peut-être n'était-ce qu'un jeu pour Freud, mais son adversaire prenait la chose au sérieux et le montra dès le début de la partie. Il était plus grand, plus fort et beaucoup mieux entraîné que le médecin, et tous les deux s'en rendaient compte. Il envoyait ses balles au fond du court avec une précision considérable, tandis que Freud les rattrapait de son mieux, sans jamais se décourager quand il ne pouvait pas les renvoyer. C'est ainsi qu'il perdit les deux premiers jeux au cours

desquels il ne parvint à arracher qu'un ou deux points.

Au troisième jeu, il obtint des résultats un peu meilleurs et parvint même à l'égalité avant de s'incliner. Je pris sur moi d'aller chercher un verre d'eau pour le médecin quand la partie s'interrompit pour que les adversaires puissent changer de côté.

— Vous avez mieux joué au dernier jeu, lui dis-je pour l'encourager en lui tendant l'éponge.

— J'espère bien faire mieux. (Freud se passa l'éponge à plusieurs reprises sur la nuque.) Il joue de façon purement offensive et, entre autres défauts, il semble ignorer le revers. Vous avez remarqué ?

Je secouai négativement la tête.

— C'est pourtant vrai. Chaque fois que j'ai marqué un point, c'est en visant son revers. Regardez.

Je regardai, comme le firent deux cents {16} spectateurs passionnés. Le sort se mit à tourner, lentement mais inexorablement, et Freud enleva un jeu après l'autre à son jeune adversaire. Au début, celui-ci ne sembla pas se rendre compte de ce qui se passait. Ce n'est que lorsqu'ils furent à égalité avec trois jeux partout qu'il comprit que la stratégie de Freud était délibérée et que, connaissant sa propre faiblesse, il se tint de plus en plus sur la gauche du court dans l'espoir de déjouer la tactique du médecin. Il parvint ainsi à gagner un ou deux points, mais Freud ne tarda point à percevoir ses intentions et les contrecarra en renvoyant la balle dans le couloir de droite, loin de la portée de son adversaire épuisé.

Quand il arrivait à temps pour attraper la balle, Freud tirait à nouveau parti du revers défaillant vers lequel il renvoyait adroitement le projectile. La partie n'était pas facile, mais le jeune balafré avait très nettement le dessous. L'obligeant à pratiquer un jeu défensif, Freud le faisait courir d'un côté à l'autre, tandis qu'il restait, lui, pratiquement sur place. La colère conduisait le jeune homme à commettre des erreurs qu'il n'aurait jamais faites s'il avait conservé son sang-froid, et Freud conclut la partie en moins d'une heure, en remportant la dernière manche par six jeux contre trois.

Quand la dernière balle eut volé complètement hors de portée de la raquette du jeune homme, Freud s'avança calmement vers le filet.

— Estimez-vous avoir satisfait à l'honneur ? demanda-t-il poliment.

Je crois que l'autre aurait bondi pour l'étrangler sur-le-champ si ses amis ne l'avaient rapidement intercepté et retenu de force.

De retour au vestiaire, Freud se rafraîchit et remit son costume de ville sans faire le moindre commentaire, après quoi nous primes le

chemin de la Berggasse.

— En tout cas, comme ça, j'ai pu faire une partie de tennis, me fit-il observer tout en hélant un fiacre. Et je n'ai pas eu à attendre pour avoir un court.

— Ce qu'a dit cet homme... à propos de votre théorie, demandai-je après avoir quelque peu hésité... vous ne prétendez quand même pas que les garçons... qu'ils...

Il me sourit avec cette expression empreinte de tristesse qui me devint si familière.

— Ne vous inquiétez pas, docteur. Je ne le prétends pas du tout.

Je me laissai aller contre les coussins du fiacre en poussant presque un soupir de soulagement, mais je ne crois pas que Freud s'en rendît compte.

Quand nous fûmes de retour à la maison, Freud me mit en garde contre toute allusion au « duel » en présence de Holmes. Il jugeait inopportun d'inquiéter mon ami par le récit de l'incident, et je fus d'accord avec lui.

Nous trouvâmes le détective là où nous l'avions laissé, dans le bureau, plongé dans la lecture et peu désireux de parler. Le seul fait de le voir s'intéresser à quelque chose me parut encourageant. Je me retirai dans ma chambre et réfléchis à la scène étrange qui s'était déroulée au Maumberg. Nous n'avions pas appris le nom de cette jeune tête de bois, mais son visage blême et méchant, avec son affreuse balafre, me hanta pendant le reste de l'après-midi.

Au cours du dîner, il sembla que Sherlock Holmes était à nouveau la proie de son malaise antérieur. En dépit de tous nos efforts pour engager la conversation, il ne répondit que par monosyllabes, et ce, d'une manière extrêmement décousue. Je regardai Freud avec angoisse, mais il fit semblant de ne pas s'en apercevoir et continua de bavarder comme si tout allait pour le mieux.

Après le dîner, il se leva, nous pria de lui permettre de quitter la table, puis revint quelques instants plus tard avec un paquet dans les bras.

— Herr Holmes, dit-il en tendant une longue boîte au détective, je crois que voici quelque chose qui vous fera plaisir.

— Ah ?

Holmes prit la boîte et la posa sur ses genoux, ne sachant apparemment pas qu'en faire.

— J'ai télégraphié à Londres pour me le faire envoyer, poursuivit

Freud en se rasseyant.

Holmes continua de se taire, mais regarda la boîte.

— Puis-je vous aider à l'ouvrir ? demanda Anna en tendant la main pour se saisir de la ficelle.

— Je vous en prie, répondit Holmes à l'enfant.

— Fais attention, recommanda le père quand les doigts de la fillette s'attaquèrent au nœud. Attends.

À l'aide d'un canif, Freud coupa la ficelle et Anna écarta le papier pour découvrir la boîte. Je ne pus réprimer un sursaut en voyant le contenu du paquet.

— Encore une boîte ! s'écria Anna.

Derrière moi, j'entendis Frau Freud dire, d'un ton autoritaire :

— Laisse Herr Holmes ouvrir celle-là.

— Alors, vous ne le faites pas ? demanda Anna pour l'encourager.

Sans lui répondre, Holmes sortit un étui du rembourrage qui emplissait la boîte. Lentement, mais automatiquement, ses doigts firent jouer les fermoirs ; il sortit le stradivarius et leva les yeux sur le médecin viennois.

— C'est fort aimable à vous, dit-il de cette voix basse qui me faisait si peur.

Anna battit des mains et s'écria d'un ton ravi :

— C'est un violon ! Un violon ! Vous savez en jouer ? Oh, je vous en prie, vous voulez bien en jouer pour moi ? Vous voulez bien ?

Holmes baissa les yeux sur elle, puis regarda l'instrument qu'il avait entre les mains et dont le vernis étincelait à la lumière. Il pinça une ou deux cordes dont le son le fit légèrement tressaillir. Puis il cala le violon sous son menton et, après avoir relevé et abaissé plusieurs fois la tête pour mettre l'instrument bien en place, il entreprit de l'accorder. Cela fait - tandis que nous l'observions en retenant notre souffle comme les spectateurs au cirque devant les exploits d'un funambule - il sortit l'archet de l'étui et l'enduisit de colophane après avoir tendu les crins.

— Hum !

Il joua d'abord de façon hésitante, et je ne reconnus absolument pas son style quand il essaya quelques accords et quelques phrases. Cependant, peu à peu, un sourire envahit son visage - c'était la première fois que j'y voyais une expression vraiment heureuse depuis ce qui me semblait être une éternité.

Puis il se mit à jouer pour de bon.

J'ai déjà fait allusion aux talents musicaux de mon ami, mais je ne l'entendis jamais se surpasser et enchanter son auditoire au point où il le fit ce soir-là. Un miracle se produisit sous nos yeux quand l'instrument, ramené à la vie par son propriétaire, rendit la vie à celui-ci.

Sans paraître s'en rendre compte, Holmes repoussa sa chaise et se leva, sans cesser de jouer du violon ; peu à peu, il s'anima et se concentra passionnément. Je ne sais par quoi il commença - je n'ai pas de culture musicale, mes lecteurs ont déjà dû s'en rendre compte - mais je pense que c'étaient des exercices et des morceaux de sa composition.

Je sais, en revanche, ce qu'il joua ensuite. Holmes avait le sens des effets théâtraux et, par ailleurs, il n'oubliait pas où il se trouvait.

Il joua des valse de Strauss. Ah, la qualité de son jeu ! Riche, langoureux, sonore, joyeux, rythmé et plein d'entrain ! Ces deux derniers éléments me furent confirmés quand le Dr Freud prit sa femme par la taille et la fit tourner dans la salle à manger et le salon où nous les suivîmes, Holmes, Anna, Paula et moi-même. J'étais à ce point transporté en regardant le spectacle et en observant mon ami, toujours rayonnant, que je mis quelques instants à me rendre compte qu'une petite main me tirait par la manche. Baissant les yeux, je vis Anna qui tendait les bras vers moi.

Je n'ai jamais été un danseur émérite, et avec ma jambe boiteuse j'étais sans doute pire danseur que la plupart des hommes qui n'ont pas l'oreille musicienne - cependant je dansai. Le spectacle que j'offris ne dut pas être très gracieux, mais il était plein d'énergie et de bonne volonté.

Contes de la forêt viennoise, Sang viennois, Le Beau Danube bleu, Aimer, boire et chanter, Holmes les joua toutes, tandis que nous dansions tous les quatre en hurlant de rire et de joie ! Au bout d'un moment, je changeai de partenaire avec Freud et dansai avec son épouse, alors que le docteur - qui, je m'en aperçus, n'avait guère plus que moi l'habitude de valser - gambadait avec sa fille. À un moment, je me souviens que, dans ma surexcitation, je fis même tourbillonner Paula malgré ses protestations amusées.

Quand, enfin, ce fut terminé, nous nous laissâmes tous tomber sur nos chaises et fauteuils, essoufflés, un sourire s'attardant sur nos lèvres, bien que la musique qui l'avait inspiré se fût arrêtée. Holmes posa le violon sur ses genoux et le regarda fixement pendant un long moment. Puis il tourna les yeux vers Freud, de l'autre côté de la pièce.

— Vos talents ne cessent de m'émerveiller, lui dit le docteur.

— Les vôtres commencent tout juste à me stupéfier, répartit Holmes en le regardant droit dans les yeux - et je vis alors avec ravissement le pétilllement que je connaissais bien.

Ce soir-là, je me retirai tout émerveillé du pouvoir de la musique. Je crois que c'est dans Jules César {17} que le barde dit de la musique qu'elle a le pouvoir d'apaiser les cœurs furieux et de calmer les esprits agités, mais je n'avais jamais eu l'occasion d'assister à une démonstration aussi concrète de ce phénomène.

Cela se poursuivit après que le reste de la maisonnée fut couché, comme j'eus de bonnes raisons de le savoir car, à travers la mince cloison qui séparait la chambre de Holmes de la mienne, j'entendis mon ami gratter son instrument jusqu'aux petites heures du matin. Étant libre de choisir son propre répertoire, il revint aux airs mélancoliques et rêveurs de sa propre invention. Ils étaient obsédants et désespérément tristes, car ils eurent finalement pour effet de me bercer doucement et de m'endormir. Je me laissai aller au sommeil en me demandant vaguement si, maintenant que nous étions parvenus à faire jaillir une étincelle dans l'âme glaciale de mon ami, cette étincelle était destinée à grandir ou à s'éteindre de nouveau avec le jour. L'épisode du violon apportait la preuve que son âme n'était ni vidée de sa substance ni réduite en cendres au point de ne plus pouvoir s'enflammer, mais la musique suffirait-elle à entretenir ce phénomène ? J'en doutais. Il y eut aussi, dans mon sommeil agité, un moment où je revis ce visage intrigant, démoniaque avec son affreuse balafre livide.

10 - ÉTUDE EN HYSTÉRIE

Le lendemain matin, au petit déjeuner, Sherlock Holmes se montra silencieux. Son comportement n'indiquait en rien que l'épisode musical l'eût véritablement mis sur la voie de la guérison. L'attitude neutre de son malade ne provoqua aucune réaction de la part du Dr Freud qui demeura impénétrable. Il demanda, comme d'habitude, à Holmes s'il avait bien dormi et s'il voulait une autre tasse de café.

Ce qui se produisit ensuite m'empêchera à tout jamais de dire si le violon parvint, à lui seul, à rétablir mon ami. S'il n'y avait pas eu de coup de sonnette, la folle aventure dans laquelle nous nous jetâmes tête baissée n'aurait pas eu lieu. Pourtant, en dépit de ce qui devait advenir, je suis content qu'un messenger soit arrivé porteur d'un billet pour le Dr Freud car, sans cela, je crains que Holmes n'eût fait une rechute, avec ou sans violon.

C'était un messenger de l'Allgemeines Krankenhaus, l'hôpital-école où Freud avait jadis exercé. Ce messenger était porteur d'un billet écrit par un membre du personnel qui priait le Dr Freud de venir voir une malade arrivée la veille. Le billet, que Freud lut à voix haute, me rappela de vieux souvenirs.

« Auriez-vous le temps de vous entretenir avec moi d'un cas extrêmement étrange ? La malade ne peut ou ne veut dire un mot, et bien qu'elle soit assez faible, elle semble en parfaite santé. Je serais heureux si vous pouviez trouver un moment pour passer et procéder à un examen rapide. Vos méthodes ne sont pas très conventionnelles mais, en ce qui me concerne, je les ai toujours respectées. »

Le billet était signé : « Schultz. »

— Vous pouvez constater que je suis bel et bien un paria, dit Freud qui sourit, tout en repliant la feuille. Voulez-vous m'accompagner et voir cette femme récalcitrante, messieurs ?

— Cela m'intéresserait vivement, répondit Holmes sans hésiter.

Tandis que je me préparais à y aller aussi, je fis remarquer avec amusement qu'il ne me serait jamais venu à l'idée que les malades du Dr Freud pouvaient intéresser Sherlock Holmes. Le fait est qu'il n'avait, jusqu'alors, témoigné aucune curiosité à leur endroit.

— Oh, ce n'est pas la malade qui m'intéresse, me dit Holmes en riant, mais ce Dr Schultz ne fait-il pas penser à notre vieil ami Lestrade

{18} ? J'ai décidé d'accompagner le Dr Freud pour le soutenir de ma sympathie.

L'hôpital n'était pas très loin ; quand nous y arrivâmes, on nous apprit que le Dr Schultz était auprès de sa malade, dans le pavillon psychiatrique. Nous le trouvâmes dans la cour extérieure où l'on accédait par une grille particulière au delà de laquelle les malades étaient autorisés - sous surveillance - à s'asseoir ou se promener au soleil. On y mettait aussi des jeux à leur disposition. Ils étaient cinq ou six à jouer au croquet, mais la partie qu'ils faisaient était désordonnée, ponctuée de cris, et requérait la présence constante du surveillant.

Le Dr Schultz était un individu trapu et d'un abord assez rugueux. Il avait environ cinquante ans, une fine moustache et des favoris d'une largeur incongrue.

Il fit à Freud un accueil réservé et formel et nous salua, Holmes et moi, sans empressement aucun. Comme l'hôpital avait pour vocation l'enseignement aussi bien que la pratique de la médecine, il ne souleva pas d'objections quand Freud lui demanda si nous pouvions l'accompagner. Je crois qu'il nota que j'étais médecin et en conclut que nous avions des raisons personnelles de vouloir examiner la malade.

— Cela ne me concerne pas vraiment, répliqua Schultz tandis que nous traversions d'un pas vif la pelouse, mais voyez-vous, il faut en faire quelque chose. On l'a vue essayer de se jeter dans le canal du haut du pont Augarten. Des badauds ont tenté de l'en empêcher, mais elle est parvenue à se libérer et à sauter quand même. Elle souffre de sous-alimentation, ajouta-t-il après coup, mais quand la police lui a fait reprendre connaissance, elle a avalé quelque nourriture. Le problème est le suivant : que faire ? Si vous pouvez découvrir son identité ou quoi que ce soit du même ordre, je vous en serai éternellement reconnaissant.

Il ne semblait pas tenir particulièrement à vouer une reconnaissance éternelle à Freud et ce dernier préféra me sourire plutôt que de lui répondre directement.

Je fus frappé - comme Holmes l'avait été par le message de Schultz - par la ressemblance de ton entre ce médecin attiré et l'enquêteur attiré de Scotland Yard lorsqu'ils avaient affaire à leurs iconoclastes respectifs. Quelles que fussent les théories de Freud, elles ressemblaient à celles de Holmes par le scepticisme condescendant qu'elles soulevaient dans les milieux du fonctionnarisme où régnait une idéologie ratifiée.

— La voici - elle est toute à vous. On m'attend en chirurgie. Vous n'aurez qu'à me laisser un mot dans mon bureau, si vous voulez bien.

Je repasserai la voir demain.

Il s'en alla pratiquer son intervention, nous laissant en présence d'une jeune femme assise sur une chaise en osier, qui regardait la pelouse avec de grands yeux bleus et fixes. Elle était manifestement sous-alimentée et sa peau avait une légère teinte bleutée, surtout sous les yeux. Son visage aurait pu être beau s'il n'avait été ravagé par le mal dont elle souffrait. J'aurais dit qu'elle était épuisée si la raideur de sa position n'avait proclamé qu'elle se trouvait au contraire dans un état d'extrême tension.

Freud marcha lentement autour d'elle, sous le regard de Holmes et du mien. Il passa la main devant son visage. Elle n'eut aucune réaction. Elle n'offrit aucune résistance quand il se saisit doucement de son poignet pour lui prendre le pouls, mais quand il lâcha prise, son bras retomba mollement sur ses genoux, comme un objet sans vie. Son visage était maigre, plus maigre encore qu'il n'aurait dû l'être à en juger par son ossature. Il nous était impossible d'évaluer son poids car elle portait les amples vêtements des hôpitaux. Holmes semblait s'intéresser vaguement à la jeune femme et regardait attentivement Freud procéder à un premier examen.

— Vous voyez pourquoi ils m'ont appelé, dit Freud calmement. Ils ne savent que faire d'autre. Dans son état actuel, on peut l'envoyer dans une institution normale pour indigents.

— Qu'est-ce qui l'a rendue hystérique ? demandai-je.

— Il m'est, à cet égard, impossible d'émettre une hypothèse. La pauvreté, le désespoir, l'abandon. Étant à bout de forces, elle a décidé de mettre fin à ses jours, mais ayant été empêchée d'atteindre ce but, elle s'est réfugiée dans l'état où nous la voyons.

Freud ouvrait son sac noir et y fouillait pour chercher quelque chose. Il en sortit une seringue et une bouteille.

— Qu'allez-vous faire ?

Holmes s'accroupit auprès de lui sans quitter des yeux la malheureuse.

— Ce que je peux, répondit Freud en retroussant la manche lâche de la longue chemise blanche et en désinfectant une portion de son bras à l'aide d'un coton imbibé d'alcool. Je vais voir si je peux l'hypnotiser. Pour y parvenir, il me faut lui administrer un produit qui la détendra et me permettra de capter son attention.

Holmes hocha la tête et se leva tandis que Freud enfonçait l'aiguille dans le bras de la malade.

Il entreprit ensuite d'imprimer à sa chaîne de montre un

mouvement de va-et-vient, tout en parlant de sa voix pleine de force, mais aussi de sollicitude, comme j'avais eu l'occasion de le voir faire bien souvent. Je jetai un rapide coup d'œil à Holmes, en me demandant quelles images cette scène évoquait chez lui, mais ses facultés étaient manifestement absorbées par les réactions de la femme et par la voix de Freud.

De sa main libre, le médecin nous fit signe de reculer pour nous mettre hors du champ de vision de la malade et il continua de lui ordonner calmement d'écouter ce qu'il avait à dire, de se détendre car elle était en présence d'amis, et ainsi de suite.

Pour commencer, j'eus conscience de la partie de croquet, avec ses cris grotesques, qui se déroulait quelque part sur ma gauche, mais à mesure que Freud poursuivait, les sons s'éloignèrent.

Les litanies du médecin étaient si persuasives que j'aurais pu nous croire plongés dans la pénombre habituelle de son bureau, au 19 de la Berggasse.

Presque imperceptiblement, les yeux de la malade se mirent à cligner, puis à suivre les mouvements de la chaîne qu'ils n'avaient pas, jusqu'alors, semblé apercevoir. Dès qu'il s'en rendit compte, Freud cessa de lui ordonner calmement de se détendre pour lui demander, de la même voix douce, de dormir.

La malade sembla d'abord hésiter, puis après avoir à nouveau cillé des paupières, elle obéit et ferma les yeux.

— Vous m'entendez toujours, n'est-ce pas ? demanda Freud. Hochez la tête si vous m'entendez.

La tête s'inclina mollement et les épaules s'arrondirent.

— Maintenant vous pourrez parler, lui dit Freud, et répondre à des questions fort simples. Êtes-vous prête ? Hochez à nouveau la tête, s'il vous plaît.

Elle le fit.

— Comment vous appelez-vous ?

Il y eut un long silence. Puis elle remua légèrement les lèvres sans émettre aucun son.

— Veuillez parler plus clairement. Je vais vous poser la question et vous parlerez plus clairement. Comment vous appelez-vous ?

— Je m'appelle Nancy.

Elle parlait anglais !

Freud fronça les sourcils avec surprise et, sans le vouloir, échangea

un bref coup d'œil avec moi. Puis il reporta son attention sur la jeune femme. Il toussota et continua de s'adresser à elle, mais cette fois en anglais.

— Alors, Nancy. Quel est votre nom complet ?

— J'ai deux noms.

— Oui. Lesquels ?

— Slater. Nancy Slater. Nancy Osborn Slater. Von Leinsdorf, ajouta-t-elle d'une voix étranglée.

Ses lèvres continuèrent de remuer après qu'elle eut fini de parler.

— Très bien, Nancy. Détendez-vous. Détendez-vous. Tout va bien. Dites-moi : d'où êtes-vous ?

— De Providence.

Freud leva vers nous un regard manifestement dérouté et j'avoue que j'étais presque d'avis que nous étions victimes de quelque farce invraisemblable - à moins que l'imagination de la malade ne fût partie vagabonder dans le royaume de la métaphysique...

Holmes nous tira d'embarras. S'étant placé derrière la malade, il parla doucement de façon que Freud et moi fussions seuls à l'entendre.

— Peut-être veut-elle parler de Providence, la capitale du Rhode Island. C'est, je crois, la plus petite capitale d'État des États-Unis.

Il n'avait pas fini de parler que Freud hochait vigoureusement la tête puis, haussant les épaules tant cela lui semblait incongru, allait s'agenouiller devant la jeune personne et répétait sa question.

— Oui. Providence, Rhode Island.

— Que faites-vous ici ?

— J'ai passé ma lune de miel dans un grenier.

À nouveau, elle se mordait convulsivement les lèvres et, quand elle parlait, quelque empêchement de la langue déformait ses réponses, ce qui fait qu'il était difficile de saisir ses mots. Bien que je fusse troublé par l'état dans lequel elle se trouvait et par son défaut d'articulation, j'étais ému par cette créature en détresse.

— Très bien. Maintenant, détendez-vous. Détendez-vous.

Freud se leva et se tourna vers nous.

— Cela ne veut strictement rien dire.

— Posez-lui d'autres questions, suggéra Holmes à voix basse.

Ses lourdes paupières mi-closes faisaient penser au « capuchon »

du cobra indien, mais je savais pourtant qu'il était bien loin de dormir. Seule la plus extrême fascination pouvait engendrer cette apparence rêveuse où la fumée qui montait de sa pipe et le fait qu'il était debout constituaient les seuls indices de son état de veille.

Il répéta :

— Posez-lui d'autres questions. Où s'est-elle mariée ?

Freud posa la question.

— Dans le temps.

En raison de sa mauvaise articulation, il était difficile de la comprendre.

— Quand ?

Elle hocha la tête. Freud nous regarda par-dessus l'épaule de la jeune femme et eut à nouveau un geste d'impuissance. Holmes lui fit signe de poursuivre l'interrogatoire.

— Vous dites vous appeler M^{me} von Leinsdorf. Qui est von Leinsdorf ? Votre mari ?

— Oui.

— Le baron Karl von Leinsdorf ?

Freud ne put réprimer une intonation d'incrédulité.

— Oui.

— Le baron est mort...

Il n'avait pas fini sa phrase que la femme qui prétendait s'appeler Nancy se leva soudain d'un mouvement violent, les yeux toujours fermés, bien qu'elle semblât faire un effort désespéré pour les ouvrir.

— NON !

— Asseyez-vous, Nancy. Asseyez-vous. C'est bien. C'est très bien. Vous allez à nouveau vous détendre. Détendez-vous.

Il se releva et se tourna vers nous.

— Cela est extrêmement curieux. Il est évident que ses hallucinations persistent sous hypnose - ce qui n'est pas souvent le cas, dit-il en nous regardant de manière significative.

— Des hallucinations ? dit Holmes en ouvrant les yeux. Qu'est-ce qui vous pousse à croire qu'il s'agit d'hallucinations ?

— Ses propos sont incompréhensibles.

— Il ne faut pas en conclure que ce sont des hallucinations. Qui est

le baron von Leinsdorf ?

— Un homme âgé, pair du royaume et, je crois, cousin de l'Empereur. Il est mort voici quelques semaines.

— Était-il marié ?

— Je n'en ai aucune idée. J'avoue que je suis bien embarrassé. Je suis parvenu à communiquer avec elle, mais ses propos ne nous apprennent rien sur la façon dont il convient de la traiter.

Il était si perplexe qu'il entreprit de se broyer la paume de la main avec le poing, tandis que nous contemplions cette étrange malade dont la bouche, à nouveau, se crispait.

— Puis-je lui poser une ou deux questions ? demanda Holmes en indiquant la jeune femme d'un signe de tête.

— Vous ?

Freud était plus surpris qu'il n'eût sans doute voulu le laisser voir.

— Si vous n'y voyez pas d'inconvénient. Peut-être me sera-t-il possible d'apporter quelque lumière dans l'obscurité qui nous environne.

Freud étudia à nouveau cette demande en observant attentivement Holmes qui attendait sa réponse sans paraître y attacher le moindre intérêt. Pourtant, je savais, à une douzaine de signes révélateurs qui n'avaient de signification que pour moi, à quel point il tenait à recevoir l'autorisation du médecin. Aussi me hasardai-je à dire :

— Cela ne peut pas faire de mal et, puisque vous avouez ne savoir que faire, un peu d'aide ne vous serait pas inutile. Il m'est arrivé de voir mon ami comprendre des propos encore plus inintelligibles.

Freud hésita encore un instant. Je crois qu'il lui déplaisait de s'avouer vaincu ou de reconnaître qu'il avait besoin d'aide, et je crois également qu'il sentait vaguement à quel point cela tenait à cœur à Holmes qui avait, lui-même, donné si peu de signes de vie jusqu'à ces derniers jours.

— Très bien, dit-il, mais faites vite. L'effet du sédatif est de plus en plus faible et nous ne tarderons pas à perdre le contact avec la malade.

Les yeux de Holmes s'illuminèrent brièvement pour se voiler presque aussitôt quand le détective suivit Freud pour aller se placer devant la chaise en osier.

— Il y a quelqu'un, ici, qui voudrait vous parler, Nancy. Vous pouvez lui parler tout aussi librement qu'à moi. Êtes-vous prête ? (Freud se pencha vers elle.) Êtes-vous prête ?

— Ou... oui.

Freud adressa un signe de tête à Holmes qui s'assit dans l'herbe, au pied de la chaise, et leva les yeux sur la jeune femme. Il avait les mains posées sur les genoux mais il joignait le bout des doigts comme il le faisait habituellement quand il écoutait un client lui exposer son affaire.

— Nancy, dites-moi qui vous a lié les chevilles et les poignets ?

Sa voix ne trahissait aucun effort pour imiter la douceur de celle de Freud. Je tressaillis en me rendant compte à quel point elle était semblable au ton qu'il employait pour reconforter des clients tourmentés, dans le salon de Baker Street.

— Je ne sais pas.

Pour la première fois, Freud et moi remarquâmes les marques bleuâtres qu'elle avait autour des poignets et des chevilles.

— Ils ont utilisé des liens de cuir, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Et ils vous ont mise dans un galetas ?

— Comment ?

— Un grenier ?

— Oui.

— Combien de temps avez-vous dû y rester ?

— Je... je...

Freud mit Holmes en garde d'un geste de la main et mon ami hochait imperceptiblement la tête.

— Très bien, Nancy. Ne pensez plus à cette question. Dites-moi : comment vous êtes-vous échappée ? Comment avez-vous quitté le grenier ?

— J'ai cassé la vitre.

— Avec les pieds ?

— Oui.

C'est alors que j'aperçus les entailles que la jeune femme avait derrière les talons, visibles parce qu'elle était chaussée de sabots d'hôpital.

— Vous avez alors utilisé le verre pour rompre vos liens ?

— Oui.

— Et vous êtes descendue en glissant le long de la gouttière ?

Il examina ses mains avec une grande douceur. Maintenant que Holmes avait attiré notre attention sur ce point, nous voyions les ongles cassés et les traces de peau récemment arrachée à la paume de ses mains qui étaient, par ailleurs, d'une exceptionnelle beauté car elles étaient longues, gracieuses et bien dessinées.

— Et vous êtes tombée, n'est-ce pas ?

— Oui...

À nouveau, sa voix laissait transparaître son émotion et ses lèvres s'étaient remises à saigner tant elle les malmenait.

— Regardez, messieurs, dit Holmes en se levant et en écartant doucement une mèche de cheveux châtain-roux et bouclés.

Sa chevelure avait été ramenée en arrière par le personnel infirmier mais elle s'était dénouée et révélait une meurtrissure violette.

Freud s'avança et fit signe à Holmes de cesser son interrogatoire, ce que fit ce dernier qui recula, tout en faisant tomber les cendres de sa pipe.

— Maintenant, vous allez dormir, Nancy. Dormez, ordonna Freud.

Elle ferma les yeux avec soumission.

11 - NOUS NOUS RENDONS À L'OPÉRA

— À votre avis, qu'est-ce que cela veut dire ? demanda Freud.

Nous étions attablés dans un petit café de la Sensengasse, tout de suite au nord de l'hôpital et de l'Institut médico-légal, devant d'exquis cafés viennois, et nous réfléchissions au problème posé par la femme qui disait s'appeler Nancy Slater von Leinsdorf.

— Qu'il y a eu action scélérate, répondit Holmes calmement. Nous ne savons pas dans quelle mesure son histoire est véridique, mais il est certain que cette dame a eu les pieds et les poings liés, qu'on l'a enfermée, en la privant de nourriture, dans une pièce qui faisait face à un autre immeuble, au delà d'une ruelle étroite, et qu'elle s'est bien échappée comme elle l'a décrit. Il est dommage que le personnel infirmier ait lavé la jeune femme et fait brûler ses vêtements. Si elle était encore dans l'état où elle se trouvait en arrivant à l'hôpital, nous saurions beaucoup plus de choses.

Je regardai Freud à la dérobée, espérant qu'il ne prendrait pas la réflexion de Holmes pour une marque d'insensibilité. Le détective se rendait compte, d'une part qu'il était nécessaire de prendre soin de la malade, qu'elle était arrivée trempée à l'hôpital et qu'elle ne pouvait rester ainsi mais, d'autre part, son cerveau classait automatiquement les gens en tant que simples éléments d'un problème et, en ces moments-là, sa façon d'en parler - devant ceux qui n'étaient pas bien au courant de ses méthodes - devait toujours paraître surprenante.

Cependant, le Dr Freud suivait le fil de ses propres pensées.

— Et moi qui étais prêt à certifier qu'elle était totalement aliénée, murmura-t-il. Comment n'ai-je pas vu...

Holmes l'interrompt en disant :

— Vous avez vu mais vous n'avez pas observé. C'est une distinction importante qui peut faire toute la différence.

— Mais qui est-elle ? Est-elle vraiment originaire de Providence, dans le Rhode Island, ou cela fait-il partie de ses chimères ?

— C'est une erreur capitale que de se lancer dans des théories avant de connaître les faits, dit Holmes d'un ton de remontrance. Cela fausse inévitablement le jugement.

Il alluma sa pipe, tandis que Freud regardait fixement sa tasse de café. Au cours des deux dernières heures, leurs positions s'étaient progressivement inversées. Jusque-là, le médecin avait été le guide et le mentor, et maintenant c'était Holmes qui assumait ce rôle - qu'il connaissait bien mieux que celui de malade impuissant. Bien que son expression demeurât impénétrable, je savais à quel point il se réjouissait de ce retour à sa forme habituelle. Quant à Freud, je dois lui rendre cette justice qu'il ne semblait pas fâché de jouer le rôle de l'élève.

— Alors, que faut-il faire ? demanda-t-il. Devons-nous signaler cette affaire à la police ?

— Elle était entre les mains de la police quand on l'a découverte, répondit Holmes un peu trop rapidement. Si la police n'a rien fait pour elle à ce moment-là, que pourrait-elle faire maintenant ? Et que lui dirions-nous, hein ? Nous ne savons que très peu de chose et c'est sans doute trop peu pour qu'elle puisse en faire quoi que ce soit. C'est ce qui se passerait à Londres, ajouta-t-il avec une pointe d'ironie. D'autre part, s'il est vraiment question d'un gentilhomme dans cette affaire, la police ne tiendra sans doute pas à l'explorer à fond.

— Quelle est donc, selon vous, la conduite à adopter ?

Holmes se renversa sur sa chaise et fit semblant d'étudier le plafond.

— Accepteriez-vous de procéder vous-même à une enquête ?

— Moi ? (Holmes fit de son mieux pour paraître stupéfait, mais le rôle qu'on lui proposait étant un peu trop proche de la réalité, je crains que, pour une fois, il n'ait trop joué la satisfaction.) Mais, mon état de santé...

— Votre état de santé ne vous a manifestement pas privé de vos capacités, intervint Freud avec impatience. D'ailleurs, travailler est précisément ce dont vous avez besoin.

— Très bien. (Holmes se redressa brusquement, renonçant à son numéro.) Il nous faut d'abord nous informer sur le compte du baron von Leinsdorf - qui était-il, de quoi est-il mort, quand est-il mort, *etc.* Et puis, bien sûr, avait-il une épouse et, si c'était le cas, quelle était sa nationalité. Étant donné que notre cliente est incapable de répondre à certaines questions, il nous faut prendre l'affaire par l'autre bout.

— Qu'est-ce qui vous fait dire que le galetas où elle se trouvait faisait face à un autre immeuble au delà d'une ruelle étroite ? demandai-je.

— C'est élémentaire, cher ami. La peau de notre cliente est blanche

comme plâtre et pourtant, nous savons parce qu'elle nous l'a dit, que sa prison était pourvue d'une fenêtre assez grande pour lui permettre de s'enfuir. Ma déduction est la suivante : bien que la pièce fût pourvue d'une fenêtre, il y avait un obstacle qui empêchait que beaucoup de lumière y pénétrât car, dans le cas contraire, elle ne serait pas aussi pâle. Y a-t-il un obstacle plus vraisemblable qu'un autre immeuble ? Là, je m'aventure un peu plus, mais je crois que nous pouvons aussi en conclure qu'il s'agissait d'un immeuble plus récent que celui qui abritait notre cliente car, d'habitude, les architectes ne prévoient pas de fenêtres s'ouvrant sur un mur de briques.

— Formidable ! s'écria Freud qui, je le vis, prenait espoir en entendant les paroles de Holmes et en observant son assurance et son calme.

— Cela consiste simplement à associer les probabilités de la manière la plus probable. Par exemple, dans *la Tempête*, le duc et ses camarades naufragés s'étonnent de l'étrange tempête qui les a rejetés sur le rivage de l'île de Prospero sans pour autant mouiller leurs vêtements. Des années durant, les savants ont débattu entre eux le sujet de cette curieuse tempête. Certains ont affirmé qu'il ne s'agissait que d'une tempête métaphysique, d'autres ont posé en postulat des ouragans symboliques également complexes, tout cela étant destiné à justifier le fait que les vêtements des marins fussent secs. Il est cependant utile de savoir que si les vêtements du duc ne souffrirent pas de la tempête, c'est que les costumes constituaient la partie la plus coûteuse du spectacle élisabéthain et que la direction ne pouvait courir le risque de les voir se moisir à chaque représentation de la pièce, sans parler du danger, pour les comédiens, de contracter une pneumonie. Sachant cela, il est facile de se représenter les Burbage, père et fils, priant le dramaturge d'insérer une ligne où il serait fait allusion à leurs vêtements secs après leur terrible confrontation avec les éléments. Existe-t-il, en Autriche, l'équivalent d'un almanach nobiliaire ? L'après-midi ne serait pas perdu si vous y cherchiez des détails concernant feu le baron von Leinsdorf.

Lorsque Freud nous eut quittés pour entreprendre ses recherches sur le gentilhomme défunt, Holmes me dit :

— Permettez-moi, Watson, de me servir de vous pour essayer mes hypothèses. Il me faut avancer avec précaution - non que nous ayons affaire à un mystère insoluble, mais parce que je suis comme un navigateur qui a passé trop de temps à terre et qui n'a plus le pied marin. À propos de pieds, peut-être une promenade serait-elle opportune ?

Après avoir réglé notre addition, nous nous dirigeâmes vers la

Währingerstrasse où nous prîmes à droite. Holmes, qui avait à nouveau bourré sa pipe, s'arrêta un instant pour l'allumer, concentrant toute son attention en raison de la brise légère.

— Nous avons ici deux possibilités, Watson, me dit-il. La première est que cette femme est bien ce qu'elle prétend être, la seconde étant qu'elle se trompe - ou qu'elle tient à nous tromper. N'ayez pas l'air aussi surpris, mon cher ami ; il est trop tôt pour écarter la possibilité qu'elle joue la comédie afin de nous leurrer. Aussi laisserons-nous de côté ce problème, celui de son identité jusqu'à ce que nous ayons recueilli de plus amples renseignements. Cependant, les autres éléments de l'affaire justifient nos spéculations. Pourquoi a-t-on enfermé cette femme, pieds et poings liés, dans un grenier ? Qu'elle soit princesse ou pauvre, il n'y a que deux raisons possibles. Ses ravisseurs voulaient soit lui faire faire quelque chose, soit l'empêcher de faire quelque chose.

Je hasardai une opinion :

— Si elle avait les pieds et les poings liés, la seconde raison me paraît la plus vraisemblable.

Holmes me regarda et sourit.

— Possible, Watson. Possible. Pourtant, si nous prenons la pauvre comme hypothèse de travail, une pauvre qui parle l'anglais avec un accent américain - que pourrait-elle faire, et à qui, pour qu'on eût peur d'elle ? Et si quelqu'un avait peur d'elle et souhaitait l'empêcher de faire quelque chose, pourquoi l'avoir laissée vivre ? Pourquoi ne pas, tout simplement... ?

Sa voix s'éteignit.

— Holmes, à supposer que ce quelqu'un - quel qu'il soit - ait vraiment voulu s'en débarrasser, n'aurait-il pas pu la pousser, délibérément, à se suicider comme elle a tenté de le faire, dans le canal ?

— En la laissant s'échapper, voulez-vous dire ? Je ne pense pas, Watson. Sa fuite était trop audacieuse, trop ingénieuse, trop dangereuse pour que ses ravisseurs aient pu la prévoir. N'oubliez pas qu'elle s'est glissée le long de la gouttière et qu'elle s'est blessée à la tête.

Nous marchâmes un moment en silence. Je remarquai que nous dépassions la maison du Dr Freud dans la Berggasse, et que nous nous approchions lentement du canal.

— Vous avez l'intention de regarder le pont Augarten ? demandai-je.

— Quel intérêt ce pont a-t-il pour nous ? me répondit-il avec impatience. Nous savons que les agents de police l'ont trouvée sur ce pont et n'ont pu l'empêcher de se jeter dans la rivière. Non, j'aimerais mieux essayer de trouver l'immeuble où elle était séquestrée. Il est diablement fâcheux d'avoir une cliente qui ne peut parler.

— Comment croyez-vous pouvoir retrouver cet immeuble ? m'écriai-je, stupéfait. Il peut se trouver n'importe où dans Vienne !

— Mais non, mon cher docteur, certainement pas n'importe où. N'oubliez pas que cette jeune femme était trop faible pour pouvoir parcourir beaucoup de chemin. On l'a trouvée sur le pont, donc elle venait du voisinage immédiat. D'autre part, nous avons déjà conclu à une ruelle et le quartier des quais n'est-il pas presque tout en ruelles ? Peut-être un entrepôt ? De toute façon, je ne m'attends pas à découvrir l'immeuble. Je voudrais simplement me familiariser avec l'ensemble du théâtre des événements.

Il se tut, m'abandonnant à mes propres pensées qui étaient, je l'avoue, confuses. Je ne voulais pas interrompre sa méditation mais, plus je réfléchissais à cette affaire, plus elle me déroutait.

— Holmes, pourquoi une femme se donnerait-elle tant de mal pour s'échapper si c'est pour aller se jeter dans la rivière presque aussitôt ?

— Une question pertinente, Watson. Une question qui est non seulement énigmatique mais sans doute décisive dans cette affaire, bien qu'il y ait, à présent, un nombre infini de motivations qui, je pense, dépendent toutes de notre capacité à établir l'identité de notre cliente.

— Peut-être accordons-nous à cette affaire plus d'importance qu'elle n'en a réellement, me risquai-je à suggérer car, sans vouloir priver mon compagnon des effets thérapeutiques de l'enquête, je jugeais préférable de ne pas nourrir de faux espoirs. Peut-être n'est-elle que la malheureuse victime d'un individu, d'un amant devenu fou, ou...

— Il n'en est pas question, Watson, me dit-il en riant. Pour commencer, cette femme est une étrangère. Quand elle est sous hypnose, elle répond aux questions dans un anglais marqué d'américanismes. Ensuite, il est question d'un baron von Leinsdorf - qui n'est certainement pas un personnage insignifiant. Enfin, ajouta-t-il en se tournant vers moi, quelle importance si ce n'est qu'une petite affaire ? Elle a ses mérites particuliers et il n'y a pas de raison pour que cette infortunée jeune femme ait droit à moins de justice que ses consœurs plus riches ou plus influentes.

À cela je ne répondis rien mais accompagnai mon ami en silence tandis que nous pénétrions dans un secteur de la ville infiniment moins

agréable que les quartiers que nous avons vus depuis le début de notre séjour.

Les maisons, construites en bois plutôt qu'en pierre, n'avaient pas plus de deux étages. Elles étaient sales, avaient le plus souvent besoin d'une couche de peinture et les rues descendaient vers le canal au bord duquel elles s'arrêtaient. Là, sur le terrain rocailleux, on voyait des youyous délabrés qui ressemblaient à de petites baleines échouées. De courts poteaux télégraphiques aux fils mal tendus complétaient ce lugubre tableau, parachevé par le canal même. Vaseux, paresseux, saturé de vilaines péniches - car Vienne recevait presque toutes ses fournitures par voie d'eau - il faisait beaucoup plus penser à certaines portions de la Tamise qu'à la ville du beau Danube bleu qui s'étendait à quelques kilomètres à l'est, hors de portée de notre vue.

Cà et là, un entrepôt et une courte jetée parsemaient l'interminable étendue de logements ouvriers et, parfois, des cris, des rires et les accents asthmatiques d'un accordéon proclamaient la présence, dans les parages, d'un débit de boissons miteux - sans rapport avec le luxe du café Griensteidl.

— Un voisinage bien lugubre, fit observer Holmes en contemplant le triste paysage. N'importe lequel de ces bâtiments répond aux caractéristiques structurales que nous avons établies pour la prison de Nancy Slater.

— Nancy Slater ?

— Faute d'un autre nom, celui-ci fera l'affaire, répondit-il d'un ton égal. N'étant pas un homme de l'art, je ne peux la désigner sous le nom de *malade* ; étant donné les circonstances, *cliente* ne convient pas non plus. Après tout, elle n'est pas en mesure de communiquer avec nous, encore moins de faire, de son propre chef, appel à nos services. Et si nous rentrions ? Je crois que le Dr Freud a eu l'amabilité de prendre les dispositions nécessaires pour que nous allions ce soir à l'Opéra. Je meurs d'envie d'entendre Vitelli, bien qu'il ne soit plus, m'a-t-on dit, de la première jeunesse. De toute façon, il faut que je m'assure que l'habit de soirée que vous m'avez acheté est bien à ma taille.

Là-dessus, nous rebroussâmes chemin, quittant d'un pas lourd ces lieux attristants. Holmes parla peu sur le chemin du retour, mais il s'arrêta en passant devant un bureau de poste et envoya un télégramme. Le connaissant assez bien pour ne pas chercher à m'ingérer dans ses pensées, je concentrai mon attention sur le problème qui nous occupait, m'efforçant vainement de ne pas raisonner par anticipation. Cela m'étant apparemment impossible, je décidai de ne pas m'acharner. Mon esprit n'avait pas la logique et la discipline qui caractérisaient celui de mon ami ; il se laissait

continuellement entraîner vers des solutions romanesques et tout à fait invraisemblables que je n'aurais jamais eu le courage de confier à qui que ce soit.

J'avais cependant entièrement réussi une de mes missions : je connaissais les mesures de Sherlock Holmes et j'avais même pensé à les réduire de quelques centimètres car il avait beaucoup maigri. Les vêtements que je lui avais commandés chez Horn's, le tailleur chic de Stephenplatz, allaient parfaitement au détective.

Quand nous arrivâmes à la maison, le Dr Freud était déjà rentré et nous attendait pour nous donner les renseignements que Holmes aurait découverts lui-même s'il avait mieux connu la capitale et la langue du pays. Ses recherches avaient été assez longues, cependant il avait quand même eu le temps de visiter un de ses malades en fin d'après-midi. Que ce fût « l'Homme aux loups », « l'Homme aux rats » ou un autre, il se montrait toujours très consciencieux à leur égard.

Le baron Karl Helmut Wolfgang von Leinsdorf (nous dit Freud) était cousin issu de germain de l'Empereur François-Joseph, par sa mère. Il était lui-même originaire de Bavière, et non d'Autriche, et le gros de sa fortune - qui consistait en des usines consacrées à la fabrication d'armes et de munitions - se trouvait en Allemagne, dans la vallée de la Ruhr.

Le baron avait été un pilier - bien qu'il vécût en reclus - de la haute société viennoise. Il vouait une passion au théâtre. Il avait été marié deux fois, la première à une princesse de Habsbourg, issue d'une branche cadette, qui était morte quelque vingt ans plus tôt en lui laissant un fils et unique héritier.

Le jeune Manfred Gottfried Karl Wolfgang von Leinsdorf jouissait d'une réputation moins honorable que son père. C'était un prodige - ses dettes de jeu étaient, disait-on, énormes - dont le caractère, surtout en ce qui concernait les femmes, était notoirement sans scrupules. Il avait passé trois ans à Heidelberg, mais avait quitté ce centre intellectuel, apparemment en défaveur. Ses opinions politiques étaient extrêmement conservatrices - il était partisan d'un retour à...

— Et le deuxième mariage ? demanda Holmes, calmement.

Freud soupira.

— Il a eu lieu deux mois avant sa mort. Au cours d'un voyage en Amérique, il a fait la connaissance de Nancy Osborn Slater, héritière d'un magnat de l'industrie textile. Ils se sont mariés presque immédiatement.

— Pourquoi tant de précipitation ? se demanda Holmes à voix

haute. D'habitude, les gens fortunés qui occupent une place tout en haut de l'échelle sociale font durer le rituel des fiançailles.

— Le baron avait près de soixante-dix ans, répondit Freud en haussant les épaules. Peut-être - si l'on pense à son décès qui eut lieu peu de temps après les noces - avait-il un pressentiment...

— Certes, certes. De plus en plus pire, déclara mon compagnon en tenue de soirée, qui en oubliait sa grammaire {19}.

Se renversant dans son fauteuil, dans le bureau de Freud, il étendit ses longues jambes en direction de la cheminée et ses yeux pétillèrent sous ses paupières à moitié closes. Il joignait la pointe de ses doigts en un geste réfléchi, comme il le faisait toujours lorsqu'il voulait se concentrer.

— Ils sont rentrés en Europe à bord d'un cotre, *l'Alicia* {20}, reprit Freud, et se sont rendus tout droit à la villa du baron en Bavière - une retraite qui est, paraît-il, pratiquement inaccessible - où le baron est mort il y a environ trois semaines.

— Un peu plus de deux mois, fit Holmes d'un air songeur. (Ouvrant alors les yeux, il demanda :) Avez-vous pu établir la cause de son décès ?

Freud secoua la tête :

— Comme je vous l'ai dit, il avait près de soixante-dix ans.

— Mais il était en bonne santé ?

— Oui, autant que je le sache.

— C'est intéressant.

J'intervins dans la conversation :

— Mais cela n'est guère concluant. Après tout, quand un homme âgé - même s'il jouit d'une bonne santé - prend pour épouse une femme qui a la moitié de son âge...

— C'est un détail dont je tiens compte, répliqua Holmes avec froideur avant de se retourner vers Freud. Et qu'est-il advenu de sa veuve ?

Freud hésita :

— Je ne suis pas parvenu à l'apprendre. Bien qu'apparemment elle vive ici, à Vienne, il semble qu'elle mène une existence encore plus retirée que son défunt mari.

— Ce qui signifie qu'elle n'est peut-être pas ici, suggérai-je.

Il y eut un moment de silence pendant que Holmes étudiait cette

information et la classait dans la case appropriée de son cerveau.

— Possible, convint-il, bien qu'une telle retraite soit tout à fait compréhensible. Elle est en deuil, elle connaît peu de gens dans ce pays - à moins qu'elle n'y soit venue avant son mariage - et elle ne parle pas, ou presque pas, l'allemand. Il est certain qu'elle n'a pas séjourné à Vienne.

Il se leva et consulta sa montre.

— Docteur, votre femme est-elle prête à se joindre à nous ? Je crois que vous m'avez dit que le rideau se levait à 8 heures et demie ?

Le fabuleux Opéra de Vienne a trop souvent été décrit - et par des écrivains de plus de talent que moi - pour que je tente, à mon tour, de le faire. Cependant, l'ayant visité à l'apogée de son élégance et au sommet de l'opulence de Vienne, je dois dire que je n'ai jamais vu pareille accumulation de splendeurs que lors de ce soir-là. Les lustres étincelants n'avaient d'égaux que les bijoux des dames somptueusement vêtues qui étaient dans la salle. Comme j'aurais voulu que Mary pût jouir de ce spectacle ! Les diamants scintillaient sur les brocards, les velours et les peaux satinées, si bien qu'on pouvait dire sans mentir que les spectatrices rivalisaient avec le spectacle.

L'opéra qui était représenté ce soir-là était une œuvre de Wagner dont je suis absolument incapable de me rappeler le titre. Holmes adorait Wagner qui, affirmait-il, l'aidait à se livrer à l'introspection - bien que je ne voie pas comment cela était possible. Je détestais personnellement cette musique. Je m'efforçai d'ouvrir les yeux et de me boucher les oreilles pour pouvoir tenir jusqu'au bout de cette interminable soirée. Assis à ma droite, Holmes fut transporté par la musique dès qu'elle eut commencé. Il ne parla qu'une fois, et ce pour désigner le célèbre Vitelli, un petit bonhomme qui avait une affreuse perruque blonde et des jambes boulottes, et qui tenait le rôle principal. Je peux affirmer en toute certitude qu'il avait des jambes boulottes car son costume en peau d'ours en faisait voir une bonne partie. Le moins qu'on puisse dire est que Vitelli n'était plus dans la fleur de l'âge.

— De toute façon, il ne devrait pas essayer d'interpréter Wagner, observa Holmes, ensuite. Ce n'est pas son fort.

Fort ou non, fleur de l'âge ou pas, Holmes passa deux bonnes heures dans un autre monde. Ses yeux étaient presque tout le temps fermés, ses mains, posées sur ses genoux, suivaient discrètement le rythme de la musique, tandis que mon regard ne cessait de parcourir le théâtre, cherchant à échapper à l'ennui qui me submergeait.

Si quelqu'un, dans la salle, se lassa plus que moi de cet opéra, ce fut Freud. S'il avait les yeux fermés, ce n'était pas pour mieux se

concentrer mais pour dormir - et j'enviai son sommeil. De temps à autre, il se mettait à ronfler, mais Frau Freud lui donnait alors un petit coup de coude et il se réveillait en sursaut en regardant autour de lui d'un air ahuri. Son goût pour la musique n'allait guère au delà des valse. Le désir exprimé par Holmes de se rendre à l'opéra l'avait poussé à organiser cette soirée. Sans doute Freud souhaitait-il encourager les premiers signes d'intérêt envers le monde extérieur manifestés par son malade. Cependant, une fois arrivé sur les lieux, il était incapable de réagir tant à la musique qu'aux effets scéniques qui étaient parfois très réussis. Il regarda d'un œil éteint l'apparition d'un dragon (habilement simulé par une machine extrêmement complexe) que le grand Vitelli s'apprêtait à abattre {21}. Le dragon ne s'en mit pas moins à chanter, ce qui eut pour effet de rendormir Freud. Cela dut me faire le même effet, car je ne me souviens plus de rien jusqu'au moment où l'éclairage au gaz fut remonté et où les gens se levèrent de leur fauteuil.

Pendant ce premier entracte, je donnai le bras à Frau Freud et nous nous dirigeâmes tranquillement vers la galerie, à la recherche de champagne. En arrivant à l'endroit où les loges du premier étage surplombaient la salle, Holmes leva les yeux et dit d'une voix calme, sans se soucier de la cohue :

— Si le baron von Leinsdorf était fervent de théâtre, peut-être avait-il une loge à l'Opéra.

Il indiqua les loges d'un battement de paupières, mais il ne baissa pas la tête.

— Certainement, convint Freud en réprimant un bâillement, mais je n'ai trouvé aucun renseignement catégorique à ce sujet.

— Il nous faudra nous efforcer de le savoir, dit Holmes en regardant vers le foyer.

Les familles aristocratiques ou fortunées qui avaient les moyens de posséder une loge n'avaient pas besoin de se mêler à la foule pour aller chercher des rafraîchissements ; des ouvreurs en livrée tenaient à leur disposition des boissons qu'ils leur apportaient dans leur loge. Quant aux autres, il leur fallait un mélange de candeur et d'audace (comme à la buvette du Critérion) pour se frayer un chemin au travers d'un premier cercle de dames puis d'un autre cercle de messieurs qui frappaient tous sur le comptoir pour se faire servir.

Laissant Freud et son épouse bavarder ensemble, Holmes et moi nous offrîmes pour affronter cette épreuve dont nous sortîmes vainqueurs, bien que j'eusse renversé presque tout le contenu de mon verre en m'étant écarté trop tard pour éviter un adolescent pressé qui

arrivait en sens inverse.

Nous trouvâmes Freud en conversation avec un homme de haute taille aux allures de dandy qui paraissait plus jeune au premier coup d'œil qu'au second. Vêtu avec une recherche excessive, il lorgnait le monde à l'aide d'un pince-nez aux verres les plus épais que j'aie jamais vus. Il avait un beau visage aux traits réguliers, à l'expression sérieuse bien qu'il eût un léger sourire lorsque Freud nous présenta.

— Permettez-moi de vous présenter Hugo von Hofmannsthal. Je crois que vous connaissez ma femme et ces messieurs sont mes hôtes : Herr Holmes et le Dr Watson.

Hofmannsthal eut l'air surpris :

— Vous voulez dire Herr Sherlock Holmes et le Dr John Watson ? Mais quel honneur !

— Et pour nous donc, répondit Holmes aimablement en inclinant la tête, si c'est bien à l'auteur de *Gestern* que nous nous adressons.

Le dandy d'un certain âge, au visage empreint de gravité, s'inclina et rougit jusqu'à la racine des cheveux - une réaction révélatrice de joie et de timidité dont je l'eusse cru incapable au premier abord. Ignorant ce que pouvait être le *Gestern* dont parlait Holmes, j'observai un silence prudent.

Pendant quelques instants, nous formâmes un petit groupe compact buvant du champagne, tandis que Holmes se lançait dans une conversation animée avec Hofmannsthal à propos des opéras de ce dernier et de son collaborateur, un certain Richard Strauss qui, cependant, n'avait, me sembla-t-il, aucun lien de parenté avec le Strauss célèbre pour ses valse [{22}](#). Notre nouvelle connaissance répondit de son mieux dans un anglais hésitant puis, contournant les questions plus complexes de Holmes relatives à la mesure poétique qu'il préférait employer pour la comédie, il s'enquit des raisons de notre présence à Vienne.

— Seriez-vous venus vous occuper d'une affaire ? demanda-t-il, les yeux brillants de curiosité enfantine.

— Oui et non, répondit Holmes qui poursuivit, sans laisser à son interlocuteur le temps de s'aventurer plus avant dans ce sujet : Mais, dites-moi, le nouveau baron von Leinsdorf s'intéresse-t-il autant que son père à l'opéra ?

La question était tellement inattendue que Hofmannsthal demeura un instant interdit et se contenta de dévisager mon ami. Je comprenais toutefois ce qui l'avait motivée : si Hofmannsthal occupait une place importante dans les milieux de l'opéra viennois, il devait presque

certainement en connaître les protecteurs.

— Il est étrange que vous me posiez cette question, répondit lentement le poète, faisant tourner son verre entre ses doigts, d'un geste machinal.

— En quoi cela est-il étrange ?

— Parce que, jusqu'à ce soir, j'aurais répondu non. (Hugo von Hofmannsthal s'exprimait en un allemand rapide mais bien articulé.) Ne l'ayant jamais vu manifester le moindre intérêt pour l'opéra, je craignais, je l'avoue, que la musique à Vienne n'ait perdu un puissant bienfaiteur avec la mort du vieux baron.

— Et maintenant ? demanda Holmes.

— Maintenant, répondit le poète en anglais, il vient à l'Opéra.

— Il est ici, ce soir ?

Hofmannsthal, manifestement intrigué et partiellement convaincu que la question de Holmes avait un rapport direct avec l'évolution d'une affaire, hocha la tête avec animation.

— Venez. Je vous le ferai voir.

Les gens commençaient à retourner dans la salle, en réponse à la sonnerie annonçant la reprise imminente du spectacle. Hofmannsthal - qui n'avait pas de fauteuil d'orchestre (et qui, en fait, allait chercher du champagne pour quelqu'un lorsque Freud l'avait rencontré) - nous conduisit vers nos places. Puis il se retourna et fit semblant de chercher une personne de sa connaissance au balcon avant de donner un léger coup de coude à Holmes.

— Là. Le troisième à partir du centre, en allant vers la gauche.

Nous regardâmes l'endroit qu'il indiquait et aperçûmes une loge où deux personnes étaient assises. Le premier coup d'œil nous révéla une dame somptueusement vêtue. Dans ses cheveux noirs coiffés de façon savante, des émeraudes brillaient de mille feux. Elle était assise, immobile, près d'un bel homme qui examinait nerveusement le nombreux public du théâtre avec ses jumelles. Une barbe bien taillée encadrant un menton plein de fermeté soulignait des lèvres fines et sensuelles. J'eus l'impression troublante d'avoir déjà vu ce menton et cette barbe et, pendant un instant, je crus que son propriétaire nous regardait, tant les efforts de Hofmannsthal pour se montrer discret étaient marqués. Il était, bien sûr, dramaturge et il essayait de rendre un service à Holmes dans la réussite d'une enquête criminelle (ce qui était le cas). Pourtant, je crois qu'il se laissait entraîner par les aspects mélodramatiques du moment, tout en croyant certainement bien faire.

Quand l'homme qui était dans la loge abaissa soudain ses jumelles, Freud et moi eûmes, chacun, un hoquet de surprise. C'était le jeune scélérat balafre que Freud avait écrasé sur le court de tennis du Maumberg. Si le baron nous vit ou nous reconnut l'un ou l'autre, il n'en laissa rien voir et si Holmes eut conscience de notre réaction, il n'en modifia pas son attitude pour autant.

— Qui est cette dame ? demanda Holmes qui se tenait derrière moi.

— Ah, je pense qu'il s'agit de sa belle-mère, répondit Hofmannsthal, une héritière américaine : Nancy Osborn Slater von Leinsdorf.

J'étais encore en train de contempler cette froide beauté quand les lumières de la salle baissèrent. Holmes me tira par la manche pour m'inviter à regagner ma place. J'obéis, mais à contrecœur, et ne pus m'empêcher de me tourner une fois encore pour regarder ce couple étrange : le jeune baron balafre et sa compagne immobile, aux traits finement ciselés, dont les émeraudes scintillaient dans l'ombre, tandis que le rideau se levait sur le deuxième acte.

12 - RÉVÉLATIONS

Inutile de vous dire que, même si la deuxième partie de l'opéra avait pu avoir quelque attrait pour moi, la révélation, par Hugo von Hofmannsthal, que la femme qui occupait la loge de feu le baron von Leinsdorf était la veuve de celui-ci, l'aurait, de toute façon, anéanti. Les idées tournoyaient dans ma tête tandis que je m'efforçais d'assimiler et de comprendre cette information. Holmes ne me fut d'aucun secours ; j'essayai de communiquer avec lui à voix basse pendant le prélude, mais il me fit taire en portant un doigt sévère à ses lèvres avant de s'abandonner à la musique, me laissant à mes spéculations vagabondes.

La porte était ouverte à de nouvelles hypothèses : ou bien cette femme était la légendaire veuve du roi des munitions, ou nous avions affaire à une imposture. Si cette femme n'était pas une usurpatrice - et force m'était de reconnaître qu'elle n'en avait pas l'air - alors qui pouvait donc bien être notre cliente pour détenir des renseignements si personnels, en conséquence desquels elle avait (très certainement) été enlevée.

Regardant Freud à la dérobée, je m'aperçus qu'il était, lui aussi, aux prises avec ce problème. À première vue, il semblait s'intéresser au sombre destin de l'homme vêtu d'une peau d'ours, mais ses clignements de paupières indiquaient que son esprit était ailleurs.

Dans le landau qui nous ramenait à la maison après le spectacle, Holmes ne me fut d'aucun secours, se refusant à discuter de l'affaire et se bornant à commenter la représentation.

Quand nous fûmes bien installés dans le bureau du 19 de la Berggasse, Freud souhaita une bonne nuit à son épouse, et nous offrit un cigare et du cognac. J'acceptai l'un et l'autre, mais Holmes se contenta d'un morceau de sucre qu'il alla quérir dans le bol de porcelaine blanche de la cuisine. Nous étant carrés dans nos fauteuils, nous nous apprêtions à discuter de ce qu'il nous fallait faire quand Holmes marmonna quelques mots d'excuse en nous assurant qu'il ne s'absentait qu'un instant.

Quand il quitta la pièce, Freud fronça les sourcils, pinça les lèvres et me regarda d'un air malheureux.

— Vous voulez bien m'excuser aussi, docteur ? Mais peut-être

vaudrait-il mieux que vous veniez avec moi.

Perplexe, je le suivis quand il sortit à grands pas du bureau et monta l'escalier à toute allure. Sans frapper il ouvrit violemment la porte de la chambre de Holmes, que nous trouvâmes les yeux fixés sur une seringue et un flacon - dont j'étais sûr qu'il contenait de la cocaïne - qui étaient posés sur la commode. Il ne parut pas surpris de nous voir mais je fus tellement stupéfait de le découvrir dans cette attitude que je me contentai de le dévisager, bouche bée. Freud aussi resta immobile. Il semblait qu'il y eût, entre Holmes et lui, une sorte de communion silencieuse. À la fin, le détective eut un petit sourire triste et rompit le silence.

— J'étais simplement en train d'y penser, dit-il lentement, avec un rien de mélancolie.

— C'est ce que m'a fait comprendre votre morceau de sucre, lui dit Freud. Certaines de vos méthodes ne sont pas sans rapport avec l'observation médicale, vous savez. Quoi qu'il en soit, réfléchissez bien : vous ne pouvez ni vous rendre service ni venir en aide à la dame que vous avez entrepris de secourir, ce matin à l'hôpital, si vous retombez maintenant dans cette habitude.

— Je le sais.

À nouveau, Holmes, le menton posé dans le creux de ses mains, regarda la bouteille sur la commode. La cocaïne et la seringue revêtaient l'aspect étrange d'offrandes sur un autel. Je frémis en pensant au nombre de malheureux que la toxicomanie conduisait à considérer les stupéfiants comme un dieu et une religion, mais, avant même qu'il se fût détourné, je savais que Holmes n'était plus l'un d'entre eux.

Il cueillit le flacon et l'aiguille et les tendit nonchalamment à Freud (je n'ai jamais su où et comment il se les était procurés), puis il prit sa pipe en bruyère noire et sortit avec nous de la chambre dont il referma doucement la porte.

Quand nous eûmes regagné nos fauteuils, dans le bureau, Freud choisit de ne pas faire allusion à cet incident. Il préféra faire le récit de notre rencontre avec le jeune baron, au Maumberg, relation que Holmes écouta sans faire de commentaires, hormis pour poser cette question :

— Pas de revers ? C'est intéressant. Comment sont ses services ?

J'intervins pour faire dévier le sens étrange de sa curiosité en demandant à Holmes s'il était parvenu à des conclusions à propos de l'affaire.

— Uniquement à celles qui s'imposaient, répondit-il, encore qu'elles ne soient que provisoires car elles sont soumises à un complément d'information et, ultérieurement, à des preuves.

— Comment faire pour les établir ? demanda Freud.

— Je crains que ce ne soit du ressort des tribunaux. Nous pouvons tirer toutes les conclusions que nous voulons mais si nous ne pouvons pas les démontrer, nous nous serons fatigués inutilement. (Il eut un petit rire, puis se servit un verre de cognac qu'il avait refusé plus tôt.) Ils ont été fort ingénieux ; diablement ingénieux. Et là où leur ingéniosité n'a pas suffi, la nature est venue à leur rescousse en nous fournissant un témoin dont les déclarations paraîtraient sans doute suspectes, et même non recevables, dans un tribunal.

Il se tut et demeura plongé dans ses pensées, tout en fumant sa pipe par petites bouffées, tandis que Freud et moi le regardions sans oser interrompre sa réflexion. À la fin, il soupira et déclara :

— Je crains que ma connaissance de la politique européenne ne soit un peu superficielle. Docteur Freud, pourriez-vous m'aider ?

— De quelle manière ?

— Oh, en me donnant quelques renseignements d'ordre général. Le prince Otto von Bismarck est vivant, n'est-ce pas ?

— Je crois bien.

— Mais il n'est plus chancelier d'Allemagne ?

Freud le regarda d'un air interdit.

— Bien sûr que non ; il ne l'est plus depuis près d'un an.

— Ah !

Holmes sombra à nouveau dans un profond silence pendant que Freud et moi échangeions des regards intrigués.

— Mais voyons, Herr Holmes, quel rapport entre Bismarck et... ?

— Est-il possible que vous ne le voyiez pas ? (Holmes se leva d'un bond et entreprit de faire les cent pas dans la pièce.) Non, non, probablement pas. (Il revint à son fauteuil en ajoutant :) Une guerre se prépare en Europe, cela au moins est évident.

Nous le regardâmes, atterrés.

— Une guerre en Europe ? m'écriai-je.

Il hocha la tête, tout en cherchant une allumette.

— Et, si je ne m'abuse, ce sera une guerre de proportions monstrueuses, à en juger par les indices.

— Mais de quoi pouvez-vous déduire cela ?

Le ton de Freud trahissait ses doutes croissants quant à l'état mental du détective.

— Des rapports entre la baronne von Leinsdorf et son beau-fils.

J'intervins sur un ton voisin de celui de notre hôte.

— Je n'ai, quant à moi, rien remarqué de particulier dans leurs rapports.

— C'est parce qu'il n'existe aucun rapport entre eux.

Holmes posa son verre et fixa sur nous son regard gris et pénétrant.

— Docteur Freud, y a-t-il à Vienne un greffe où sont enregistrés les testaments ?

— Les testaments ? Mais oui, bien sûr.

— Alors, je vous saurais gré d'avoir la bonté d'y passer un instant demain matin, afin de me dire entre les mains de qui se trouve le gros de la succession du baron von Leinsdorf.

— Je dois voir un malade à 10 heures, protesta Freud, automatiquement.

Holmes leva la main en souriant d'un air grave.

— Me croirez-vous si je vous dis qu'il y va de la vie non pas d'une personne mais de plusieurs millions de gens ?

— Très bien. Je ferai ce que vous me demandez. Et vous, que ferez-vous ?

— Avec l'aide du Dr Watson, je chercherai le défaut de la cuirasse de nos ennemis, répondit Holmes en faisant tomber les cendres du culot de sa pipe. Notre cliente pourra-t-elle faire un voyage demain, selon vous ?

— Un voyage ? Jusqu'où ?

— Oh, simplement à l'intérieur de la ville. Je voudrais qu'elle rencontre quelqu'un.

Freud réfléchit un instant.

— Après tout, pourquoi pas ? répondit-il, sans conviction. Elle semble se porter à merveille, mis à part son état mental, et la faiblesse due à une alimentation insuffisante qui devrait, d'ailleurs, être déjà quelque peu surmontée.

— Excellent ! (Holmes se leva et bâilla en se tapotant la bouche avec le dos de la main.) Nous avons eu une longue journée, fit-il observer, et

les prochaines s'annoncent encore plus longues. Je pense qu'il est temps d'aller nous coucher.

Là-dessus, il s'inclina et quitta la pièce.

— Je me demande ce qu'il peut voir dans tout cela, dis-je à voix haute.

— Aucune idée, soupira Freud. De toute façon, il est l'heure d'aller dormir. Je ne crois pas avoir jamais été fatigué à ce point.

J'étais, moi aussi, épuisé, mais mon esprit continua de galoper bien après que mon corps fut au repos, à s'efforcer de coordonner les éléments de l'énigme sur laquelle nous étions tombés par hasard au cours de notre séjour dans cette ville qui était belle mais de plus en plus sinistre. Une guerre en Europe ! Des millions de vies humaines ! J'avais souvent été éberlué par les capacités stupéfiantes de mon ami, mais jamais je ne l'avais vu déduire autant de choses à partir d'aussi maigres données. Et si, grands dieux, cela devait se révéler exact ? J'ignore comment Freud passa la nuit mais je sais que mes rêves surpassèrent les terreurs que j'avais en état de veille. La ville joyeuse et pittoresque de Johann Strauss ne tournoyait plus aux accents majestueux de ses valse mais tourbillonnait avec le hurlement d'un cauchemar épouvantable.

Le lendemain matin, nous partageâmes tous trois un petit déjeuner rapide avant d'aller vaquer chacun à nos occupations. Holmes dévora avec un entrain qui témoignait de sa bonne santé retrouvée. Freud mangea d'un air résolu, mais son mutisme et son expression soucieuse montraient qu'il avait, comme moi, passé une nuit agitée.

Nous étions sur le point de nous séparer devant la porte d'entrée, quand arriva un messenger porteur d'un télégramme pour Sherlock Holmes. Celui-ci décacheta le pli et le lut avec avidité avant de le fourrer dans la poche de son manteau sans aucun commentaire, en faisant signe au gamin qu'il n'y avait pas de réponse.

— Nos plans sont inchangés, dit-il en s'inclinant devant Freud sans se soucier de notre curiosité évidente. (Le docteur s'en alla, la mine renfrognée, et Holmes se tourna vers moi.) Et maintenant, mon cher Watson, il est temps de nous mettre en route.

Ayant hélé un fiacre, nous nous rendîmes tout droit à l'hôpital où, grâce à un billet écrit de la main de Freud, on nous confia la malade. Elle semblait être en bien meilleure condition physique, bien qu'elle fût encore d'une épouvantable maigreur et qu'elle ne prononçât pas un mot. Elle nous accompagna sans opposer la moindre résistance et monta sans se faire prier dans le fiacre qui attendait devant la grille. Holmes avait inscrit notre destination sur la manchette de sa chemise,

et nous nous mîmes en route pour accomplir notre mystérieuse mission. Il préférait ne pas divulguer la nature exacte de cette mission en présence de notre passagère muette, ce qu'il me fit comprendre quand je l'interrogeai à ce sujet.

— Patience, Watson, patience.

— Que pensez-vous que le Dr Freud découvrira au greffe ? demandai-je, bien résolu à me faire associer à ses projets.

— Ce que je sais qu'il trouvera.

Il se tourna et adressa un sourire rassurant à notre cliente qui ne parut point s'en apercevoir et continua de regarder droit devant elle avec des yeux entièrement dénués d'expression.

Le fiacre traversa le canal du Danube et entra dans une partie de la ville occupée par des demeures spacieuses et parfois grandioses. Elles étaient construites en retrait par rapport à la rue et abritées par de grands arbres qui les soustrayaient à la vue, à l'exception de leurs tourelles dentelées et de leurs jardins imposants.

Le fiacre s'arrêta enfin dans la Wallensteinstrasse, puis s'engagea dans une large allée qui conduisait à une maison assez hideuse, située sur une petite élévation ; un jardin minutieusement dessiné et entretenu s'étendait devant la maison.

Une voiture fermée attendait sous la porte cochère et, au moment où nous aidions notre passagère à descendre, la porte de la maison s'ouvrit et nous vîmes sortir un monsieur de taille moyenne qui avait le dos le plus raide que j'aie jamais vu. Bien qu'il fût vêtu d'un pardessus et d'un costume civils, ses mouvements avaient la précision qu'on ne peut manquer d'associer, non seulement à l'armée, mais encore à la formation militaire prussienne la plus rigoureuse. Ses traits n'avaient cependant rien de prussien. Je dirais même que son visage, qu'il me sembla vaguement avoir déjà vu, me fit plutôt penser à un employé de bureau anglais. Il avait un pince-nez, des moustaches bien taillées et un air quelque peu égaré, comme s'il ne savait pas, ou ne se rappelait plus très bien où il se trouvait.

Il s'inclina devant nous, ou plutôt devant la dame qui était à mon bras et porta la main, poliment, à son chapeau melon avant de monter dans la voiture qui se mit en route, apparemment sans attendre qu'il eût donné d'ordres.

Holmes, fronçant les sourcils, regarda un moment la voiture s'éloigner.

— Vous rappelez-vous avoir vu ce monsieur récemment, Watson ?

— Oui, mais je serais bien incapable de dire où je l'ai vu. Dites-moi,

Holmes, à qui est cette maison ?

Il sourit et tira la sonnette.

— C'est la résidence viennoise du baron von Leinsdorf, répondit-il.

— Holmes, mais c'est monstrueux !

— Pourquoi donc ? (Il libéra doucement son bras dont je m'étais instinctivement saisi.) Le baron n'est pas là en ce moment.

— Mais s'il venait à rentrer ! Vous n'avez aucune idée du tort que cette confrontation pourrait faire... (Je désignai furtivement notre compagne muette.) Vous auriez certainement dû en parler au docteur...

Il m'interrompit calmement.

— Mon cher Watson, vos sentiments vous font honneur comme le fait, autant que je le sache, votre jugement professionnel. Toutefois, n'ayant pas un instant à perdre, il nous faut précipiter les événements. De toute façon, elle ne semble pas réagir à la vue de la maison. Qui sait ? Si elle le fait, ce sera peut-être le choc dont elle a besoin pour retrouver ses esprits.

Au moment où il prononçait cette dernière phrase, l'énorme porte s'ouvrit toute grande. Un serviteur en livrée, au visage impassible, nous demanda ce que nous désirions. Holmes lui tendit sa carte et, dans un allemand qui n'avait cessé de s'améliorer depuis notre arrivée à Vienne, il le pria de la remettre à la maîtresse de maison.

Sans changer d'expression, le majordome prit la carte et recula pour nous permettre à tous trois d'entrer dans une antichambre voûtée et rectangulaire, aussi somptueusement hideuse que l'extérieur de la maison. Les murs, très hauts, étaient revêtus de lambris de chêne et couverts de tapisseries, d'armes moyenâgeuses et de portraits dans des cadres dorés, dont je ne pus étudier les sujets de l'endroit où nous étions placés. Des fenêtres à meneaux, ridiculement petites, laissaient filtrer une faible lumière.

— Avez-vous déjà vu un endroit aussi effroyable ? marmonna Holmes, tout près de moi. Mais regardez-moi ce plafond !

— Holmes, je suis obligé de m'élever contre vos procédés. Dites-moi au moins ce qui se passe. Qui doit combattre dans cette guerre abominable ?

— Hélas, je n'en ai pas la moindre idée, répondit-il d'un ton nonchalant, sans cesser de regarder, d'un air réprobateur, les boiseries sculptées dans un style rococo.

— Alors comment diable faites-vous pour en déduire...

Il m'interrompit avec une certaine impatience :

— Mais enfin, nous avons affaire à une lutte pour s'approprier une succession constituée d'importantes usines de munitions rapportant des bénéfices incalculables. Il n'est pas sorcier d'en conclure...

Il s'interrompit en voyant le majordome paraître à l'autre bout du hall.

— Si vous voulez bien me suivre, dit ce dernier en accompagnant ses paroles d'un geste. Je vais vous conduire chez M^{me} la baronne.

Il se trouva que nous avions vraiment besoin d'un guide car la demeure était si vaste et si labyrinthique que, sans lui, nous n'aurions jamais pu trouver le boudoir de la dame.

Il était meublé dans un style plus contemporain que celui des autres pièces que nous avions entrevues au passage, mais avec un goût tout aussi déplorable, tout en chintz d'un rose criard, avec une profusion de têtes en dentelle sur les sièges.

Assise sur un divan, au milieu de cette abondance monochrome - tel un oiseau gracieux posé au milieu de son nid - se trouvait la belle dame que nous avions aperçue la veille. En nous voyant entrer, elle se leva et s'adressa à nous dans un anglais aux consonances américaines.

— Monsieur Sherlock Holmes, je crois ? À quoi dois-je le... ?

Elle s'interrompit brusquement et poussa un cri de reconnaissance, sa main se portant, en un geste involontaire et brusque à sa poitrine, et ses yeux magnifiques agrandis par la stupéfaction.

— Grands dieux ! s'écria-t-elle. C'est bien Nora ?

Elle se précipita en avant sans prendre garde à Holmes ou à moi-même, et prit doucement notre cliente par le bras pour la placer en pleine lumière où elle la dévisagea avec intensité. Notre protégée, pour sa part, toujours aussi docile et apathique, supporta l'examen de la baronne avec une attitude voisine de l'indifférence la plus lasse.

— Que s'est-il passé ? s'écria la maîtresse de maison, nous regardant tout à tour d'un air à la fois impérieux et confus. Elle a beaucoup changé.

— Vous connaissez cette dame ? demanda Holmes calmement, tout en observant d'un œil vigilant la baronne qui reportait son attention sur la femme qu'elle avait appelée Nora.

— Si je la connais ? Mais bien sûr que je la connais. C'est Nora Simmons, ma camériste. Cela fait plusieurs semaines qu'elle a disparu, sans laisser de traces. Juste ciel, Nora, que t'est-il arrivé et comment as-tu fait pour arriver à Vienne ?

Ses traits se voilèrent de stupéfaction puis d'inquiétude, tandis qu'elle étudiait le visage pâlot de l'autre jeune femme.

— Je crains qu'elle ne soit incapable de répondre à vos questions, dit Holmes en séparant doucement les deux dames et en aidant Nora Simmons (si tel était bien son nom) à s'asseoir.

Il entreprit alors d'exposer brièvement à la baronne les circonstances qui nous avaient, bien par hasard, mis en présence de sa femme de chambre.

— Mais c'est monstrueux ! s'écria la noble dame quand il eut terminé. Vous dites qu'elle a été enlevée ?

— C'est ce qu'il semble, répondit le détective d'une voix neutre. Si j'ai bien compris, madame, elle vous avait accompagnée en Bavière ?

— Elle ne m'a pas quittée un instant depuis que nous avons pris le bateau... à l'exception de ses jours de congé. (Une sublime indignation colorait le teint de la baronne.) C'est dans ces circonstances qu'elle a disparu il y a trois semaines.

— Le jour de la mort du baron ?

La dame rougit encore plus violemment et joignit les mains.

— En effet. Nora ne se trouvait pas à la villa quand le malheur est arrivé. Elle était descendue en ville - ville qui, je crois, s'appelle Ergolsbach. Dans la confusion qui a suivi, personne n'a remarqué son absence. De toute façon, comme je vous l'ai dit, c'était son jour de congé. Ne la voyant pas revenir, le lendemain matin, j'ai pensé qu'ayant appris la tragédie elle avait pu céder à la panique. Elle était d'un naturel émotif et nerveux ; j'avais de bonnes raisons de le savoir... Voyez-vous, reprit-elle après avoir marqué un temps d'arrêt, nous étions très proches l'une de l'autre, beaucoup plus que ne le sont, en fait, une maîtresse et sa camériste, mais quand j'ai vu qu'elle ne revenait pas et ne m'envoyait pas un mot d'adieu, je me suis mise à redouter qu'il lui soit arrivé malheur et j'ai prévenu la police. Peut-être l'aurais-je fait plus tôt si le décès inattendu de mon époux ne m'avait à ce point bouleversée.

— Vous avez prononcé le mot « malheur ». Vous ne soupçonniez pas qu'elle ait pu être victime d'un acte de malveillance ?

— Je ne savais que penser. Elle était partie...

Incapable de continuer, la baronne s'interrompt avec un petit geste d'impuissance. Il était facile de voir qu'elle était accablée, non seulement par ce qu'elle avait vécu, mais encore par le seul fait de s'en souvenir. Néanmoins, Holmes persista.

— Et la police n'a pas été capable de découvrir l'endroit où se trouvait votre servante ?

Elle secoua la tête puis, d'un geste impulsif, elle saisit les mains inertes de l'autre femme et les serra affectueusement.

— Chère enfant, que je suis soulagée de t'avoir retrouvée !

— Peut-on vous demander la raison du décès de votre époux ? demanda Holmes en l'observant attentivement.

La baronne devint à nouveau très rouge et nous regarda, tour à tour, en proie à la plus grande confusion.

— Son cœur, dit-elle seulement d'une voix si basse qu'elle était à peine audible.

Je toussai pour marquer ma propre confusion et Holmes se mit debout.

— Je suis désolé de l'apprendre. Eh bien, Watson, il semble que nous n'ayons plus rien à faire ici, dit-il d'un ton léger, et, selon moi, beaucoup trop désinvolte. Nous avons éclairci notre petit mystère. (Il tendit là main vers Nora Simmons.) Madame, veuillez nous excuser de notre intrusion et de vous avoir fait perdre quelques précieux instants.

— Mais vous n'allez quand même pas me l'enlever ! s'écria la baronne en se levant à son tour. Je viens à peine de la retrouver et je vous assure, monsieur Holmes, qu'elle est indispensable à mon bonheur.

— Dans son état présent, elle ne pourrait guère vous être utile, déclara Holmes d'un ton sec. Elle a besoin de plus de soins qu'elle n'en peut dispenser aux autres.

À nouveau, il tendit la main.

— Oh, mais je m'en occuperai personnellement, protesta la dame d'un ton énergique. N'ai-je pas dit qu'elle est ma compagne autant que ma servante ?

Ses supplications étaient si émouvantes que j'étais sur le point de me ranger à son avis et d'en faire part à Holmes, sachant que des soins affectueux peuvent apporter la guérison là où la médecine est impuissante, mais il prit brusquement la parole.

— Je crains que cette solution ne puisse être envisagée pour le moment, car votre servante est actuellement soignée par le Dr Sigmund Freud à l'Allgemeines Krankenhaus ; nous avons déjà pris la liberté de l'amener ici sans avoir son autorisation officielle. Je ne l'aurais pas fait s'il ne m'avait semblé que son identification était de la plus haute importance.

— Mais...

— D'autre part, il n'est pas exclu que je puisse parvenir à convaincre le docteur de vous confier cette femme. Quand vous étiez à Providence, je suppose que vous participiez aux œuvres de la paroisse en faveur des indigents et des sans-abri ?

La baronne en convint aussitôt

— Je prenais une part très active à ce genre d'œuvres paroissiales.

— C'est bien ce que je pensais. Soyez assurée que j'en aviserai le Dr Freud et qu'il s'en souviendra quand le moment sera venu de décider du sort de cette malade.

Elle aurait poursuivi la discussion si Holmes n'avait poliment insisté pour que nous prenions congé, emmenant avec nous l'infortunée servante.

Le fiacre nous attendait là où nous l'avions laissé et, quand nous y montâmes, Holmes éclata d'un rire silencieux.

— Le spectacle était admirable, Watson. L'audace et le naturel s'y alliaient à l'art consommé d'une grande comédienne. Il ne fait aucun doute qu'ils avaient prévu ce genre d'éventualité. Cette femme avait été habilement préparée à jouer son rôle.

— Elle serait donc coupable d'imposture ?

Il m'était presque impossible de croire que cette superbe créature fût une usurpatrice, mais Holmes hocha la tête avec lassitude en lançant brusquement le menton en direction de notre passagère.

— Cette jeune femme est la véritable baronne von Leinsdorf - grand bien lui fasse, ajouta-t-il avec gravité. Cependant, il se peut qu'avant la fin de cette affaire, nous parvenions à lui restituer une partie de ses droits, à défaut de sa santé d'esprit.

— Comment savez-vous que l'autre a menti ?

— Vous voulez savoir ce qui l'a trahie ? En dehors de cette invraisemblable histoire de la camériste fuyant la maison sans prévenir parce que le maître avait succombé à une crise cardiaque ?

J'acquiesçai d'un signe de tête et lui dis que l'histoire ne m'avait pas paru invraisemblable.

— Peut-être y a-t-il, entre les événements, un lien que nous ignorons et qui nous permettrait de comprendre ses actes. (La théorie, qui peu à peu, prenait forme dans mon esprit me semblait de plus en plus plausible.) Peut-être...

— Peut-être, convint-il en souriant. Il y a cependant certains faits

qui plaident nettement en faveur des conclusions que j'ai déjà tirées.

Il y avait quelque chose de si convaincant dans la façon dont cette femme splendide assumait le rôle de la baronne, quelque chose de si invraisemblable dans la candidature de notre cliente aliénée à ce rang, quelque chose de si agaçant dans les manières assurées de mon compagnon (qui, moins d'une semaine plus tôt, ne valait guère mieux qu'un fou - et qui devait sa guérison à mon intervention) que je fus plus irrité que je ne l'eusse sans doute été six mois plus tôt, à Londres, de l'entendre parler de façon si condescendante.

— Et quels sont donc ces faits ? demandai-je d'un ton sceptique.

— Peut-être vous plairait-il de savoir, répondit-il en me tendant le télégramme qu'il avait reçu dans la matinée et sans prêter attention à mon intonation hostile, que les Slater du Rhode Island appartiennent depuis plus de deux siècles à la secte religieuse connue sous le nom de Quakers. Les Quakers ne vont pas à l'église ; ils vont au temple. Et ils ne diraient pas « œuvres paroissiales » en parlant d'œuvres de charité. Non, non, certainement pas, ajouta-t-il en se détournant pour regarder par la fenêtre.

Cette fois, je ne pus réprimer ma surprise, mais sans me laisser le temps de la formuler, il reprit la parole en regardant toujours la rue d'un air indifférent.

— À propos, je viens de me rappeler où nous avons vu le comte von Schlieffen.

— Quel comte ?

— Von Schlieffen ; le monsieur qui sortait comme nous arrivions. Son portrait {23} est paru dans le *Times* il y a quelques mois. Vous ne l'avez pas vu ? Si mes souvenirs sont exacts, il venait d'être nommé chef de l'État-Major général allemand.

13 - OÙ SHERLOCK HOLMES FAIT DE LA THÉORIE

Sherlock se tenait sur le tapis de foyer lie-de-vin du bureau, au 19 de la Berggasse, les coudes appuyés derrière lui sur la tablette de la cheminée.

— Selon le testament, la totalité de la succession va à la nouvelle baronne, dit-il.

Le Dr Freud cessa de regarder ses notes et l'observa d'un air froissé.

— Si vous connaissiez les dispositions prises par le baron dans son testament, vous auriez pu le dire, fit-il remarquer d'un ton sec. Il se trouve qu'à cause de vous je n'ai pu rendre visite à un patient, comme je vous en avais informé. Cependant, vous m'avez répondu qu'il était d'une importance capitale que je me rende au greffe.

Holmes éclata de ce rire silencieux qui lui était propre et leva modestement la main, comme pour aller au-devant des reproches.

— Vous voudrez bien me pardonner, docteur. J'exprimais une conviction et non une certitude. Vous n'avez pas perdu votre matinée car les faits que vous avez recueillis confirment mes soupçons. Je vous le jure solennellement : si ma connaissance de l'allemand avait été suffisante, je n'aurais pas insisté pour que vous fassiez cette démarche. Le Dr Watson peut vous dire que je n'ai pas l'habitude de l'arracher à sa clientèle sans avoir une bonne raison de le faire. Vous me pardonnez ? Parfait !

Là-dessus, Holmes raconta à Freud notre propre expédition. Ce dernier se renfrogna quand il apprit où nous avions emmené sa malade, mais il se rasséra quand je l'assurai que ni la maison ni ses occupants n'avaient semblé lui faire la moindre impression.

— Maintenant, le temps est venu, poursuivit Holmes en sortant sa vilaine pipe en terre - sans cesser de s'appuyer sur la tablette de la cheminée - de mettre de l'ordre dans les faits dont nous disposons et de voir s'ils s'accordent avec nos théories. (Il s'interrompit pour retirer du feu, avec les pincettes, un charbon ardent qu'il utilisa pour allumer sa pipe.) Permettez-moi, cependant, de vous poser une dernière question avant de présenter mes conclusions. Quel genre d'homme est le nouveau Kaiser d'Allemagne ?

— Il est Kaiser depuis 1888, précisai-je.

Holmes approuva d'un signe de tête, les yeux toujours fixés sur Freud qui considérait sa question d'un air songeur.

— Si j'étais obligé de répondre par une formule concise, je dirais qu'il manque de maturité, dit-il enfin.

— Et sa politique ?

— Elle tourne surtout autour de la législation sociale. Il a une peur bleue du socialisme ; et ses rapports avec l'extérieur ont tendance - pour autant que j'en puisse juger en lisant les journaux - à être empreints de brutalité, surtout à l'égard de la Russie, au sujet de problèmes tels que les droits allemands dans les Balkans.

— Son caractère ?

— Là, c'est difficile. Il est intelligent, apparemment, mais il est peu maître de lui et sujet à tics accès d'humeur envers son entourage. Je crois que c'est à la suite d'un de ces conflits que le prince von Bismarck a été congédié. Le Kaiser aime beaucoup les manifestations militaires - uniformes, parades et autres exhibitions de prestige... Il...

Freud eut un petit rire et hésita à poursuivre.

— Oui ?

— J'ai en fait, depuis un certain temps, une théorie sur le Kaiser.

— Cela m'intéresserait beaucoup de l'entendre, repartit aussitôt Holmes poliment.

— Elle n'est pas très ingénieuse.

Freud se leva brusquement, comme s'il s'en voulait d'avoir fait allusion à cette théorie. Holmes insista :

— Permettez-moi de juger par moi-même si elle est pertinente.

Il joignit le bout de ses doigts et s'adossa au manteau de cheminée, serrant entre ses dents la pipe dont la fumée s'élevait en spirales ininterrompues.

Freud haussa les épaules :

— Vous savez peut-être - pour avoir vu des portraits de lui ou lu quelque chose à ce sujet - que le Kaiser a un bras atrophié.

— Un bras atrophié ?

— C'est la conséquence d'une maladie infantile - peut-être la poliomyélite. Je ne sais pas au juste. Toujours est-il que sur le plan physique, ce n'est pas un homme complet. (Là, Freud s'interrompit et me regarda du coin de l'œil.) Vous êtes les premières personnes

auxquelles je fais part de cette théorie particulière.

Holmes le regarda derrière un voile de fumée :

— Continuez.

— Eh bien - en deux mots - il m'est venu à l'esprit que l'accent que le Kaiser se plaisait à mettre sur les démonstrations de force, que son amour des uniformes flamboyants - surtout ceux qui comportent une cape lui permettant de cacher son infirmité - il m'est venu à l'esprit, donc, que tous ces goûts belliqueux étaient peut-être, d'une certaine manière, les manifestations du sentiment qu'il a de sa propre faiblesse. Peut-être est-il possible d'y voir des phénomènes de compensation pour le bras atrophié. En outre, un homme ordinaire ne ressentirait pas forcément une infirmité de la même façon que lui qui est empereur et issu d'une longue lignée d'hommes célèbres par leur noblesse et par leur héroïsme.

J'étais si totalement absorbé par les propos du Dr Freud que j'avais oublié la présence de Holmes dans la pièce. Quand Freud eut terminé, je détournai les yeux et m'aperçus que Holmes le regardait avec une expression à la fois attentive et étonnée.

Holmes se laissa lentement choir dans un fauteuil en face du mien.

— Voilà qui est vraiment remarquable, dit-il enfin. Savez-vous ce que vous avez fait ? Vous avez réussi à prendre mes méthodes - observation et déduction - et à les appliquer à l'intérieur du crâne d'un sujet.

— Sujet n'est pas exactement le mot qui convient, dit Freud avec un petit sourire. Quoi qu'il en soit, vos méthodes - comme vous les appelez - ne sont pas brevetées, que je sache ? (La douceur de son ton ne masquait pas sa satisfaction. Tout comme Holmes, il n'était pas exempt de vanité.) Cependant, il se peut que mes conjectures soient totalement erronées. Vous avez vous-même constaté le danger qu'il y a de raisonner sans disposer de données suffisantes.

— Remarquable, répéta Holmes. Votre thèse a non seulement un accent de vérité - ou, si vous préférez, de plausibilité - mais encore elle est conforme à certains faits et théories que je vais vous exposer. (Il se remit debout, mais resta un instant silencieux et songeur avant de reprendre :) Remarquable. Vous savez, docteur, je ne serais pas surpris si votre utilisation de mes méthodes ne s'avérait, à la longue, beaucoup plus importante que l'emploi mécanique que j'en fais. N'oubliez cependant jamais les détails d'ordre physique. Pour aussi loin que vous puissiez pénétrer dans l'esprit, ils n'en sont pas moins d'une importance capitale.

Sigmund Freud hoch la tête et s'inclina, un peu ému je crois, par les compliments inattendus et fervents du détective.

— Et maintenant, poursuit Holmes après s'être recueilli, permettez-moi de vous raconter une histoire.

Il ralluma sa pipe tandis que le médecin adoptait une attitude de concentration. Tout comme le détective, Sigmund Freud était un auditeur attentif, bien qu'en fait les deux hommes eussent une façon très personnelle de montrer qu'ils étaient absorbés par les déclarations d'un client. Freud n'écoutait pas en joignant le bout de ses doigts et en fermant les yeux. Au contraire, il posait sa joue barbe dans sa main ouverte, appuyait son coude sur le bras de son fauteuil, croisait les jambes et fixait sur celui qui parlait de grands yeux tristes et calmes. Même l'acre fumée du cigare qu'il tenait dans l'autre main ne parvenait pas à lui faire plisser les yeux. En ces moments-là, il donnait l'impression de vous regarder dans l'âme, une impression que Holmes, observateur sensible, ne pouvait manquer de ressentir quand il se lança dans son récit.

— Un riche veuf n'ayant qu'un seul fils auquel il ne tient pas particulièrement - et qui ne tient pas à lui - effectue un voyage aux États-Unis. Là, il fait la connaissance d'une jeune femme qui a la moitié de son âge ; pourtant, en dépit (ou peut-être en raison) de cette différence, ils s'éprennent l'un de l'autre. Sachant que ses jours à lui sont comptés, ils se marient sans attendre. La jeune femme est issue d'une famille aisée appartenant à la secte des Quakers et c'est ainsi qu'ils sont unis dans une église quaker que l'on appelle « temple ». C'est pourquoi, lorsque nous avons demandé à notre cliente où elle s'était mariée, elle a marmonné « dans le temple » et nous avons compris « dans le temps ».

« Le couple revient en Bavière et se retire dans la maison isolée du mari où celui-ci s'empresse de modifier son testament en faveur de sa nouvelle épouse. En raison des croyances religieuses de sa jeune femme et de ses propres convictions que l'âge ne fait que raffermir, il lui devient impossible de rester à la tête d'un empire consacré à la fabrication d'armes. N'ayant ni la force ni l'envie de vouer ses dernières années d'existence au démembrement de ses usines, il se contente tout simplement de confier l'affaire à sa femme au cas où il mourrait, la laissant entièrement libre d'agir comme bon lui semblera.

« Le vieux monsieur n'a cependant pas prévu - ou a fortement sous-estimé - le courroux de son fils prodigue. Voyant disparaître ses espoirs d'accéder à une fortune incalculable, ce jeune démon prouve qu'il est capable de prendre des mesures inexorables pour les ressusciter. Comme il a des opinions politiques conservatrices et a été élevé dans la

Nouvelle Allemagne, il a des relations dans certains milieux et en tire profit. Des offres sont faites à certaines personnes, des personnes qui n'ont aucunement l'intention de laisser une étrangère, une roturière - et surtout une femme - détruire le noyau de la machine de guerre du Kaiser. On donne au jeune homme carte blanche et sans doute lui fournit-on de l'aide. Il nous reste à découvrir comment l'affaire a été montée ; toujours est-il qu'il parvient à causer la mort de son père...

— Holmes !

— Il s'arrange alors pour enlever sa belle-mère, lui faire quitter l'Allemagne et l'amener ici, à Vienne, où il la séquestre dans un entrepôt proche du canal du Danube. Le testament du père est enregistré au greffe dans les deux pays où il a des biens, et l'épouse est incitée à céder par écrit son héritage au fils. Son amour et ses convictions religieuses lui donnent une force qui lui permet de résister à la faim ainsi qu'à toutes sortes de menaces. Dans sa réclusion solitaire, elle commence à perdre la raison. Elle parvient à se sauver. Cependant, ce n'est qu'une fois libre qu'elle prend conscience de l'état désespéré dans lequel elle se trouve. Elle ne parle pas allemand, elle ne connaît personne, elle est trop affaiblie pour prendre des initiatives. Le pont lui offre la solution la plus proche et la plus simple, mais des agents qui passent l'empêchent de se noyer. Alors, elle se réfugie dans l'état de débilité que vous avez, docteur, déjà si bien décrit.

Il s'interrompt et tira plusieurs bouffées rapides sur sa pipe, afin de nous donner le temps d'assimiler le raisonnement qu'il venait de nous exposer.

— Et la dame que nous avons vue à l'Opéra ? demanda Freud en se renversant dans son fauteuil, l'air pensif, et en soufflant la fumée de son cigare.

— Le jeune homme à qui nous nous mesurons est aussi rusé qu'audacieux. En apprenant que sa belle-mère s'est échappée de sa prison, il prend une décision rapide. Se rendant compte aussi bien qu'elle de l'état d'impuissance dans lequel elle se trouve, il choisit de faire comme si elle n'existait pas. Libre à elle de raconter son histoire à qui voudra l'entendre - l'idée a dû le faire sourire -, il n'allait pas se faire remarquer en se lançant à sa recherche ou en payant quelqu'un pour le faire à sa place. Il allait engager une personne pour jouer le rôle de sa belle-mère et contrefaire sa signature pour régler l'affaire du testament. Le tour serait joué car, en fin de compte, qui allait faire opposition à la décision de la veuve ? Je ne sais où il a trouvé cette « actrice » particulièrement douée ; peut-être s'agit-il de la camériste que la pseudo-baronne a prétendu reconnaître, à moins que ce ne soit quelque comédienne américaine qui aurait eu des revers de fortune et

se serait trouvée dans l'embarras loin de son pays. Quelle que soit son identité, elle a été bien entraînée et très certainement bien payée.

« Prévoyant l'infime possibilité que sa belle-mère soit retrouvée, il a fourni à sa remplaçante une histoire convaincante. Il est évident qu'il devait savoir que sa belle-mère avait perdu la raison avant de s'enfuir. Il comptait sur le fait qu'elle ne retrouverait pas de sitôt ses esprits et qu'on ne prêterait pas attention à ce qu'elle pourrait raconter. Vous souvenez-vous, Watson, que la femme à qui nous avons parlé aujourd'hui a dit que sa camériste s'appelait Nora Simmons ? C'est une finesse de la part du jeune baron, mais c'est aussi un détail suffisamment outré pour avoir éveillé mes soupçons. Le fait que la camériste ait les mêmes initiales que sa maîtresse constituerait une coïncidence dénuée de sens - sauf, bien sûr, si certains vêtements qu'elle portait au cours de sa captivité et de son évasion étaient marqués aux initiales de Nancy Slater. Peut-être le baron eût-il mieux fait de dire qu'elle avait quitté la maison en emportant des vêtements de sa maîtresse, poursuivit-il, l'air songeur, en s'efforçant de choisir parmi ses hypothèses à mesure qu'il les énonçait. Mais non. Il n'avait manifestement pas raconté cette partie de l'histoire à la police bavaroise.

— La fugue de la camériste a donc été signalée à la police la nuit même de la mort du baron ? demandai-je.

— Ou le lendemain matin. Je ne serais pas surpris de l'apprendre, répondit mon ami. Le jeune homme à qui nous avons affaire a dû, selon moi, apprendre à jouer aux cartes à la façon des Américains.

— Ce qui veut dire ?

— Qu'il a toujours, selon l'expression en vigueur aux États-Unis, « un as dans sa manche », ou, comme on dit chez nous « un expédient de réserve ». Maintenant, le problème...

Il fut interrompu par un coup frappé à la porte du bureau. Paula entrouvrit pour annoncer qu'un infirmier de l'Allgemeines Krankenhaus était là, porteur d'un message pour le Dr Freud.

À peine eut-elle prononcé ces mots que Sherlock Holmes bondit en plaquant une main sur son front.

— Ils l'ont prise ! hurla-t-il. Suis-je donc stupide d'avoir pensé qu'ils n'oseraient pas, pendant que j'étais là, à jacasser.

Il se précipita hors de la pièce, bousculant sans façon la servante ébahie, pour aborder l'infirmier sans défiance qu'il attrapa des deux mains par les revers.

— Elle est partie, n'est-ce pas ? La malade du Dr Freud est partie ?

L'infirmier hocha la tête sans répondre, trop surpris pour pouvoir parler. On l'avait chargé d'une commission dont il ignorait la gravité. Il apportait un bref message du Dr Schultz qui demandait ce qu'était devenue la jeune femme depuis qu'elle était confiée aux soins du docteur Freud, et s'élevait contre la façon peu orthodoxe dont elle avait été emmenée hors de l'hôpital sans lui laisser, à lui, le temps de voir comment elle allait et de pratiquer un examen avant de la laisser sortir. Schultz laissait également entendre qu'il ne manquerait pas de signaler l'affaire à Meynert.

— Vous étiez là quand on l'a emmenée ? demanda Holmes à l'infirmier, tout en se hâtant d'enfiler son veston et de jeter son manteau à pèlerine sur ses épaules.

L'infirmier secoua la tête et répondit qu'il n'était pas là.

— Alors vous allez nous emmener voir la personne qui était de service, lui dit le détective d'un ton vif, en campant sa casquette de voyage sur sa tête. Dépêchez-vous, messieurs, nous dit-il en se tournant vers nous. Il n'y a pas une minute à perdre. Car bien que nous n'ayons peut-être rien d'autre qu'une femme à l'esprit dérangé à un bout de la piste, une conflagration européenne se cache à l'autre bout !

14 - NOUS NOUS MÊLONS À UN ENTERREMENT

Le fiacre filait à toute allure dans la circulation de la fin de l'après-midi, en retournant vers l'hôpital. Personne ne parlait en dehors de Holmes qui suppliait continuellement le cocher d'aller plus vite. Chacun était absorbé par ses propres pensées. L'infirmier nous regardait l'un après l'autre et je voyais qu'il se demandait ce qui pouvait bien se passer et qu'il tressaillait chaque fois que notre voiture coupait la route des tramways et obligeait les marchands ambulants à sauter sur le trottoir pour nous éviter. Sigmund Freud était plongé dans ses réflexions comme en témoignaient les rides qui sillonnaient son vaste front, tandis que Holmes était penché en avant dans un silence maussade dont il émergeait toutes les trente secondes pour encourager le conducteur.

Il y eut un moment où nous fûmes obligés de nous arrêter complètement. La rue était barrée par une troupe de cavaliers hongrois qui se rendaient à leur poste à la Hofburg. Holmes examina l'obstacle d'un œil morne, puis se renversa contre les coussins en soupirant :

— C'est inutile, déclara-t-il brusquement. Elle est perdue et nous sommes vaincus.

Il grinçait des dents sous l'effet de la contrariété et ses yeux gris luisaient de douleur.

— Pourquoi donc ? demanda Freud.

— Parce qu'il la tuera dès qu'il en aura l'occasion. (Holmes sortit sa montre et la regarda tristement, tandis que, du coin de l'œil, je voyais l'effroi se peindre sur les traits de l'infirmier.) Et à l'heure qu'il est, l'occasion s'est déjà présentée. Watson, dit-il en se tournant vers moi, vous auriez mieux fait de m'abandonner à la cocaïne. Je ne suis plus bon à rien.

— Permettez-moi d'être, sur ces deux points, d'un autre avis que vous, intervint Freud sans me laisser le temps de répondre. Je ne pense pas que la vie de cette dame soit en danger. Fouette, cocher ! cria-t-il au conducteur quand il n'y eut plus de cavaliers pour barrer la voie. (Holmes le regarda un instant - mais ne dit rien. La voiture prit de la vitesse.) Permettez-moi de faire quelques déductions personnelles, poursuivit Freud, se sentant obligé de parler sans y être encouragé. En

utilisant les méthodes que j'ai appliquées à la personnalité du Kaiser, je conclus que la baronne court peut-être un grave danger, mais je ne puis croire que son beau-fils ait l'intention de la tuer maintenant qu'elle est à nouveau entre ses mains.

— Pourquoi donc ? répliqua Holmes d'un ton assez indifférent. Ce serait pour lui la solution la plus sûre.

— Ne croyez-vous pas qu'il eût été encore plus sûr de la supprimer au moment où il a mis au point la mort de son père ?

Cette question capta l'attention de Holmes qui se tourna carrément vers le docteur. Ce dernier, profitant de son avantage, poursuivit :

— Il ne fait aucun doute que cela eût été la solution la plus simple. Il lui suffisait de s'arranger pour qu'ils fussent tous deux victimes d'un accident et, automatiquement, il recueillait la totalité de la succession. Le testament était rédigé dans ce sens et il devait le savoir.

Holmes fronça les sourcils.

— Pourquoi ne l'a-t-il pas fait ? se demanda-t-il à voix haute.

— Désirez-vous connaître ma théorie ?

Holmes acquiesça d'un signe de tête. Son regard s'était animé quand le médecin avait fait entrevoir une faible lueur d'espoir.

— Il serait trop long de vous exposer en détail le cheminement de ma recherche, déclara Freud, mais je suis d'avis que le jeune homme en question hait sa belle-mère avec une violence qui dépasse de loin l'obstacle qu'elle représente à ses machinations politiques et financières.

Je ne pus m'empêcher d'intervenir en demandant :

— Mais pourquoi ? Il la connaît à peine, alors comment la haine que vous posez en postulat a-t-elle pu se développer ?

Freud se tourna vers moi :

— Vous admettez quand même que son comportement vis-à-vis de sa belle-mère a été tout à fait odieux ?

— Oui, certes.

— Si odieux...

Le fiacre fit une embardée qui interrompit Freud pendant que nous nous raidissions pour ne pas perdre l'équilibre.

— ... tellement odieux, en fait, que, bien qu'il eût été plus simple pour lui de la faire définitivement disparaître, il a préféré la maintenir en vie malgré tous les dangers que cela lui a fait encourir afin de

l'emprisonner et de la torturer au delà de l'endurance physique et mentale.

Holmes hocha la tête et, pinçant les lèvres, considérait la situation telle que Freud la lui exposait.

Celui-ci poursuivit, tandis que nous nous approchions de l'hôpital :

— C'est ainsi qu'en ayant recours à vos propres méthodes nous sommes amenés à déduire un autre mobile. Que diriez-vous si j'affirmais que cette haine fanatique existait déjà avant même qu'il eût posé les yeux sur la femme qu'avait épousée son père et aurait existé quelle que fût la femme qu'il eût épousée ?

— Comment ?

— Voyez-vous, le comportement extraordinaire de ce jeune homme envers une belle-mère qu'il ne connaît pas ne peut s'expliquer que d'une seule manière. À savoir qu'il voue une telle fidélité, un tel culte à la mémoire de sa véritable mère que le geste de son père et le consentement de cette femme ont outragé les sentiments les plus élémentaires de sa nature. Pour le père qui a trahi sa première femme, c'est la mort instantanée. Pour la seconde femme, une interminable survie - bien qu'à certains égards cette solution ne soit pas sûre. Voilà la seule théorie qui recouvre toutes les données et, comme vous avez eu l'occasion de le faire vous-même remarquer, Herr Holmes, quand le probable a été exclu, le reste, pour aussi étrange qu'il soit, est forcément la vérité. J'ai appliqué correctement vos méthodes, n'est-ce pas ? Et, dans ce cas, soyez-en assuré, cette femme est encore en vie bien qu'elle coure de graves dangers. Nous sommes arrivés.

Holmes le dévisagea pendant une demi-seconde avant de sauter à bas de la voiture et se précipiter vers la grille en entraînant l'infirmier par la main. Je le suivis en compagnie du Dr Freud, non sans avoir demandé au cocher d'attendre.

Dès que nous fûmes entrés dans l'hôpital, on nous conduisit jusqu'au portier qui avait laissé sortir la malade du Dr Freud un peu plus tôt dans la journée. Le portier nous parla avec une précision exaspérante, entrecoupant d'un ton pompeux son discours pour nous faire connaître ses sentiments sur les circonstances irrégulières du départ de la malade.

— Imaginez que chaque pensionnaire soit relâché sur la foi d'un simple billet, sans que...

Holmes lui coupa la parole sans plus de cérémonie :

— Veuillez décrire les gens qui sont venus la chercher, dit-il sèchement.

Le portier fit lentement demi-tour pour l'examiner. À en juger par sa manière - et par l'allure essoufflée de mon ami, ainsi que ses vêtements qui n'étaient manifestement pas du pays - je compris que le portier le prenait pour un éventuel interné du service psychiatrique.

Voyant qu'il ne faisait pas mine de répondre, j'intervins d'un ton pressant :

— Faites vite, je vous prie ! C'est extrêmement important.

— Les décrire ? répéta lentement cet individu stupide. Ben ça, j'en serais fichtrement incapable. Mais vous les connaissez, vous, n'est-ce pas ? fit-il en se tournant vers le Dr Freud.

— Moi ? fit Freud avec stupéfaction. Si je les connaissais, vous demanderais-je de les décrire ?

— Mais... bredouilla cet être exaspérant, ils ont dit qu'ils venaient de votre part !

Il regarda Freud comme si le docteur était, lui aussi, candidat à l'internement à vie.

L'espace d'un instant, nous échangeâmes des regards interdits. Puis Holmes partit d'un petit rire sec, indiquant qu'il avait compris.

— Que de ruse et d'audace ! s'écria-t-il en secouant la tête. Ce que j'ai dit ce matin à la dame de la Wallensteinstrasse leur a indiqué où se trouvait la fugitive et donné l'idée de l'enlever. Allons, mon brave, décrivez-nous ces gens.

— Eh bien...

Le portier se lança dans l'évocation du vague souvenir qu'il avait de deux hommes, l'un petit, irascible, aux yeux fuyants, l'autre grand, digne et impassible.

— Sans doute le maître d'hôtel, intervint Holmes. Docteur, fit-il en s'adressant à Freud, vous devriez donner des instructions pour que l'hôpital appelle la police. Nous aurons besoin d'elle avant la fin de cette affaire. Qu'on lui signale qu'une femme a été enlevée de cet hôpital et qu'on lui communique l'adresse de la Wallensteinstrasse. C'est là que nous allons maintenant nous rendre.

Freud inclina la tête en signe d'acquiescement et allait répéter les instructions au portier quand la chance pour une fois nous sourit en la personne du Dr Schultz qui se dirigeait rapidement vers nous.

— Ah, docteur Freud, fit-il d'un ton sentencieux, je voulais justement m'entretenir avec vous...

— Et moi de même, coupa Freud.

Là-dessus, il lui raconta ce qui était arrivé en omettant, comme l'avait conseillé Holmes, quelques détails invraisemblables bien que d'une extrême importance. Il expliqua que la baronne, que certains voulaient faire passer pour sa camériste, avait été enlevée.

— Envoyez la police aussi rapidement que possible, dit-il d'un ton pressant au chirurgien surpris, tout en inscrivant l'adresse des von Leinsdorf dans la marge du registre du portier.

Sans attendre de réponse, nous nous précipitâmes tous trois vers notre fiacre et sautâmes à bord.

— 76, Wallensteinstrasse ! hurla Holmes. Et roulez à tombeau ouvert !

Le cocher marmonna qu'il n'était pas pressé de voir s'ouvrir sa tombe, mais il n'en fit pas moins claquer les rênes et le fiacre s'ébranla. Je crois que, s'il en avait eu la place, Holmes aurait fait les cent pas dans la voiture ; en raison de l'exiguïté des lieux, il dut se contenter de se mordre les poings.

— Avez-vous votre revolver, Watson ? me demanda-t-il.

Quand je lui répondis que j'avais pensé à le fourrer dans la poche de mon ulster en quittant la maison, il hocha la tête avec satisfaction et poursuivit :

— Il n'a, bien sûr, pas prévu le raisonnement du Dr Freud et se croit donc en sécurité. Il s' imagine que nous penserons qu'il assassinerait cette femme dès qu'il en aura l'occasion et qu'il fera disparaître le cadavre. Peut-être ne se doute-t-il même pas que nous sommes sur sa piste...

Sa voix manquait de conviction et s'éteignit tandis qu'il pressait à nouveau ses poings contre ses dents.

Reprenant le fil de son raisonnement, je lançai :

— Il ne saurait être à ce point insensé. Nous ne la trouverons sûrement pas à la villa.

— Je le crains, reconnut-il à contrecœur. Mais où, où donc va-t-il l'emmener ? (Il réfléchit un moment en silence.) Ce qui est sûr, c'est qu'il sait que l'alerte sera donnée, que nous le poursuivrons, personnellement ou non. Il sera interrogé, s'il...

À nouveau, sa voix s'éteignit. Je savais, pour l'avoir déjà vu le faire, qu'il était en train d'essayer de se mettre à la place du jeune baron madré et, en fonction du portrait que lui en avait tracé le Dr Freud avec tant de finesse, de décider ce qu'il aurait fait si le sort lui avait assigné le rôle de ce jeune fou furieux.

Quand la voiture s'engagea dans la Wallensteinstrasse, nos chevaux ruisselaient d'écume et nous aperçûmes des policiers viennois qui patrouillaient dans le parc, sans but apparent. L'appel téléphonique du Dr Schultz les avait alertés et ils étaient arrivés à bord d'un canot automobile. Un brigadier de haute taille, aux cheveux blanc-blond, au dos bien droit et aux yeux bleus et vifs, assurait le commandement. Il s'avança vers nous d'un pas rapide pendant que nous descendions de voiture, et s'adressa à mon ami en le saluant avec raideur.

— Herr Holmes ? Nous venons d'arriver, mais la maison est fermée et il semble n'y avoir personne.

Il s'exprimait dans un anglais laborieux mais correct.

— Je m'en doutais, répondit le détective avec un soupir désolé. Nous sommes arrivés trop tard, ajouta-t-il en regardant autour de lui d'un air morne.

— J'espère que ceci n'est pas une critique dirigée contre nous, dit le brigadier avec inquiétude. Nous nous sommes mis en route dès qu'on nous a prévenus.

— Non, non, la faute ne vous incombe pas, bien que vos hommes aient mis le parc dans un piteux état. Ce ne serait pas pire si une troupe de uhlands était passée par là. Il vaut cependant mieux que je jette un coup d'œil.

Cela dit, il entreprit de remonter la pente en direction de la maison avec, à ses côtés, le brigadier zélé.

— Herr Holmes, nous connaissons bien votre réputation et le préfet m'a donné l'ordre de mettre mes hommes à votre disposition.

— Vraiment ? (Holmes, impressionné, s'arrêta.) Il est regrettable que Scotland Yard ne partage pas le point de vue de votre préfet de police.

Il se remit en marche, les yeux fixés droit devant lui sur la pelouse boueuse. Je l'entendis marmonner une phrase où il était question de la difficulté d'être prophète en son pays.

Freud fit mine de le suivre, mais je le retins en posant la main sur son bras tout en lui expliquant à voix basse qu'en pareil moment il ne ferait que le gêner. Freud hocha la tête et, tous deux, nous restâmes sur place.

L'inspection des lieux, par Holmes, se limita à un examen rapide du terrain aux alentours de la porte cochère, examen au cours duquel il marcha de long en large, parfois en rond en émettant de petits jappements de satisfaction, curiosité ou mécontentement. C'est en de tels moments qu'il ressemblait particulièrement à un limier : ses traits

finis, et surtout son nez aquilin, sa façon de se tenir fortement penché en avant ainsi que sa démarche traînante, tout en lui concourait à évoquer un chien acharné à quêter sa proie. S'il n'y avait eu la loupe que je le vis sortir vivement d'une poche et utiliser pour étudier le sol, il m'aurait fortement fait penser à Toby cherchant désespérément une piste.

Le Dr Freud, le brigadier et les policiers observaient ce comportement avec une expression plus ou moins incrédule ; Freud, fidèle à l'image que j'avais de lui depuis le début, semblait fasciné par les différents aspects de la personnalité de Holmes ; le brigadier témoignait d'un intérêt professionnel plein de perplexité comme s'il voulait s'instruire en regardant un maître, mais avait quelque peine à croire que ce comportement bizarre eût un autre but que celui d'impressionner les spectateurs ; ses subordonnés ne cherchaient même pas à masquer leur sourire sceptique. S'ils connaissaient la réputation de Holmes, ils ne la connaissaient que par on-dit et, pour eux, cette démonstration n'avait rigoureusement aucun sens. Ils la prenaient même pour de l'affectation pure et simple. J'aurais pu les détromper. J'aurais pu leur dire que Holmes était, à l'occasion, capable de se comporter avec beaucoup d'affectation, mais qu'il n'en était assurément rien dans le cas présent.

Soudain, il s'arrêta, palpitant, sous l'effet d'un détail décelé sur le sol. Il se jeta à plat ventre et resta quelques instants dans cette position avant de se relever et de descendre rapidement la côte.

— Selon toutes les indications, ils ont placé cette femme dans une grande malle-cabine et sont en train de l'emporter hors du pays.

Le brigadier fut trop stupéfait pour parler, tant il était surpris par les méthodes de Holmes ; pour ma part, habitué que j'étais à ce que mon ami formulât des conclusions exactes, je ne les contestai point et demandai :

— Mais, Holmes, où l'emmène-t-il ?

— Où ? (Il réfléchit un instant puis fit claquer ses doigts.) En Bavière, bien sûr ! Dès qu'il aura franchi la frontière, il sera tout aussi en sécurité que l'Empereur l'est à Schönbrunn. Dieu me damne !

Cette imprécation était inspirée par le fait que les chevaux de notre fiacre étaient fourbus.

— Venez, Watson ! s'écria-t-il en descendant l'allée au pas de course. Il nous faut trouver un autre moyen de transport pour atteindre la gare la plus proche !

Freud, le brigadier et moi - talonnés par les policiers confondus -

nous précipitâmes sur ses traces et, franchissant la grille d'entrée, nous nous retrouvâmes dans la rue paisible.

Il s'en fallut de peu que nous nous heurtions contre lui en tournant le coin après la grille, car il s'arrêta si brutalement que les pans de son manteau claquèrent comme une voile. Tout au bout de la rue, s'avancant à une allure appropriée, nous vîmes un convoi funèbre chargé d'ornements - le corbillard, les chevaux, les voitures et de nombreuses personnes allant à pied, tous revêtus de noir. Il était évident que le trépas d'un gentilhomme ou d'un magnat du commerce avait provoqué cet imposant déploiement de solennité, mais les yeux de Holmes s'illuminèrent en tombant sur ce lugubre spectacle et mon ami se précipita en avant.

— Holmes !

Il ne nous prêta aucune attention.

Suivi des policiers, du Dr Freud et de moi-même, il se mit à courir en direction de la grande voiture noire qui roulait juste derrière le corbillard. Il ne faisait aucun doute qu'elle contenait les parents éplorés du défunt, tous ducs ou bien marquis, mais Holmes n'hésita point : il se jeta sur le siège du cocher stupéfait à qui il arracha les rênes, et il sortit le véhicule du cortège en faisant claquer le fouet.

— Watson !

La voiture fonça vers nous dans un bruit de tonnerre et Holmes me fit signe de grimper à bord. Quand le véhicule arriva à vive allure à notre hauteur, Freud, le robuste brigadier et moi-même parvînmes à nous agripper et à nous hisser.

Il n'est pas possible de décrire l'expression de surprise et d'effroi qui se peignit sur le visage des occupants de la voiture. Ils étaient quatre, tous élégamment vêtus du noir de circonstance : un monsieur corpulent au teint rougeaud et aux favoris blancs, dont l'embonpoint datait d'une mode antérieure, bredouillait faiblement ; une jeune fille âgée de seize ans environ et dont les traits étaient en partie masqués par un voile, fixait sur nous de grands yeux ébahis ; une dame âgée, vêtue de façon similaire, et corpulente, elle aussi, était à tel point absorbée par son chagrin qu'elle ne me sembla pas avoir remarqué notre présence et continua de sangloter en déversant un torrent de larmes dans un minuscule mouchoir de batiste. Auprès d'elle, cherchant à la fois à la consoler et à comprendre la raison de notre présence dans la voiture, se trouvait un jeune homme que je jugeai être un fils ou un neveu. Il était déchiré entre le devoir filial et la perplexité, tant et si bien que son efficacité en tant qu'adversaire ou que consolateur me parut, pour dire le mieux, problématique.

Tout cela, je le vis en une fraction du temps qu'il faut pour le décrire. J'étais fort occupé à m'accrocher à la portière, tout en essayant de l'ouvrir et, dans le même temps, à faire passer mon revolver d'ordonnance à Holmes pour qu'il puisse empêcher le cocher de chercher à nous nuire.

Le brigadier était entré par le côté opposé et tenait son pistolet prêt à tirer, bien qu'aucun des passagers ne semblât désireux d'intervenir, pas plus qu'ils ne réagirent quand il tenta - de son ton le plus officiel - de les convaincre qu'il s'agissait d'un cas d'urgence et qu'ils n'avaient pas lieu de s'inquiéter. Sans doute cette affirmation leur parut-elle contradictoire.

Comme il n'y avait plus de place à l'intérieur de la voiture, le Dr Freud avait été obligé de se tenir sur le marchepied tout en s'agrippant au châssis de la fenêtre, et ses cheveux volaient au vent.

Les autres policiers ainsi que le cortège funèbre furent complètement abandonnés.

À travers la trappe, Holmes cria au brigadier :

— Où se trouve la gare la plus proche ?

— Le train pour Munich ne part que de...

— Foin du train pour Munich ! Où se trouve la gare la plus proche, mon brave ?

Le brigadier brailla l'itinéraire qui nous conduirait à la *Bahnhof* d'Heiligenstadt, et j'entendis Holmes faire à nouveau claquer le fouet tandis que nous partions à vive allure à la recherche de la gare.

En dehors du galop des chevaux, du grincement des timons et des sanglots de la vieille dame, tout était silencieux car personne ne parlait. Le brigadier, qui balayait des yeux l'intérieur de la voiture, me donna un coup de coude et inclina la tête vers l'endroit où il voulait que je regarde. Sur le panneau intérieur de la portière, il y avait un blason compliqué.

— J'espère que Herr Holmes sait ce qu'il fait, marmonna le brigadier sans desserrer les dents.

— Moi aussi.

Ce fut le seul commentaire de Freud qui passait la tête par la fenêtre et dont l'attention avait également été attirée par les armoiries peintes sur le panneau opposé.

— Ne vous faites pas de souci, répondis-je.

Cette réflexion me parut idiote, étant donné les circonstances, et je

regrettai de l'avoir formulée.

Après avoir traversé à nouveau le canal, la voiture effectua un virage à droite aussi brusque que bruyant pendant lequel il me sembla que deux de ses roues quittaient presque le sol. Quand la voiture reprit son équilibre, j'aperçus sur la gauche un vaste dépôt de chemin de fer et j'en conclus que nous nous dirigeons vers le terminus, à l'autre bout.

Je ne m'étais pas trompé. Quelques minutes plus tard, la voiture s'arrêta brutalement et, avant que nous en fussions descendus, Holmes était déjà en train de courir vers le bâtiment. Pendant que nous dégringolions de voiture pour nous élancer derrière lui, le brigadier pria nos hôtes involontaires et surpris de bien vouloir nous pardonner cette affreuse intrusion dans leur deuil et leur fit même un salut impeccable, par égard pour leur rang élevé.

Nous rattrapâmes Holmes qui était déjà plongé dans une conversation animée avec le chef de gare. Ce dernier lui avait appris que Leinsdorf avait affrété un train spécial quelque trois heures auparavant.

— Nous allons également affréter un train spécial, lui dit Holmes.

Cependant, le chef de gare lui expliqua qu'il fallait quelques heures de préavis pour dégager les voies par télégraphe et assembler un train spécial. Le baron avait manifestement dû commander le sien dès l'instant où nous avions quitté sa demeure, à la mi-journée.

Holmes écoutait assez distraitement le brave homme lui exposer, par le menu, les difficultés que cela comportait car ses yeux parcouraient la gare et les quais - jusqu'au moment où ils se posèrent sur une locomotive en pleine pression avec un tender auquel était accroché un wagon.

— Alors, vous comprenez, *mein Herr*...

Holmes lui coupa la parole.

— Je regrette, mais je n'ai pas le temps de discuter, dit-il en sortant mon revolver et en le lui montrant. Nous prendrons celui-là, si cela ne vous ennuie pas.

Le chef de gare fut trop stupéfait pour réagir, mais le brigadier, suffoqué, sembla estimer que les choses étaient allées trop loin.

— Dites donc...

Mon ami n'était pas d'humeur à discuter.

— Télégraphiez à la frontière, ordonna-t-il. Dites-leur d'arrêter ce train coûte que coûte. Il faut qu'ils fouillent les malles sous n'importe quel prétexte. Les malles ! Dépêchez-vous, mon vieux, chaque minute

compte. La vie d'une femme et le cours de l'Histoire dépendent peut-être de votre célérité !

La formation du brigadier ne lui ayant pas appris à résister à des ordres aussi énergiques, il se précipita pour les exécuter sans plus de protestations.

— Ayez l'obligeance de nous accompagner, dit Holmes au chef de gare.

Le pauvre homme haussa les épaules et obéit. Quand nous arrivâmes auprès de la locomotive, le mécanicien était occupé à régler les soupapes. La situation lui fut vite exposée. Il arqua les sourcils quand le chef de gare lui apprit que son petit train était maintenant un train spécial, mais il se prépara à sortir de la gare en marche arrière.

— Où allons-nous ? demanda-t-il en voyant que le chef de gare ne faisait pas mine de descendre.

— À Munich, lui dit Holmes en lui montrant le revolver. (Sans laisser au mécanicien le temps de répondre, il se tourna vers Freud.) Docteur, il n'est pas utile que vous veniez avec nous. Préférez-vous nous quitter ?

Sigmund Freud sourit tristement en secouant la tête.

— J'ai trop participé à cette affaire pour m'en détourner maintenant, répondit cet homme vaillant, et j'ai un compte personnel à régler avec le baron. En outre, cette femme est ma patiente.

— Excellent. Alors...

— Mais nous n'avons pas assez de combustible pour atteindre Munich ! protesta le mécanicien, réagissant après coup à la menace du revolver et à l'annonce de notre destination - et les aiguilles, il faudrait changer toutes les aiguilles !

— Nous franchirons le premier obstacle quand la nécessité nous y obligera, répondis-je. Quant au second, nous changerons les aiguilles au fur et à mesure que nous avancerons.

— Watson, vous m'étonnerez toujours, dit Holmes avec un petit sourire. Alors, allons-y - et à toute vapeur.

15 – POURSUITE !

Il n'était, bien sûr, pas possible de rouler à toute vapeur - en tout cas, pas en sortant de Vienne. Il y avait trop d'aiguillages à changer et la voie, qui suivait les faubourgs au nord-est de la ville, n'était pas conçue en vue d'un trafic rapide. La première demi-heure fut donc exaspérante pour le Dr Freud et pour moi qui étions obligés de sauter à bas de la locomotive et de nous précipiter pour changer une interminable série d'aiguillages selon les instructions du mécanicien, tandis que Holmes, qui tenait mon revolver, s'assurait que ni le mécanicien, ni le chef de gare n'essaieraient de contrecarrer nos desseins.

La nuit tomba très vite ce qui nous rendit la tâche encore plus ardue. Il était difficile de distinguer les aiguillages et, de plus, il nous fallait, par souci de sécurité, les remettre dans leur position initiale après le passage du train afin qu'il ne se produise pas d'accidents dans notre sillage.

En effet, il eût été, comme le fit remarquer Holmes, ironique que nos efforts pour secourir une femme se soldent par la mort de centaines de personnes.

En outre, les aiguillages eux-mêmes étaient durs et il fallait, dans certains cas, la force de deux hommes pour les changer. J'étais reconnaissant à Freud de nous avoir accompagnés. Sans sa présence, notre situation eût été intolérable.

C'est ainsi qu'en travaillant dur nous dépassâmes le parc Hermalser qu'à cette heure-là je ne pus voir et, poursuivant notre route vers le sud, rejoignîmes la ligne principale qui partait du terminus où Holmes et moi étions arrivés - depuis une éternité, me semblait-il. Il y avait un nombre incalculable d'aiguillages à changer, puis à remettre en place, et Freud, tout comme moi, transpirait d'abondance quand nous eûmes manœuvré le dernier et que le train eut commencé à prendre de la vitesse tandis que nous foncions dans la nuit.

À ce moment-là, Holmes avait déjà expliqué la situation au mécanicien et au chef de gare dont l'attitude s'était ostensiblement transformée. Au lieu de travailler sous la menace d'un revolver - que Holmes n'en conserva pas moins dans sa poche au cas où leurs sentiments connaîtraient un nouveau revirement - ils s'offrirent de coopérer dans toute la mesure de leurs moyens.

L'air de la nuit était frais, tandis que nous roulions à vive allure, mais il y avait du travail à faire et cela nous permit de ne pas prendre froid. Ceux qui ne s'y sont pas livrés ne peuvent pleinement comprendre le caractère épuisant du pelletage du charbon. Cependant, si nous voulions maintenir la vitesse nécessaire pour rattraper le train du baron, il nous fallait bourrer la locomotive de combustible.

C'est bien ce que nous fîmes ! Tandis que les villes et les champs passaient comme des ombres dans le noir, Freud et moi pelletions du charbon comme s'il y allait de notre vie. Je fus le premier à abandonner. La blessure de ma jambe m'avait fait de plus en plus mal en toutes ces occasions où Freud et moi avions sauté du train pour aller changer les aiguillages. À ce moment-là, j'étais dans un tel état de surexcitation et d'exaspération que je n'y avais pas prêté attention, mais maintenant, les élancements que je sentais dans ma jambe revenaient avec une régularité alarmante. Je n'étais que trop conscient de la balle de *Jezeil* qui l'avait transpercée bien des années auparavant quand, lors de mon service en Afghanistan, j'avais été blessé à la bataille de Mainwand.

Je chauffai la locomotive jusqu'à Neulengbach, après quoi je dus y renoncer. Holmes prit ma place. Il me rendit le revolver et je m'écroulai sur le sol de l'abri, le dos appuyé contre une des parois de fer, et je me frictionnai la jambe tout en gardant le revolver à portée de la main. Je sentais maintenant le vent d'hiver dans toute sa rigueur et je me mis à grelotter, mais je serrai les dents, bien décidé à n'en rien dire. Mes amis avaient suffisamment à faire comme cela.

Toutefois, Holmes remarqua mon état au moment où il se détournait de la chaudière dans laquelle il venait de décharger sa pelle. Sans dire un mot, il posa son outil, défit son manteau et le jeta sur moi. Nous n'avions pas le temps de parler. Une lueur de gratitude s'alluma simplement dans mes yeux et Holmes m'adressa un petit signe de tête et me serra l'épaule d'un geste rassurant avant de se remettre au travail.

Je ne suis pas près d'oublier ce spectacle : le plus grand détective du monde et le fondateur de cette branche de la médecine qu'on appelle aujourd'hui psychanalyse, côte à côte, en bras de chemise, enfournant du charbon dans cette chaudière comme s'ils effectuaient ce travail depuis l'enfance.

Il n'empêche que Freud perdait rapidement des forces. Il en avait fait autant que moi et, bien qu'il ne fût pas gêné par une blessure, il n'en était pas moins évident qu'il n'était pas habitué à ce genre d'effort.

Holmes prit conscience de son épuisement et lui ordonna d'arrêter, disant au chef de gare qu'il lui serait reconnaissant de bien vouloir

prendre la place du médecin. L'homme déclara qu'il serait heureux de travailler et tendit les mains pour prendre la pelle. (Si l'espace entre la locomotive et le tender n'avait pas été aussi réduit, il nous aurait certainement aidés plus tôt, mais il y avait tout au plus de la place pour deux chauffeurs.)

Freud se refusa à abandonner la pelle, se proclamant tout à fait capable de continuer. Holmes insista, lui faisant remarquer que s'il ne se reposait pas maintenant il serait incapable de remplacer quelqu'un plus tard. La discussion se poursuivit tandis que nous traversions Boheimkirchen - dont j'entrevis brièvement le panneau - mais le médecin finit par revenir sur sa décision et céda la pelle au chef de gare qui se mit avec ardeur à la tâche.

Freud remit sa veste en soupirant et s'assit en face de moi, dans l'abri.

— Un cigare ? cria-t-il.

Il m'en tendit un que j'acceptai de bon cœur. Freud fumait d'excellents cigares et en fumait continuellement, à la façon dont Holmes fumait la pipe, si ce n'est que Holmes, lui, comme je l'ai déjà fait remarquer, n'était pas très exigeant sur la qualité de son tabac - ce qui donnait des résultats parfois fâcheux sur le plan olfactif.

Freud et moi fumions en silence. Holmes et le chef de gare continuaient de déverser des pelletées de charbon dans la chaudière, tandis que le mécanicien surveillait les manomètres, les régulateurs et la voie, et son expression inquiète proclamait ses craintes quant à la manière dont on traitait sa locomotive. Il y eut un moment où il se retourna, après avoir rapidement consulté une jauge, et cria aux chauffeurs de ralentir la cadence.

— Sinon, elle va exploser ! hurla-t-il pour dominer le vacarme.

— Certainement pas ! rétorqua aigrement le chef de gare. Ne faites pas attention à lui, Herr Holmes. Je conduisais ces machines quand il était encore en culottes courtes. Exploder ! Balivernes ! (Il jeta une grosse pelletée de charbon dans les entrailles de la machine.) Cette locomotive a été construite par Leinsdorf, et nul n'a jamais entendu dire qu'une chaudière Leinsdorf ait éclaté. Jamais ! Ha ! Ne faites pas attention à lui, Herr Holmes. C'est bien ça, la jeunesse d'aujourd'hui : aucun courage, aucune audace... et aucun respect pour leurs aînés, conclut-il avec un revers du bras en direction du mécanicien timoré.

— Un instant, coupa Holmes. Vous dites que cette locomotive a été construite par la compagnie du baron von Leinsdorf ?

— Oui, Monsieur. Certainement ! Vous voyez cette plaque ?

Il déchargea une autre pelletée dans le foyer de la chaudière dont la porte ouverte laissait voir les charbons rougeoyants et un peu de chaleur se répandre dans l'abri. Puis il frotta une plaque encrassée, située au-dessus de ma tête, avec son mouchoir noir de suie, et hurla :

— Vous voyez ?

Holmes s'avança pour regarder la plaque avec curiosité, puis recula en souriant.

— Qu'y a-t-il, Herr Holmes ?

— L'ironie du sort, mon ami. L'ironie du sort. Allons, au travail !

C'est ainsi que nous continuâmes de rouler dans la nuit avec un bruit de tonnerre. Le chef de gare nous apprit que le train du baron comportait trois voitures, alors que le nôtre n'en avait qu'une, et que sa locomotive, parce qu'elle n'avait été retenue que quelques heures à l'avance, était plus petite et moins puissante que la nôtre. Ces nouvelles nous remontèrent le moral tandis que nous traversions une assez grande ville nommée Saint-Polten où il fallait changer un aiguillage, puis Melk, que nous eûmes à peine le temps d'entrevoir tant notre vitesse, que je préfèrai ne pas chercher à deviner, était grande.

— Il nous faut prendre une décision, cria le chef de gare, en s'efforçant de dominer le ronflement de la machine, quand nous eûmes traversé Melk. Voulez-vous passer par Linz ?

Il encercla son oreille de sa main pour écouter la réponse de Holmes qui demanda :

— Nous avons le choix entre quelles possibilités ?

— Eh bien, si vous passez par Linz vous prendrez le chemin le plus court pour atteindre Salzbourg, nous dit le brave homme qui, pour se faire entendre, avait maintenant mis la main en porte-voix autour de sa bouche, mais Linz va vous ralentir. Il y a beaucoup d'aiguillages à changer. D'autre part, si nous prenons la direction du sud, nous passerons par Amstetten et Steyr, mais elles sont plus faciles à traverser, il y a moins d'aiguillages et moins d'employés des chemins de fer pour nous voir. Seulement, il vous faut prendre une décision avant d'arriver à Pöchlarn. Il y a aussi le fait que la voie risque d'être en plus mauvais état dans le sud, ajouta-t-il après coup.

— Mais elle est praticable ?

Le chef de gare se tourna vers le mécanicien qui haussa les épaules et hocha la tête. Holmes baissa les yeux sur le Dr Freud et sur moi. Son visage avait une expression interrogative.

— Qui nous dit que le baron va passer par Salzbourg ? demanda

Freud. Peut-être a-t-il mis le cap sur Braunau.

— Non, ça je peux vous le garantir, répondit le chef de gare. Quand on loue un train spécial, le trajet est établi à l'avance et les aiguillages sont signalés par télégraphe bien avant le passage du train. Je me suis personnellement occupé de préparer la voie pour le train du baron et je connais donc le trajet qu'il a choisi.

— C'est un heureux hasard, dit Holmes. Que nous conseillez-vous ?

Le chef de gare réfléchit un moment en tirant sur sa moustache qu'il macula de poussière de charbon.

— Passez par le sud.

— Très bien.

C'est ainsi que nous ralentîmes en atteignant la petite ville de Pöchlarn où Holmes descendit lui-même changer les aiguillages.

Le Dr Freud et moi, étant remis de nos efforts, étions maintenant capables de reprendre nos tâches, ce que nous fîmes tandis que nous filions vers Amstetten. À ce moment-là, je remarquai que notre réserve de charbon s'épuisait rapidement et j'en fis part à Holmes en revenant dans l'abri décharger une pelletée, laissant Freud racler le reste de notre combustible vers l'avant du tender. Holmes hocha la tête mais ne dit rien car il était occupé à protéger la flamme d'une allumette contre le vent, pour essayer d'allumer sa pipe. Quand il eut réussi, il demanda au chef de gare :

— Combien nous reste-t-il ?

Le brave homme m'accompagna dans le tender puis revint examiner les jauges que surveillait le mécanicien.

— De quoi arriver jusqu'à Steyr, si nous avons de la chance.

À nouveau, Holmes hocha la tête, puis il se leva et, s'accrochant aux bancs de fer qui couraient le long du tender, il se hissa à l'extérieur du wagon auxiliaire et se déplaça ainsi en direction de l'unique wagon de passagers que nous remorquions. Je cessai de pelleter et retins involontairement mon souffle, tout en priant pour que notre vitesse ne lui fasse pas lâcher prise car il serait tombé sur la voie. Son manteau, qu'il avait remis, ondoyait autour de lui comme une voile et le vent soufflait si fort qu'il emporta la casquette de voyage à oreillettes de mon ami.

Je le perdis de vue pendant un moment et me remis avec Freud à pelleter le reste du charbon, mais son absence prolongée m'inquiétait. J'étais sur le point d'en parler au médecin quand Holmes grimpa dans le tender par l'arrière et jeta devant lui une pile de rideaux et autres

matériaux inflammables trouvés dans le wagon.

— Commencez avec ça, nous recommanda-t-il. Je vais revenir vous apporter autre chose.

Il franchit à nouveau la paroi du tender. Il serait instructif - et même amusant - de conter en détail la façon dont nous saccageâmes ce malheureux wagon et le brûlâmes morceau par morceau, siège après siège, châssis après châssis, portière après portière. Ce serait peut-être instructif mais le moment ne convient guère à cette digression.

Je me contenterai de vous dire que nous y allâmes à tour de rôle, excepté le mécanicien qui se refusa à nous aider et nous fit savoir d'un ton morne que nous détruisions la propriété des chemins de fer. Le chef de gare le gratifia d'un juron en allemand, dont je fus incapable de mesurer la portée en dehors du fait qu'il avait un quelconque rapport avec la mère du mécanicien et que, dans cette langue, il semblait particulièrement éloquent ; après quoi, il prit une hache logée dans un renforcement au-dessus de la plaque et, pour bien montrer ce qu'il pensait, il s'attaqua au démantèlement du wagon.

Tandis que nous transpercions la nuit à vive allure le wagon disparut entièrement par nos soins, et notre vitesse se maintint. Nous ne nous arrê tâmes que pour changer des aiguillages afin de respecter notre itinéraire détourné et, une fois, vers 5 heures du matin, à la demande pressante du mécanicien, nous fîmes un arrêt à Ebensee pour nous ravitailler en eau. L'opération dura quelques minutes et une grande quantité de vapeur s'échappa dans l'air du petit matin avec un hurlement et une pluie d'étincelles, mais le mécanicien en fut considérablement soulagé et nous reprîmes de la vitesse, réconfortés par l'assurance du chef de gare que le baron avait sans doute rencontré de pires obstacles en passant par le grand terminus de Linz.

La lumière transperçait le ciel et projetait dans l'air des coulées orange et rouges quand nous changeâmes les derniers aiguillages à Bad Ischl où les employés du chemin de fer nous regardèrent avec ahurissement et crièrent en nous voyant traverser la gare à grand bruit. En me penchant hors du poste, je les vis courir dans tous les sens, pareils à des fourmis. Je me dis qu'ils n'allaient pas manquer de télégraphier et fis part de mes craintes à mes compagnons. Le chef de gare hocha lourdement la tête et écarta les bras dans un geste d'impuissance.

— C'est un risque à courir, déclara Holmes ; d'ailleurs, il n'y a rien d'autre à faire. Mécanicien, mettez toute la vapeur !

Nous continuâmes donc notre course tandis que le soleil se levait derrière nous, et que, sur notre droite, des lacs charmants scintillaient

sous ses feux. Bien que nous ayons eu à peine le temps de l'admirer, le paysage était certes aussi magnifique que lorsque je l'avais contemplé en traversant la même région lors de notre voyage à Vienne.

En revanche, cette fois-ci, au lieu d'être tranquillement assis dans un compartiment confortable à regarder par la fenêtre les cimes enneigées tout en philosophant, j'étais occupé à fracasser une fenêtre fort semblable, tandis que Holmes, qui disposait d'autres outils provenant du poste de conduite, se tenait sur le toit du wagon et le mettait en pièces en jetant au fur et à mesure, par le trou qu'il avait pratiqué à cette intention, les morceaux qui s'entassaient dans le couloir. Le Dr Freud les ramassait et allait les lancer dans le tender d'où le chef de gare les transférait dans la chaudière où le feu continuait de ronfler.

La ville de Salzbourg était bien en vue et j'étais en train d'ajouter les résultats de mes efforts à la pile de débris qui s'élevait dans le couloir quand les cris du mécanicien et du chef de gare nous attirèrent à l'avant du wagon.

Merveille des merveilles ! À moins de cinq kilomètres de nous, pour autant que je pus en juger, un train se dirigeait vers le sud-est ; il était composé d'une locomotive, d'un tender et de trois wagons.

— Les voilà ! s'écria Holmes dont les yeux brillaient de satisfaction. Berger, vous êtes un génie !

Il serra dans ses bras avec enthousiasme le chef de gare stupéfait, puis s'arrêta pour regarder l'autre train à quatre ou cinq kilomètres devant nous, aiguillé sur l'embranchement de Salzbourg, changer de direction. Si le baron et ses compagnons aperçurent notre train ou si sa présence leur fit soupçonner quelque chose, ils n'en donnèrent aucune indication. Il nous fallut nous arrêter à deux kilomètres plus loin pour changer le dernier aiguillage et nous mettre directement dans le sillage du train spécial du baron.

16 - CE QU'IL ADVINT ENSUITE

— Maintenant, il nous faut utiliser toute la vapeur possible, ordonna Holmes en mettant ses mains en porte-voix pour bien se faire entendre. Et ne vous en faites pas pour les aiguillages. Ils ont tous été changés conformément à l'itinéraire du baron que nous devons absolument rattraper avant qu'il n'atteigne la frontière à la Salzach.

L'instant d'avant, nous étions tous épuisés, tous prêts à nous effondrer, mais maintenant, vivifiés par la vue de notre proie, nous fîmes ce que Holmes nous demandait, nous affairant frénétiquement pour charger à bloc le foyer de la chaudière des fragments de ce qui avait été un beau wagon de chemin de fer. Quand notre train entra dans la ville de Salzbourg, les rails devant nous s'embranchaient en un réseau aussi labyrinthique que celui de la circulation sanguine du corps humain. Il suffisait qu'un des aiguillages eût été déjà remis en place et c'en était fini de nous. Le mécanicien perdit tout son sang-froid. Aussitôt le vaillant chef de gare, Berger, prit la place de cet homme timoré qui se contenta de jeter craintivement des morceaux de bois dans la chaudière sans plus oser regarder à l'avant.

À nouveau, nous nous rapprochâmes du train du baron et Holmes déchargea le revolver en l'air pour attirer l'attention des hommes que nous poursuivions. C'était un geste inutile car ils nous avaient déjà vus. J'aperçus deux têtes tournées vers nous par la fenêtre du poste de conduite et, un instant plus tard, le train du baron prit de la vitesse.

La ville de Salzbourg défila sous nos yeux à une vitesse vertigineuse. Je découvris - tout comme le malheureux mécanicien - qu'il n'était pas indiqué de regarder la voie de trop près. Cependant, il était impossible de ne pas voir la gare fondre sur nous comme un éclair alors que nous la traversions dans un bruit de tonnerre, et le regard stupéfait des gens qui s'y trouvaient. Le train du baron roulait à une vitesse très supérieure à celle qu'autorisait le règlement de la gare, mais voir un autre train le suivre de près en fonçant comme un bolide... voilà qui était aussi ahurissant que dangereux ! Il me sembla entendre des sifflets (dont l'un était le nôtre, actionné par Berger) et des gens qui braillaient.

Une fois la gare traversée, il ne restait plus bien longtemps avant que le train du baron ne traverse la Salzach et n'entre en Bavière. Oubliez de tout, nous entreprîmes d'anéantir ce qu'il restait du wagon

à une vitesse difficilement imaginable.

— Ils ont fermé les barrières ! cria Freud en désignant du doigt la frontière que venait de franchir le train spécial du baron.

— Enfoncez-les, ordonna Holmes - ce que nous fîmes en projetant de la poussière et des éclats de bois dans toutes les directions.

Nous étions maintenant en Bavière et notre locomotive montra ce dont elle était capable en gagnant vraiment du terrain sur le train spécial. Quand nous interrompions notre travail pour reprendre notre souffle, nous voyions quelqu'un nous menacer du poing et, un moment plus tard, nous entendîmes des coups de feu.

— Couchez-vous ! ordonna Holmes.

Nous nous jetâmes sur le sol de l'abri - tous à l'exception de cet imbécile de mécanicien qui choisit ce moment pour se dresser afin de regarder et qui reçut une balle dans l'épaule. Il tournoya comme une marionnette dont on aurait violemment tiré une ficelle, et s'affala contre le tender. Holmes me fit signe de m'en occuper pendant qu'en compagnie de Freud il retournait chercher du combustible. M'étant approché en rampant de l'infortuné mécanicien, je m'assurai que sa blessure n'était pas grave bien qu'elle fût douloureuse. J'épongeai le sang et je bandai la plaie en utilisant ce que je pus trouver dans ma trousse, mais, sur le moment, il n'était pas question d'extraire la balle. Notre locomotive tremblait comme si elle avait contracté la maladie de Parkinson et mes scalpels étaient irréparablement émoussés depuis qu'ils avaient servi à déchirer les revêtements de sièges.

Freud et Holmes revinrent en portant le dernier chargement de combustible improvisé et le jetèrent dans le foyer en m'informant qu'il ne restait plus rien du wagon qui fût susceptible de prendre feu. C'était donc maintenant ou jamais. Si notre force motrice faiblissait, ce qui semblait inévitable, nous avions perdu la partie.

— Détachez la plate-forme, suggéra le chef de gare. Cela nous permettra de prendre de la vitesse.

Holmes hocha la tête et m'emmena avec lui, laissant Freud veiller sur le mécanicien. Nous traversâmes le tender vide pour nous tenir au-dessus des attelages nus qui le reliaient aux vestiges du wagon. Sous nos yeux, le sol défilait à une allure effarante. Holmes enfourcha les énormes crochets de fer, tandis que je me couchai à plat ventre et l'agrippai fermement par la taille.

Il commença par enlever les chaînes de sûreté puis entreprit de défaire les vis de serrage qui fixaient le wagon au tender. En raison de la grande vitesse et du bruit assourdissant, c'était un travail difficile

comme je pouvais le constater d'après les efforts qui dilataient sa poitrine. Mes bras commençaient à me faire mal à force de se tendre et de se contracter pour maintenir la position précaire de mon ami, quand il se produisit un brusque relâchement et une accélération brutale. Si je ne l'avais pas serré aussi fort, Holmes aurait basculé et aurait été tué sur le coup.

Dieu merci, je le tins fermement et l'attirai lentement jusqu'au bord du tender, mais cette opération me sembla durer une éternité et je n'aimerais pas avoir à la renouveler. Quand il fut en sécurité, Holmes inclina lourdement la tête et se pencha en avant pour reprendre son souffle.

— Ne laissez jamais les gens dire que vous n'étiez que mon biographe, Watson, dit-il enfin, mais d'une voix encore haletante. Ne laissez personne le dire.

Je souris et je le suivis. Pour la dernière fois, nous grimpâmes sur le tender en faisant attention quand nous fûmes sur le toit car, du train du baron, on continuait à tirer sur nous - bien qu'à cette distance et à cette vitesse, le tireur qui avait blessé notre mécanicien ait vraiment eu de la chance.

Nous parvînmes à regagner le poste et regardâmes devant nous. Cela ne faisait aucun doute, nous nous rapprochions du train du baron. Je suggérai de nous libérer également du tender car il ne contenait plus aucun matériau combustible, mais Berger le déconseilla, disant qu'il servait de lest et qu'à la vitesse où nous roulions il serait dangereux de nous en passer.

Cependant, nous avions brûlé tous les éléments inflammables que nous avions pu trouver ; nous avions largué les roues en fer de notre unique wagon. Il n'y avait plus rien à faire. Si, dès maintenant, nous ne rattrapions pas définitivement l'autre train, tous nos efforts auraient été vains. Je frémis en pensant aux répercussions internationales de notre violation fracassante des frontières, sans parler de la façon dont nous avions plus généralement enfreint et piétiné tous les règlements inscrits dans le code des chemins de fer. Comme s'il s'agissait uniquement de détruire leur propriété !

Sous mes yeux, l'aiguille du manomètre rétrograda de sa position jusqu'alors constante (quelques degrés à droite de la zone dangereuse signalée en rouge) et Holmes laissa échapper un soupir dont le bruit réussit à dominer le ronflement des pistons et des foyers.

— Nous avons perdu, déclara-t-il.

Nous aurions en effet perdu si le baron, dans son désir de nous échapper, n'avait commis une fatale erreur. J'allais répondre par

quelques paroles d'encouragement mensongères, quand mon attention fut attirée par le wagon de queue du train que nous poursuivions car j'eus l'impression que ce wagon s'approchait de nous à une vitesse alarmante. Je le montrai du doigt en m'écriant :

— Holmes ! Il a libéré un de ses wagons !

Berger l'avait vu presque en même temps que moi ; il renversa les leviers aussi fort et aussi vite qu'il le put. Je sentis les roues ralentir sous la locomotive et vis des étincelles jaillir des rails dans tous les sens, tandis que nous luttons pour éviter une collision. Il y eut vingt secondes de supplice pendant lesquelles la machine continua d'avancer en grinçant, apparemment sans diminution de vitesse, vers le wagon largué par le baron. Chacun se raidit pour résister au choc et Freud soutint le mécanicien blessé ; puis, tout à coup, nous nous rendîmes compte qu'en définitive le choc n'aurait pas lieu. Le wagon avait été largué dans une descente et, comme il avait été traîné à vive allure par sa locomotive, le véhicule, obéissant aux lois de la force d'impulsion, roulait maintenant devant nous entre les montagnes, à une allure qui, bien que vive, n'aurait pas suffi à éviter une forte collision si Berger n'avait réagi avec force et rapidité. Avisant la situation, Holmes se dépouilla de son manteau et, quittant l'abri, se dirigea vers l'avant de la locomotive en criant :

— Poussez les feux ! Je crois que nous pouvons le toucher !

Berger hésita un instant devant la témérité de l'entreprise, puis il hocha la tête et mit les gaz. Les barres qui couraient le long de la chaudière devaient être brûlantes car Holmes fut obligé de retirer son veston et de s'en protéger les mains pour les tenir en progressant lentement vers l'avant de la locomotive palpitante.

Freud, Berger, le mécanicien (qui s'était mis debout) et moi regardâmes, le souffle coupé, Holmes avancer centimètre par centimètre vers le nez de la locomotive, tandis que le wagon abandonné par le baron se rapprochait de façon alarmante.

Cependant, Berger était passé maître dans l'art de conduire une locomotive car il tamponna le wagon avec un maximum de douceur étant donné la vitesse à laquelle roulaient les deux véhicules. Il y eut un léger choc mais ni la locomotive ni le wagon ne sortirent des rails et, comme la descente se changea en montée, le wagon se plaça docilement contre l'avant de la locomotive.

C'est de là que Holmes parvint à monter à bord du wagon. Il fit signe à l'un d'entre nous de le suivre. Je m'apprêtais à le faire quand Freud me retint par le bras.

— Vous n'y arriverez pas avec votre jambe, me hurla-t-il à l'oreille.

Puis, après avoir retiré sa veste, il prit les mêmes précautions et le même chemin que Holmes.

Quelques instants plus tard, il revint en apportant un lot de rideaux qu'il jeta dans le feu, ainsi qu'une suggestion de Holmes, qui continuait de faire provision de combustible, selon laquelle il n'y avait peut-être plus de danger à détacher le tender. Berger ayant déclaré que c'était maintenant possible (mais pas très prudent), nous nous mîmes au travail et ne tardâmes pas à mener l'opération à bien. Holmes revint, chargé d'autres articles à brûler, et l'aiguille du manomètre se mit à monter. Grâce aux nouveaux apports de combustible et au décrochage du tender, nous gagnions à nouveau du terrain sur le train du baron. Holmes s'approcha de Berger, qui était fort occupé par les commandes, et lui parla à l'oreille d'un air résolu. Berger sursauta, le dévisagea, puis haussa les épaules et lui donna une tape amicale dans le dos. Holmes revint près de moi et me demanda le revolver que je lui donnai en lui demandant :

— Qu'allez-vous faire ?

— Ce que je peux, me répondit-il, répétant la réplique de Freud à une question analogue. Mon vieux Watson, si nous ne nous revoyons pas, puis-je espérer que vous aurez pour moi des pensées amicales ?

— Mais Holmes...

Il m'étreignit la main avec une force qui m'interdisait de poursuivre, puis se tourna vers Sigmund Freud.

— Est-ce bien nécessaire ? demanda celui-ci.

Tout comme moi, il ne semblait avoir aucune idée des intentions du détective dont les paroles lui avaient cependant laissé pressentir un danger.

— Hélas oui, répondit Holmes. En tout cas, je ne vois pas d'autre manière de procéder. Au revoir, docteur Freud, et que Dieu vous bénisse pour le travail que vous avez accompli et les services que vous allez continuer de rendre à l'humanité, ne serait-ce que pour avoir sauvé ma misérable vie.

— Je ne l'ai pas sauvée pour vous aider à la sacrifier à nouveau, protesta Freud.

Il me sembla que ses yeux larmoyaient, mais peut-être n'était-ce qu'un effet de la chaleur, de la fumée et du vent.

Quoi qu'il en fût, Holmes ne l'entendit pas car il était déjà reparti vers le wagon que nous poussions devant nous, tout en nous rapprochant de plus en plus du train du baron. Nous étions à tel point occupés à le regarder que ce n'est que lorsqu'il fut presque à notre

hauteur que nous aperçûmes un autre train roulant en sens contraire sur la voie parallèle à la nôtre. Holmes ne le vit pas venir comme il ne nous entendit pas lui crier désespérément de s'écarter du bord. Quand le train passa tel l'éclair à quelques centimètres de lui, Holmes fut tellement surpris qu'il lâcha prise d'une main et faillit être aspiré par le vide. Toutefois, il se raccrocha et nous adressa un bref signe de tête pour nous faire comprendre qu'il était indemne. L'instant d'après, il avait disparu à l'intérieur du wagon vide.

Il est difficile de décrire exactement ce qui se produisit. Je l'ai revu en rêve et il m'est même arrivé d'échanger avec Freud des souvenirs sur ce sujet et de les comparer, mais cela se passa si vite et dans une telle confusion que les événements sont brouillés dans sa mémoire et dans la mienne.

Berger avait rattrapé le train fugitif ; il projeta doucement le wagon que nous poussions dans les deux voitures qui restaient attelées à la locomotive du baron. Tandis que la voie serpentait entre ces prodigieuses montagnes, Berger calqua notre vitesse sur celle du baron, imitant à la perfection les changements de position de la soupape de réglage de l'autre locomotive.

C'est ainsi que nous nous précipitâmes dans un tunnel ; dans les ténèbres, des coups de feu retentirent si fort qu'ils ne furent pas noyés par le vacarme des deux trains. Un instant après, nous nous retrouvions au grand air. Ne pouvant supporter plus longtemps cette terrible incertitude, je décidai, sans me soucier de ma jambe blessée, de suivre mon ami. Freud se rendit compte qu'il était cette fois inutile de tenter de me dissuader. Nous nous apprêtions tous deux à y aller, quand le mécanicien poussa un cri et tendit le bras.

Quelqu'un était en train de grimper sur le toit de la voiture la plus proche ! C'était un homme vêtu de noir, chaussé de bottines bien cirées, qui tenait un pistolet dans une main et un sabre dans l'autre.

— C'est le baron ! s'écria Freud.

Que n'aurais-je pas donné pour avoir un revolver ! Une arme... n'importe quoi ! S'il avait abattu Holmes et avait maintenant l'intention de tirer sur nous, nous étions perdus. Le tender ne nous suivant plus, il n'y avait rien pour nous protéger de cet homme perché sur le toit du wagon et animé d'intentions meurtrières. Je crois qu'en cet instant je redoutai moins l'idée de mourir que celle de mourir sans avoir vengé Holmes.

Cependant, il n'était pas mort ! Sous nos yeux, une deuxième silhouette apparut sur le toit de la même voiture, à l'autre extrémité. C'était Sherlock Holmes et, comme le baron, il tenait un revolver et un

sabre - mais ce n'est que plus tard que j'appris comment il avait pu se procurer ces armes à bord du train.

Tandis que nous serpentions en tanguant dans la splendide campagne bavaroise, les deux hommes se faisaient face d'un bout à l'autre de la voiture. Ils semblaient immobiles, mis à part leurs efforts pour se maintenir en équilibre sur le toit du wagon qui oscillait. C'est un de ces efforts qui valut à Holmes de faire un faux mouvement ; au moment où il trébucha, le baron pointa son revolver et tira. Il n'avait pas compté avec les secousses qui avaient déséquilibré Holmes. Une autre l'ébranla au moment même où il visait et la balle passa loin de son but. Il fit une nouvelle tentative au moment où Holmes se remettait debout, mais le coup ne partit pas, soit qu'il n'y eût plus de balles, soit que le mécanisme se fût enrayé. D'un geste rageur, il jeta son revolver. Réagissant automatiquement, Holmes éleva le sien et visa.

Cependant, il ne tira point. Nous lui criâmes :

— Holmes, tirez ! Tirez !

Il ne parut pas nous avoir entendus et ne nous prêta pas non plus attention quand nous essayâmes de l'avertir de l'approche d'un tunnel, derrière lui. Le baron tenait ferme et la mort, sous forme d'une voûte de pierre, fondait sur le détective.

Ironie du sort ! C'est le baron qui lui sauva la vie. En voyant le tunnel, il se jeta à plat ventre sur le toit du wagon. Immédiatement, Holmes devina la raison de ce geste et l'imita, laissant du même coup échapper le revolver.

Ce deuxième tunnel me sembla d'une longueur interminable. Que faisaient-ils ? Le scélérat profitait-il en ce moment même de l'obscurité pour ramper vers mon ami afin de le frapper de son sabre ? En des moments pareils, on peut devenir fou.

Quand, brutalement, nous retrouvâmes la lumière, nous pûmes distinguer les combattants s'avançant l'un vers l'autre, le sabre à la main, dans un équilibre précaire.

L'instant d'après, ils en venaient aux prises et les lames se croisaient, étincelant au soleil. Les deux adversaires ferraillaient, frappant d'estoc et de taille, tout en s'efforçant de se maintenir en équilibre sur le toit. Ils n'étaient des débutants ni l'un ni l'autre. Le jeune baron avait fait ses classes à Heidelberg - comme en témoignait sa charmante balafre - et Holmes était expert au jeu de canne ainsi que champion d'escrime. Je ne l'avais jamais vu manier le sabre, tout comme je n'avais jamais vu un duel se dérouler sur un terrain aussi traître ou invraisemblable.

Force m'est pourtant de reconnaître que le baron était meilleur sabreur que Holmes. Il le repoussait lentement, inexorablement vers l'extrémité de la voiture, ses traits démoniaques éclairés par un rictus optimiste car il avait conscience de son avantage.

— Serrez-le de près ! hurlai-je à Berger.

Il mit la vapeur - juste à temps. Au moment précis où nous tamponnions à nouveau le train du baron, Holmes fut obligé de battre en retraite en sautant en arrière. Si les deux trains n'avaient été étroitement collés, il eût fait une chute mortelle.

Le baron le poursuivit avec une grâce et une agilité qui eussent fait honneur à un jaguar avant que Berger ait eu le temps de tourner la manette afin de les séparer en ralentissant. À nouveau, Holmes trébucha et son ennemi lui fondit dessus sans perdre une seconde. Le détective roula pour éviter le coup, mais le sabre du baron trouva au moins une partie de sa cible car je vis du sang jaillir du bras découvert de sa victime.

Puis ce fut la fin. Je n'ai jamais très bien compris comment cela se passa, ni même ce qui se passa. Holmes lui-même dit qu'il ne s'en souvient pas, mais il semble qu'en voulant le transpercer à nouveau, le baron retira la lame, perdit l'équilibre et s'empala sur le sabre de Holmes quand ce dernier se retourna, la lame dirigée vers le haut, pour se relever.

Le baron recula avec une telle force que la poignée du sabre fut arrachée de la main de Holmes ; mais le coquin s'était précipité sur l'arme avec tant de fureur qu'il ne put l'extraire de son corps. Il resta un instant à vaciller sur le toit du wagon, son visage mauvais pétrifié de surprise, puis, avec un cri affreux - il m'arrive encore de l'entendre dans mes rêves - il bascula dans le vide. Holmes resta un moment à genoux en se tenant le bras et en s'efforçant de garder son équilibre. Puis il releva les yeux et son regard tomba sur nous.

Freud et moi entreprîmes de passer, aussi vite que le permettait le sentiment que nous avions du péril de l'entreprise, de la locomotive sur le toit du wagon. Nous nous saisismes de Holmes et l'aidâmes prudemment à descendre l'échelle située au bout de la voiture. Freud voulait examiner la blessure, mais Holmes refusa obstinément, soutenant que ce n'était qu'une égratignure, et nous fit traverser les deux voitures qui étaient encore attelées à la locomotive du baron. Dans la première, nous trouvâmes le corps inerte du grand majordome qui avait été frappé à la tempe par une balle que Holmes avait tirée en entrant dans la voiture. Accroupie dans un coin, hurlant, son beau visage déformé par une crise de nerfs, se trouvait la femme qui s'était fait passer pour la baronne von Leinsdorf de façon si convaincante. Elle

ne réagit pas en nous voyant passer, mais resta là, assise, à sangloter comme une enfant punie, avec un balancement hystérique. La voiture était somptueusement aménagée et décorée avec la même ostentation que la résidence viennoise du baron. Sur les murs, entre les fenêtres et les tentures, étaient accrochés des écus dorés sur lesquels Holmes et le baron avaient trouvé leurs armes. Nous restâmes un instant à contempler l'intérieur fastueux de la voiture, mais Holmes nous rappela à la réalité.

— Vite, nous dit-il d'un ton implorant et faible. Vite !

Nous passâmes dans la première voiture qui renfermait les bagages - et Dieu sait s'il y en avait. Avec une hâte fébrile, nous nous mîmes à chercher entre les malles et les valises innombrables.

— Cherchez à repérer les trous d'aération, nous dit Holmes, haletant, s'appuyant sur son sabre et s'agrippant aux barreaux de la fenêtre.

Soudain, Freud s'écria :

— Voilà !

Il s'empara du sabre et en glissa la lame derrière la serrure d'une gigantesque malle. Au prix d'un gros effort, il parvint à faire sauter le mentonnet et je l'aidai à rabattre les morillons et à relever le couvercle sur ses lourdes charnières.

Là, vivante, indemne et à peu près dans l'état où nous l'avions laissée - ses yeux gris-bleu ouverts mais vides de toute expression - se trouvait Nancy Osborn Slater von Leinsdorf.

Sherlock Holmes la regarda un instant fixement, en vacillant légèrement.

— Pas de revers, murmura-t-il... (Il se tut un instant.) Arrêtons les trains, ajouta-t-il avant de tomber dans mes bras.

17 - LE DERNIER PROBLÈME

— Nous n'avons pas vraiment empêché une guerre, déclara Holmes en posant son verre de cognac. On peut tout au plus dire que nous l'avons ajournée.

— Mais...

— Ce n'est un secret pour personne que des navires de guerre se rassemblent à Scapa Flow, interrompit Holmes avec une pointe d'impatience, mais sans animosité, et si le Kaiser décide d'entrer en guerre contre la Russie à propos des Balkans, il trouvera les moyens de le faire. Le baron étant mort et la baronne frappée d'incapacité, je ne serais pas étonné d'apprendre que le gouvernement allemand a décrété que le testament était caduc et la succession *ab intestat*. À ce moment-là (il se tourna sur son siège pour faire face à Freud en prenant soin de ne pas déplacer l'écharpe qui soutenait son bras gauche), vous et moi, docteur, nous risquons de nous trouver dans des camps opposés.

Nous étions à nouveau dans le bureau familial de la Berggasse. C'était la dernière fois que nous nous trouvions dans cette pièce confortable dont l'atmosphère enfumée me faisait de plus en plus penser à l'appartement de Baker Street.

Quand Holmes eut fini de parler, Sigmund Freud acquiesça en secouant tristement la tête, et alluma un autre cigare.

— C'est en partie pour éviter cela que je vous ai aidé ; cependant, je ne puis douter de la véracité de votre prophétie. (Il soupira.) Tous nos efforts auront peut-être été vains.

— Je n'irais pas tout à fait aussi loin.

Holmes sourit et, à nouveau, changea de position. La blessure à son bras n'était pas exempte de complications car la lame du baron avait touché un nerf, aussi chaque mouvement était-il douloureux. Au prix d'un gros effort, il prit sa pipe dans sa main gauche et la porta lentement à ses lèvres où il l'alluma ; puis il abaissa lentement sa main et poursuivit :

— Nous avons, après tout, gagné du temps et c'est le résultat le plus satisfaisant que nous ayons obtenu. Vous souvenez-vous de cette expression bien tournée de Marvell, Watson ? « Si nous avions eu le monde pour nous, et le temps » ? (Il se tourna légèrement pour me regarder.) Eh bien, ce dont le monde a désespérément besoin, c'est de

temps. Qu'on lui en donne le temps et peut-être l'humanité se dressera-t-elle contre cette terrible part d'elle-même qui s'acharne toujours à perpétrer des actes de violence et de dévastation. Si nos efforts ont permis de gagner, ne serait-ce qu'une heure, pour mieux comprendre cette affliction humaine, ils n'auront pas été vains.

— Nos efforts ont eu pour résultat des avantages plus immédiats, déclarai-je à mes amis. Nous avons, d'une part sauvé cette malheureuse femme d'un destin pire que la mort et, d'autre part...

J'hésitai puis, gêné, je me tus. Holmes se mit à rire doucement et reprit le fil de mes pensées.

— Et d'autre part, le Dr Freud m'a sauvé la vie. Si je n'étais pas venu à Vienne et si, monsieur, votre traitement n'avait pas réussi, je n'aurais sans doute connu ni cette petite énigme, ni toutes celles qui me seront peut-être soumises à l'avenir. Et si vous, Watson, ajouta-t-il en reprenant son verre, vous n'étiez pas parvenu à me faire venir ici contre mon gré, le Dr Freud n'aurait jamais eu l'occasion de sauver un toxicomane invétéré. Je vous dois donc la vie à tous les deux. En ce qui vous concerne, Watson, j'aurai d'ici la fin de mes jours pour m'acquitter de ma dette, mais quant à vous, docteur, j'avoue que je suis bien embarrassé. Si mes prévisions sont exactes, c'est probablement la dernière fois que nous nous voyons - sans doute avant longtemps et peut-être à jamais. Comment puis-je m'acquitter de la dette que j'ai contractée envers vous ?

Sigmund Freud ne répondit pas tout de suite. Pendant que Holmes parlait, il avait écouté avec son inimitable sourire. Il fit tomber la cendre de son cigare, regarda fixement mon ami et dit enfin :

- Permettez-moi d'y réfléchir pendant une minute.

Nos bagages étaient faits, l'enquête terminée. Le baron était mort et je n'allais pas tarder à retrouver mon épouse, à Londres. Nous savions maintenant que la femme qui s'était fait passer pour la baronne von Leinsdorf était, en fait, comme l'avait soupçonné Holmes, une comédienne américaine demeurée en Europe continentale lorsque sa troupe, ayant fini sa tournée, était rentrée en Amérique. Elle s'appelait Diana Marlowe de son vrai nom, et c'était pendant le séjour de sa troupe à Berlin qu'elle avait fait la connaissance du jeune baron qui l'avait séduite. Elle fut relaxée après avoir signé une déclaration équivalant à des aveux (où elle reconnaissait sa liaison illicite) et avoir apposé son nom au bas d'un document où elle s'engageait, sous la foi du serment, à ne jamais révéler les événements auxquels elle avait pris part, non plus que le nom des principaux intéressés, y compris celui de Sherlock Holmes. En outre, elle prit l'engagement de ne jamais revenir ni en Autriche ni en Allemagne.

Les autorités policières de ces deux pays tenaient particulièrement à étouffer un scandale de grande envergure qui était presque un incident international. Il n'avait pas fallu longtemps pour que l'affaire fût réglée. Berger et le mécanicien blessé firent leur déposition, après quoi on leur demanda, comme à nous, d'observer à jamais le silence. L'énergique brigadier de la police viennoise et ses hommes furent priés de jurer semblable discrétion, bien qu'il fût parfaitement clair à tous les intéressés qu'en dehors du fait qu'ils n'avaient pas de raison d'agir autrement, ils n'avaient pas le choix. Les auteurs de cette vile machination avaient connu une juste fin et il faudrait un certain temps (à supposer que cela se produisît) avant que la baronne ne retrouve l'usage de la parole ; le gouvernement de l'Empereur et celui du Kaiser estimaient certainement qu'il était plus prudent d'attendre avant de rendre publique leur alliance, vu les péripéties sordides qui venaient de se dérouler. En fait, j'appris par la suite que ce n'était pas du tout le vieil Empereur mais son neveu, l'intrigant archiduc François-Ferdinand, qui avait monté une cabale en compagnie du comte von Schlieffen, du baron von Leinsdorf et de la chancellerie de Berlin. C'est d'une curieuse façon que l'archiduc obtint ses munitions : l'Allemagne les offrit sans condition à l'Autriche après qu'il eut été assassiné à Sarajevo bien des années plus tard, et la guerre qui s'ensuivit coûta son trône au Kaiser. J'ai souvent pensé, au cours des sombres années qui ouvrirent le siècle présent, au rapide portrait moral que Sigmund Freud avait brossé de lui en se fondant sur l'observation de son bras atrophié, bien que je sois incapable de dire si ce portrait était exact. Comme je l'ai déjà signalé au cours de ce récit, il y avait plusieurs points sur lesquels mon opinion et celle de Freud divergeaient totalement.

Pendant que nous faisions nos bagages, Holmes et moi soulevâmes, tout naturellement, l'idée de violer notre accord avec ces deux puissances et de révéler au monde la menace que leur entente constituait pour la paix. Quand nous fûmes de retour en Angleterre, rien ne nous empêchait de le faire ; le train que nous avions volé, le majordome que Holmes avait tué, ainsi que la frontière que nous avions violée ne pouvaient plus être utilisés - alors qu'ils le pouvaient aussi longtemps que nous demeurions en Autriche - pour nous contraindre à coopérer. Peut-être le monde devait-il être informé des sombres intentions que nourrissaient ces hommes d'état à son égard.

Cependant, nous décidâmes de garder le silence. Nous n'étions pas certains des résultats que pourraient engendrer de telles révélations - n'étant, ni l'un ni l'autre assez férus de politique pour en mesurer l'importance ; de plus, nous ne pouvions révéler toute la vérité sans révéler aussi la complicité du Dr Freud. Ce dernier, étant resté à

Vienne, il nous répugnait de le faire.

— Je vais vous dire ce que j'aimerais, dit enfin le Dr Freud en posant son cigare et en regardant Holmes droit dans les yeux. J'aimerais vous hypnotiser une fois de plus.

Je n'avais aucune idée de ce qu'il souhaitait demander (j'avais plus ou moins cru qu'il repousserait entièrement la proposition de Holmes), mais je ne m'attendais certes pas à cela. Non plus que Holmes, qui cligna des yeux sous l'effet de la surprise et qui toussota avant de répondre :

— Vous souhaitez m'hypnotiser ? Pour quelle raison ?

Freud haussa les épaules et continua de le regarder avec son sourire tranquille :

— Vous venez de parler de l'affliction humaine, dit-il. J'avoue que c'est pour moi un sujet d'intérêt primordial. Et comme on a remarqué que la meilleure façon d'étudier l'humanité consiste à étudier l'homme, j'ai pensé que vous m'autoriseriez peut-être à examiner une fois encore votre cerveau.

Holmes réfléchit un instant à cette requête.

— Très bien. Je suis à votre disposition.

— Voulez-vous que je sorte ? demandai-je en me levant, prêt à quitter la pièce si Freud estimait que ma présence risquait d'entraver le déroulement de l'expérience.

— Je préférerais que vous restiez, répondit-il en allant fermer les rideaux, puis en sortant sa chaîne de montre.

Il était plus facile d'hypnotiser le détective à présent que par le passé, au moment où nous avions placé nos derniers espoirs dans le système de Freud pour l'amener à se délivrer de la cocaïne. Maintenant que des rapports normaux s'étaient établis entre eux, il n'y avait plus rien pour troubler leur esprit, pour faire obstacle à leur mutuelle compréhension. Holmes ferma les yeux en moins de trois minutes et resta immobile en attendant les instructions du Dr Freud.

— Je vais vous poser des questions, déclara celui-ci d'une voix basse et douce, et vous y répondrez. Quand nous aurons terminé, je ferai claquer mes doigts et vous vous réveillerez. À ce moment-là, vous ne vous rappellerez rien de ce qui s'est passé pendant que vous dormiez. Vous comprenez ?

— Parfaitement.

— Très bien. (Freud respira profondément.) À quand remonte votre première prise de cocaïne ?

— À l'âge de vingt ans.

— Où a-t-elle eu lieu ?

— À l'université.

— Pourquoi ?

Il n'y eut pas de réponse.

— Pourquoi ?

— Parce que j'étais malheureux.

— Pourquoi êtes-vous devenu détective ?

— Pour punir les méchants et m'assurer que justice était faite.

— Avez-vous jamais été témoin d'une injustice ?

Il y eut un silence.

— Avez-vous été témoin d'une injustice ? répéta Freud en humectant ses lèvres avec sa langue et en me jetant un rapide coup d'œil.

— Oui.

Je m'étais rassis et j'écoutais cette conversation avec une fascination et une attention extrêmes, les mains posées sur les genoux, le buste penché en avant pour ne rien perdre des réponses faites d'une voix faible.

— Avez-vous personnellement connu la méchanceté ?

— Oui.

— En quoi consistait cette méchanceté ?

À nouveau, Holmes hésita et, à nouveau, il fut encouragé à répondre.

— En quoi consistait cette méchanceté ?

— Ma mère trompait mon père.

— Elle avait un amant ?

— Oui.

— Et en quoi consistait l'injustice ?

— Mon père l'a tuée.

Sigmund Freud sursauta et se redressa ; un instant, son regard égaré parcourut la pièce ; il était tout aussi bouleversé que moi qui avais automatiquement réagi en me mettant debout, puis m'étais pétrifié, les membres paralysés, bien que mes yeux et mes oreilles

continuassent à fonctionner. Freud se remit cependant plus vite que moi et se pencha de nouveau vers Holmes.

— Votre père a assassiné votre mère {24} ?

— Oui.

La voix refoula un sanglot qui me fendit le cœur. Freud insista, mais ses yeux s'étaient mis à ciller.

— Et son amant ? demanda-t-il.

— Oui.

Freud marqua une pause afin de se ressaisir avant de poursuivre.

— Qui était...

Je lui coupai la parole :

— Docteur !

Il me regarda :

— Qu'y a-t-il ?

— Ne le... ne lui demandez pas de révéler le nom de cet homme, je vous en supplie. Cela n'a désormais plus de sens pour quiconque.

Freud hésita un instant, puis il hocha la tête.

— Merci.

À nouveau, il hocha la tête, puis reporta son attention sur Holmes qui était resté assis là, immobile, les yeux fermés, pendant toute la durée de cette digression. Seule l'apparition de gouttes de transpiration sur son front indiquait son tourment intérieur.

— Dites-moi, reprit Freud, comment avez-vous appris ce que votre père avait fait ?

— Mon précepteur m'en a informé.

— Le Pr Moriarty ?

— Oui.

— Je vois. (Freud sortit sa chaîne de montre, la regarda un instant fixement, puis la remit en place.) Très bien, dormez maintenant, Herr Holmes. Dormez. Dormez. Je vous réveillerai dans un moment et vous ne vous rappellerez rien, rien de cet interrogatoire. Avez-vous compris ?

— Je vous ai déjà dit que oui.

— Très bien. Dormez maintenant.

Après avoir surveillé Holmes et s'être assuré qu'il ne bougeait pas,

Freud à nouveau se leva, traversa la pièce et attira un siège près du mien. Son regard était encore plus triste que d'habitude. Il ne dit rien pendant qu'il coupait, puis allumait, un autre cigare. Je m'étais, quant à moi, rencogné dans mon fauteuil car j'avais reçu un tel choc que la tête me tournait et mes oreilles bourdonnaient.

— Un homme ne s'adonne pas aux stupéfiants sous prétexte que c'est la mode ou qu'il aime ça, déclara-t-il enfin en plissant les yeux pour me regarder à travers la fumée de son cigare. Souvenez-vous : je vous ai un jour demandé si vous saviez comment il en était venu à user de la cocaïne et, non content d'être incapable de me fournir une réponse, vous n'avez pas compris l'importance de ma question. Pourtant, dès le début, j'ai compris que quelque chose avait provoqué cette dangereuse manie.

— Mais... (Je tournai alors les yeux vers Holmes.) ...auriez-vous pu imaginer... ?

— Non, certes pas. Je n'aurais jamais pu imaginer ce que nous venons d'entendre. Cependant, comme il le ferait lui-même remarquer, voyez tout ce que ces faits expliquent. Maintenant, nous connaissons l'origine de sa toxicomanie et la raison pour laquelle il a choisi sa profession ; nous savons d'où vient son antipathie pour les femmes et la difficulté qu'il a de communiquer avec elles. Cela explique, en outre, son aversion pour Moriarty. Comme les messagers perses qui, jadis, apportaient les mauvaises nouvelles, Moriarty est puni pour son rôle dans cette affaire, bien que ce rôle paraisse avoir été insignifiant. Dans l'esprit de votre ami, sous l'influence enivrante de la cocaïne, Moriarty devient un participant à cette liaison illicite, et coupable par association. Non seulement coupable (là, il se pencha en avant et brandit son cigare pour souligner ses paroles), mais *suprêmement* coupable ! Ne disposant pas d'un véritable bouc émissaire sur qui décharger sa douleur, Herr Holmes attribue le forfait à l'homme qui l'a révélé. Bien sûr, il enfouit toutes ces conclusions dans le plus profond de son âme - dans une zone que j'ai, pour le moment, appelée « inconscient » - sans jamais s'avouer à lui-même ces pensées, qu'il extériorise néanmoins par le choix de sa profession, par son indifférence envers les femmes (que vous avez si bien relatée, docteur !) et, finalement, par son recours à la drogue sous l'influence de laquelle ses sentiments profonds et véritables sur le sujet sont enfin révélés.

En moins de temps qu'il ne faut pour le rapporter, je compris la justesse stupéfiante de l'affirmation de Freud. Son raisonnement expliquait également le comportement tout aussi excentrique de Mycroft Holmes, qui se retirait du monde en un lieu où même la parole était interdite, et le fait que les deux frères s'étaient définitivement

voués au célibat. De toute évidence, le Pr Moriarty avait, dans cette affaire, joué un rôle plus important que celui que lui attribuait Holmes (ce qui expliquait que Mycroft Holmes eût prise sur lui), mais je savais que, dans l'ensemble, le Dr Freud avait raison.

— Vous êtes le plus grand de tous les détectives.

Ce fut tout ce que je trouvai à lui dire

— Je ne suis pas un détective, dit Freud en secouant la tête et en souriant de son air sage et triste. Je suis un médecin spécialiste des esprits tourmentés.

Je songai qu'il n'y avait pas beaucoup de différence.

— Et que pourrions-nous faire pour mon ami ?

Il soupira et, à nouveau, secoua la tête :

— Rien.

— Rien ?

J'étais abasourdi. M'avait-il fait parcourir tout ce chemin pour refuser d'aller plus loin ?

— Rien. Je ne sais comment atteindre ces sentiments autrement que par le moyen maladroit et inefficace de l'hypnose.

Je protestai en le saisissant par la manche.

— Pourquoi dites-vous qu'il est inefficace ? Il est sûr que...

— Parce que, dans le cas présent, le malade à l'état conscient ne voudrait pas - ne pourrait pas - accepter le témoignage qu'il a fourni sous hypnose. Il refuserait de me croire. Il refuserait de nous croire. Il nous accuserait de mentir.

— Mais...

— Voyons, docteur. Si vous n'aviez pas été là et si vous ne l'aviez pas entendu de vos propres oreilles, est-ce que vous l'auriez cru ?

Je lui avouai que je ne l'aurais pas cru.

— Eh bien, tout le problème est là. De toute façon, il n'est guère probable qu'il accepterait de rester ici le temps qu'il nous faudrait pour nous frayer, par d'autres voies, un chemin jusqu'au tréfonds de son être.

Nous discutâmes ainsi pendant plusieurs minutes mais, dès l'abord, je savais qu'il avait raison. Quels que fussent les procédés qui permettraient de secourir Holmes, ils n'avaient pas encore été inventés.

— Prenez courage, m'enjoignit Freud. Après tout, votre ami est un être humain qui fonctionne bien. Il accomplit de nobles tâches et les accomplit à merveille. Son malheur ne l'empêche pas de réussir, et même d'être aimé.

« Un jour, peut-être, la science parviendra-t-elle à pénétrer les mystères de l'esprit humain, conclut-il, et quand ce jour viendra, je ne doute point que Sherlock Holmes aura contribué à le faire poindre - même si son propre esprit n'est jamais soulagé de son fardeau terrible.

Nous restâmes silencieux un moment au bout duquel Freud fit sortir le détective de son état cataleptique. Conformément aux ordres qu'il avait reçus, il ne se souvenait de rien.

— Vous ai-je dit quelque chose d'important ? s'enquit-il en allumant sa pipe.

— Hélas, rien de très passionnant, lui dit, en souriant, le Dr Freud.

Au moment où il répondit, je m'arrangeai pour regarder ailleurs. Holmes, qui s'était levé, faisait pour la dernière fois le tour de la pièce, en dévorant des yeux les innombrables livres qui emplissaient les rayonnages.

— Que ferez-vous pour la baronne ? demanda-t-il en revenant vers nous et en tendant la main vers son manteau.

— Ce que je pourrai.

Ils se sourirent. Quelques instants plus tard, nous faisons nos adieux au reste de la maisonnée ; à Paula, à Frau Freud et à la petite Anna qui pleura d'abondance en agitant son mouchoir trempé de larmes en direction de notre fiacre. Holmes lui cria qu'il lui promettait de revenir un jour et de jouer, pour elle, du violon.

Toutefois, tout au long du trajet de chez Freud à la gare, il observa un silence pensif. Il était à ce point plongé dans ses réflexions que je n'osai le déranger et, pourtant, ce brusque changement d'humeur me surprenait et m'inquiétait. Quand nous fûmes arrivés, je me crus cependant obligé de lui faire remarquer qu'il nous avait conduits sur le quai du Milan-Express. Il me sourit et secoua la tête en disant :

— Excusez-moi, Watson, mais il ne s'agit pas d'une erreur.

— Mais le train de Douvres est...

— Je ne rentre pas en Angleterre.

— Vous ne rentrez pas ?

— Pas tout de suite. Je crois que j'ai besoin de rester un peu seul, de réfléchir un peu et... oui, de me ressaisir. Rentrez sans moi.

— Mais... bredouillai-je, stupéfait de la tournure que prenaient les choses, quand rentrerez-vous ?

Sa réponse fut vague.

— Un de ces jours. D'ici là, ajouta-t-il en s'animant, faites connaître ma décision à mon frère et dites à M^{me} Hudson qu'il faut, comme d'habitude, prendre soin de mon appartement mais ne toucher à rien. C'est bien compris ?

— Oui, mais...

À quoi bon ? Désespéré, je regardai autour de moi, furieux de ne pas savoir comment le manier quand il était de cette humeur, et regrettant amèrement que Freud ne fût pas avec nous.

Il me prit par le bras et me dit, non sans gentillesse :

— Mon cher ami, ne vous frappez donc pas. Je vous dis que je vais guérir. Mais il me faut du temps. Ce sera peut-être long. (Il s'interrompit, puis il se hâta de reprendre :) Mais je reviendrai à Baker Street, je vous en donne ma parole. Toutes mes amitiés à M^{me} Watson, conclut-il en me serrant chaleureusement la main et en montant à bord du train de Milan qui commença à rouler doucement pour sortir de la gare.

— Mais Holmes, de quoi vivrez-vous ? Avez-vous de l'argent ?

Je marchais à côté du train, obligé, pour ne pas me laisser distancer, d'allonger mes foulées claudicantes.

— Pas beaucoup, reconnut-il avec un sourire joyeux, mais j'ai mon violon et je pense que j'aurai plusieurs moyens de gagner ma vie dès que mon bras sera guéri. (Il eut un petit rire.) Si vous voulez avoir une idée de l'endroit où je me trouve, vous n'aurez qu'à suivre la carrière musicale d'un violoniste nommé Sigerson. (Il haussa son épaule valide.) Et si cela ne réussit pas, alors je câblerai une demande de fonds à Mycroft.

— Mais... (Je courais maintenant à côté du train.) Et vos lecteurs - mes lecteurs ? Que vais-je leur dire ?

— Tout ce que vous voudrez, répondit-il aimablement. Dites-leur, si cela vous plaît, que j'ai été assassiné par mon professeur de mathématiques. De toute façon, ils ne vous croiront pas.

Le train accéléra alors et je ne pus que le regarder s'éloigner.

Mon retour en Angleterre se déroula sans histoires. Je dormis presque tout le temps. En descendant sur le quai, à Victoria, je vis ma tendre épouse qui m'attendait, les bras grands ouverts et le sourire aux lèvres.

Personne ne sera surpris d'apprendre que, quand vint le temps pour moi de relater ce qui s'était passé, je suivis à la lettre les recommandations de Holmes.

REMERCIEMENTS

C'est pour moi une tâche agréable que d'entraîner maintenant le lecteur dans les coulisses pour exprimer ma reconnaissance aux écrivains, critiques littéraires et amis dont les travaux ou les suggestions ont eu une influence directe sur la forme et sur l'achèvement de *la Solution à sept pour cent*.

Tout d'abord, j'ai une dette écrasante envers le génie de feu Sir Arthur Conan Doyle qui, en créant Sherlock Holmes et le Dr Watson, a doté la fiction de ses personnages les plus populaires. Sans Doyle, ce livre n'aurait pu être imaginé, et encore moins écrit.

Les lecteurs qui ne sont pas des *aficionados* de Sherlock Holmes ne connaissent sans doute pas l'existence d'une extraordinaire bibliographie de critique « holmesienne », richesse de la littérature se montant à des centaines de volumes. Ce sont les spéculations enjouées dues à de brillants écrivains qui m'ont, au départ, donné l'idée d'écrire ce livre, et ce sont certaines de leurs théories les plus ingénieuses que j'ai tenté d'entrelacer et d'incorporer à l'intrigue de ce roman. Qu'il me soit permis de citer mes principales sources d'inspiration.

Parmi les « Sherlockiens » (comme on les nomme aux États-Unis), figure feu William S. Baring-Gould, auteur d'une merveilleuse biographie du détective, *Sherlock Holmes of Baker Street*, et auteur de l'édition critique, annotée, de la totalité des histoires de Sherlock Holmes en deux volumes. C'est Baring-Gould qui a émis l'hypothèse selon laquelle le Pr Moriarty fut le professeur de mathématiques du jeune Sherlock.

Plus récemment, Trevor Hall, dans son ouvrage indispensable, *Sherlock Holmes - Ten Literary Studies*, concluait aux relations adultères de la mère du détective et son assassinat subséquent par le père de celui-ci, et cette affaire de famille explique bien des aspects de la personnalité de Holmes, y compris sa profession.

Le Dr David F. Musto, psychiatre, a, dans un essai brillant édité dans le *Journal of the American Medical Association*, établi un rapport plausible entre Holmes et le Dr Sigmund Freud par le truchement primordial de la cocaïne, tandis qu'Irving L. Jaffee, par son petit livre, *Elementary, My Dear Watson*, m'a également suggéré l'idée de rapports entre Holmes et Freud.

En ce qui concerne l'histoire victorienne et les descriptions du monde et de l'époque de Sherlock Holmes, je suis redevable à Michael Harrison, dont les excellents ouvrages, *In the Footsteps of Sherlock Holmes* et *The London of Sherlock Holmes*, sont aussi délicieux qu'instructifs, même pour ceux qui n'ont jamais lu aucun compte rendu des exploits du célèbre détective.

Je suis, par ailleurs, l'obligé de plusieurs parents et amis qui ont examiné mon travail avec soin et dont les encouragements et les critiques pénétrantes m'ont permis de poursuivre mon travail tout en étant aussi exact que possible en ce qui concerne les détails typiquement « holmesiens ». Sean Wright, président de la « Los Angeles Sherlock Holmes Society » m'a apporté nombre de suggestions et de corrections importantes, tout comme Craig Fisher, Michael Pressman, Michael Scheff ainsi que mes cousins de Fresno - toute la famille Winston Strong - et mon père, le Dr Bernard C. Meyer, de la ville de New York.

Je remercie également du fond du cœur Ruth Notkins, Nathan et Harriet F. Pilpel car, sans leur aide, ce livre n'aurait pu être publié.

Enfin, permettez-moi de remercier tout spécialement Sally Welch Conner, dont l'enthousiasme inébranlable pour mon projet m'a vraiment permis d'écrire le livre. Elle a également corrigé et dactylographié le manuscrit et ajouté le titre - en prime.

{1} *Étude en rouge* , écrite par le Dr Watson après que l'affaire se fut déroulée en 1881, n'a été publiée qu'en 1887, date à laquelle elle parut dans *Beeton's Christmas Annual* , sous le pseudonyme d'A. Conan Doyle.

{2} *Tout cela cadre plus ou moins avec ce que Watson dit de l'opinion de Holmes sur Moriarty, dans le Dernier Problème .*

{3} *Cette affirmation semblait réconcilier les points de vue contraires de feu W. S. Baring-Gould qui, dans sa biographie de Holmes, le dit originaire du Yorkshire, et de Trevor Hall qui, plus récemment, a soutenu que Holmes était né et avait été élevé dans l'est du Sussex. Baring-Gould nous apprend aussi que Moriarty a enseigné les mathématiques à Holmes. Comment il a eu accès à ce renseignement d'importance capitale - sans avoir eu connaissance du présent manuscrit - il ne l'explique pas.*

{4} *Watson cite deux cas de prostration de Holmes, dans les Propriétaires de Reigate et dans l'Aventure du Pied du Diable.*

{5} On en trouve le récit et la description détaillée dans l'excellent ouvrage de Michael Harrison *Sur les pas de Sherlock Holmes* , Drake Publishers.

{6} Le sujet du ou des mariages de Watson a suscité bien des controverses chez les spécialistes. Sans aborder la question du nombre de ses mariages et de l'identité de ses conjointes, ce passage et celui qui le suit ne laissent aucun doute quant au fait que la femme dont il parle est Mary Morstan, qui fut la cliente de Holmes dans le Signe des quatre et qui est la seule femme que Watson affirme avoir épousée.

{7} Quel dommage que Watson n'ait pas fait le compte rendu de cette affaire ! Ainsi, la récompense offerte à Holmes par le gouvernement polonais pour avoir retrouvé un orang-outan dans les égouts de Marseille ira rejoindre toutes les allusions à d'autres affaires que le docteur n'a pas jugé bon de relater. Nous pouvons déduire (du fait qu'il est question d'une récompense) que l'enquête de Holmes fut couronnée de succès - mais jusqu'à quel point ? Si Holmes avait entièrement réussi, le gouvernement polonais ne l'aurait-il pas fait chevalier de 1^{re} classe ?

{8} Wiggins : un gamin particulièrement hardi qui dirigea pendant un certain temps les activités de la « police auxiliaire » de Sherlock Holmes, composée de gosses des rues, « les francs-tireurs de Baker Street ».

{9} En fait, Holmes avait déjà écrit une monographie *Des traces de pas où il défrichait le sujet et recommandait l'utilisation du plâtre de moulage pour relever les empreintes*. Il est l'auteur de plusieurs articles publiés à ses frais sur des sujets analogues, et d'un essai magistral *Sur les motets polyphoniques de Lassus* qui, selon les experts, fait autorité sur la question.

{10} Watson fait ici allusion à la Ligue des rouquins, une société fantôme qui prétendait n'aider et n'employer que des hommes aux cheveux vraiment roux. Le lecteur trouvera les détails complets dans l'affaire intitulée *l'Aventure de la Ligue des rouquins* .

{11} Il s'agit là d'une des grandes rencontres fortuites de l'Histoire récente de l'Angleterre, lourdement marquée par l'ironie du sort. Il semble que Watson ait rendu l'âme sans avoir jamais su qui était ce compagnon de voyage roux et d'une remarquable beauté. Comme Holmes l'avait très justement déduit, il revenait de Ruritanie et non du Tyrol. Les expériences qu'il vécut dans ce royaume ainsi que le compte rendu qu'il fit, en tant que témoin oculaire du couronnement du roi Rodolphe V, se trouvent dans le livre que M. Rassendyll rédigea sous le titre : *le Prisonnier de Zenda* , publié en 1894 sous le pseudonyme d'Anthony Hope.

{12} C'est probablement cette connaissance superficielle qui permit à Holmes de déchiffrer le mot écrit en lettres de sang sur le mur de la maison de Lauriston Garden dans *Étude en rouge* .

{13} Les huîtres avaient une certaine importance dans l'inconscient de Holmes. Quand il feint le délire dans l'Aventure du détective mourant , il s'inquiète du fait que le monde sera envahi par les huîtres. Peut-être utilisait-il des éléments de son authentique délire tel que le lui décrivit ensuite Watson. On sait que Holmes mangeait des huîtres - un mets qu'il appréciait beaucoup. Le fait de les consommer constituait-il, de sa part, un effort pour les dominer et ainsi maîtriser sa peur ? Quoi qu'il en soit, il serait intéressant de connaître l'origine de cette phobie.

{14} Peut-on voir, dans cette déclaration, la raison pour laquelle Watson ne parle jamais de ses enfants et ne dit d'ailleurs même pas s'il en a eu ?

{15} Son bras ? Le manuscrit n'éclaircit pas nos doutes relatifs à la célèbre blessure afghane.

{16} Là, il semble que la mémoire de Watson lui ait joué des tours. Ayant personnellement examiné les courts couverts du Maumberg qui existent encore, j'ai pu me rendre compte que cent spectateurs tout au plus ont pu être témoins de cet épisode passionnant, mais peu connu, de la vie de Freud. Il est évident que le biographe de Freud, Ernest Jones, n'était pas parmi eux.

{17} Non.

{18} Holmes fait ici allusion à l'inspecteur G. Lestrade, de Scotland Yard qui, comme bon nombre d'inspecteurs du Yard, se plaisait à dénigrer les méthodes et les théories de Holmes jusqu'au moment où il était obligé d'appeler mon ami au secours quand une affaire se révélait trop complexe pour être traitée par un esprit ordinaire.

{19} À mon avis, Holmes n'oubliait pas sa grammaire, comme le suppose Watson, mais citait une expression d'*Alice au pays des merveilles* , de Lewis Carroll. *Watson ne connaissait manifestement pas cet ouvrage (il préférait les histoires de marins) ou bien il l'avait oublié.*

{20} *Par une étrange coïncidence, c'est la disparition inexplicable de ce même bateau, quelques années plus tard, que Watson cite parmi les affaires non résolues de Holmes.*

{21} *Il semble donc qu'il s'agissait de Siegfried , bien que Watson ait dû avoir un trou de mémoire en situant le décès du dragon au premier acte.*

{22} *L'intérêt de Holmes pour Hofmannsthal et le fait qu'il le savait associé à Strauss montrait qu'il était au courant des recherches artistiques innovatrices. Quelque vingt ans plus tard, ces deux artistes devaient bouleverser le monde avec le Chevalier à la rose .*

{23} *Il ne s'agit évidemment pas d'une photographie. En 1891, le portrait du comte von Schlieffen parut dans le Times sous la forme de croquis.*

{24} *Cet événement stupéfiant a, en fait, été déduit par Trevor Hall dans son essai intitulé : « The Early Years of Sherlock Holmes » inclus dans son ouvrage magistral Sherlock Holmes - Ten Literary Studies , St. Martin's Press, 1969.*